

Idylle à Lucca

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Idylle à Lucca



Romance

Résumé :

Sa mère l'avait prévenue... « Evite ce marquis comme le diable ! »

Mais à dix-huit ans, les jolies filles oublient vite les conseils de leur maman ! Surtout quand le diable a ce regard-là...

L'amour et l'aventure, voilà ce qui l'intéresse Paola, ce qui la tente. Et voilà ce qui conduit une petite Anglaise raisonnable à deux kilomètres de chez elle, au fond d'un caveau à Lucca. Pour les beaux yeux d'un marquis italien.

Ligotée, en chemise de nuit, face à un Hindou enragé qui avance vers elle, un long poignard en main, Paola regrette son impudence. Un seul être au monde pourrait la sauver : le marquis. Mais n'est-il pas déjà dans les bras d'une autre ? Et si maman avait raison ?

NOTE DE L'AUTEUR

J'ai visité Lucca en mars 1990, à l'occasion d'un séjour à Florence. Cette ville m'a immédiatement saisie par son charme, si particulier. En arrivant, j'ai surtout été frappée par la ceinture de remparts dont elle est entourée, œuvre d'une absolue perfection, construite entre 1561 et 1645, et longue de plus de cinq kilomètres.

La cathédrale, que l'on appelle là-bas « le Dôme », est exactement telle que le lecteur la trouvera décrite dans cet ouvrage. En fait, je suis moi-même allée prier dans la chapelle dite du Sacrement, qui est également présente dans mon histoire.

La beauté de Lucca a inspiré nombre de grands poètes. Cette ville fait incontestablement partie des merveilles de l'Italie : celui qui l'a visitée ne pourra plus jamais l'oublier. Ainsi, le destin de nombreux héros de romans célèbres est lié à cette cité remarquable, et plusieurs figures importantes de la Renaissance y ont longuement séjourné. Il n'est d'ailleurs guère étonnant que Napoléon ait décidé de nommer l'une de ses sœurs, Elisa, princesse de Lucca.

Paola fit irruption dans le salon.

- Maman ! Maman ! Je suis de retour !

La comtesse de Berisforde se leva d'un bond, radieuse, et s'exclama en lui ouvrant largement les bras :

- Ma chérie ! Je ne supportais plus cette attente ! Il me semble que ce voyage a duré une éternité...

Paola se jeta dans les bras de sa mère, et l'embrassa tendrement. Les deux femmes se regardèrent un instant. Paola paraissait épuisée, mais le bonheur d'être enfin de retour illuminait son visage.

- C'était long, tu sais. J'aurais voulu être un oiseau pour arriver plus vite !

La comtesse rit de bon cœur, et lui caressa les cheveux. Elle était tout ébouriffée !

- C'est si merveilleux de t'avoir à nouveau, mon adorée. Et ma foi, tu m'as l'air d'être en forme ! Un peu fatiguée...

Elle tenait sa fille entre ses bras tendus, examinant affectueusement le plus charmant des visages. D'une voix soudain plus solennelle, elle reprit :

- Je suis inquiète, ma chérie. J'ai reçu de bien mauvaises nouvelles...

- De mauvaises nouvelles ? répéta Paola, alarmée.

La comtesse hocha gravement la tête. Prenant les mains de sa fille dans les siennes, elle s'assit sur l'épais sofa de cuir olive, et l'attira près d'elle.

- Papa l'a appris hier : ta grand-mère est au plus mal. Je crois que c'est sérieux. Il a dû se rendre d'urgence à son chevet, dans le Yorkshire.

- Oh ! Maman ! fit Paola. Que c'est triste ! Pauvre grand-mère... Et papa... Il doit être bouleversé, non ?

- J'ai bien peur que nous ne le soyons bientôt tous, répondit la

comtesse. Les médecins sont très pessimistes.

- Mon Dieu...

Abattue par cette nouvelle qui la cueillait dès son arrivée, Paola restait figée, les yeux fixés sur le tapis.

- Tu sais, ma chérie, elle a eu une bonne et longue vie... Que pouvait-elle souhaiter de mieux, maintenant ?

Paola inclina tristement la tête, et releva les yeux. Sa mère avait raison, comme toujours.

- Cela dit, poursuivit la comtesse en lâchant les mains de sa fille, cet événement pénible aura une conséquence sans doute secondaire, mais bien ennuyeuse....

- Que veux-tu dire ?

- Simplement que... nous serons en deuil au moins jusqu'à la fin de l'été, ma fille.

Paola la regarda un instant sans comprendre. En deuil, bien sûr, et alors? C'était la moindre des choses... Brusquement, une lueur d'inquiétude passa dans ses yeux. Elle venait de comprendre ce que sous-entendait sa mère...

- Je n'y avais pas pensé, murmura-t-elle. Tu veux dire que...

- ...que tu ne pourras te rendre à aucun des bals que nous avons prévus, exactement. Et que tu ne pourras même être présentée à personne.

Paola se sentit pâlir. Ce contretemps pouvait sembler futile, à côté du drame qui frappait sa grand-mère. Il revêtait pourtant pour elle une importance toute particulière...

- Nous avons tout si bien arrangé, maman...

- Je sais, ma chérie, je sais. J'avais même entièrement renouvelé ta garde-robe pendant ton absence.

- C'est vrai ? Ah, c'est bête ! Quelle déception !

Incapable de dissimuler plus longtemps son désappointement, elle avait presque crié de colère et d'impuissance. Tous ces projets échaudés avec soin, ce programme si parfaitement préparé, qu'il allait falloir laisser tomber! Du moins tant que durerait le deuil. Mais

l'été, c'était la saison idéale... Oh, cela tombait si mal !

Paola avait dix-huit ans depuis le mois de février, mais elle était tout de même restée à Bath quelques mois encore, afin de terminer son année scolaire. Ses parents, soucieux de son éducation, avaient jugé inutile de la faire revenir à Londres avant le début de l'été. Il était prévu qu'elle ne commencerait qu'à ce moment-là à fréquenter les bals, les réceptions, et toutes les festivités auxquelles peut prétendre une jeune fille en qualité de débutante.

Au souvenir de tout ce qu'elle avait imaginé durant ces cinq mois interminables, elle eut un serrement de cœur. Combien de nuits avait-elle passées à se représenter l'été palpitant qui s'annonçait, combien de nuits d'attente et d'espoir ? Aujourd'hui, tout était remis en question. Pourtant elle aimait trop ses parents pour dire quoi que ce soit qui pût les contrarier. Et puis surtout, le tendre respect qu'elle éprouvait pour sa grand-mère lui interdisait d'insister. Elle se tut un instant, reprit les mains de sa mère pour se réconforter un peu, puis soupira, en fixant leurs mains unies :

- Eh bien, maman, je suppose qu'il ne me reste plus qu'à aller me réfugier à la campagne... Je pourrai toujours monter les chevaux de papa. En a-t-il acheté de nouveaux, depuis l'été dernier ?

- J'ai une meilleure idée, fit la comtesse d'une voix tranquille.

Paola leva les yeux avec étonnement. Devait-elle comprendre que tout espoir n'était pas perdu ? Suspendue aux lèvres de sa mère, elle retenait son souffle, attendant impatiemment qu'elle s'explique. Mais la comtesse, consciente de l'effet radical qu'avaient produit ses paroles sur l'humeur de sa fille, s'amusait à la faire languir un peu. Elle était si jolie, avec cette petite mine attentive... Sa bouche, encore enfantine, était légèrement entrouverte, ses fins sourcils à peine haussés, et cette lueur de curiosité naïve dans le regard... Elle est parfaite, se dit-elle.

D'ailleurs, elles se ressemblaient beaucoup, toutes les deux. La comtesse avait été la plus belle femme de sa génération, et avant que n'arrive la terrible nouvelle, elle ne doutait pas un instant que sa fille serait elle-même la débutante la plus admirée de la saison. Malheureusement...

En pesant soigneusement chacun de ses mots, elle mit enfin un terme à la fébrilité de sa fille :

- Je savais, chérie, à quel point tu serais déçue. Mais écoute-moi. Hier soir, une vieille amie m'a appelée... De façon tout à fait inattendue.

Et... voilà : elle m'a donné une idée.

- Dis vite, maman !

Paola exultait. Comment avait-elle pu oublier une seconde que sa mère trouvait toujours une solution à tout ?

- Il s'agit de quelqu'un que tu n'as pas vu depuis longtemps, je pense : la contessa Raulo. Cela te dit quelque chose? Marta... C'est une cousine éloignée de ma mère. Tu te souviens que maman était à moitié italienne, n'est-ce pas ? En fait, Marta et moi étions à l'école ensemble.

La jeune fille écoutait attentivement. Elle ne gardait qu'un souvenir très flou de la contessa Raulo, et ne comprenait pas ce qu'elle avait à voir avec leur problème. Aussi pressa-t-elle légèrement les mains de sa mère, pour l'inciter à poursuivre. Où voulait-elle en venir ?

- Ne sois pas si nerveuse, Paola. Laisse-moi parler à mon rythme. Donc, hier, quand j'ai expliqué à Marta à quel point tu allais être contrariée d'apprendre que tu ne pourrais être présentée à la cour cet été, et que nous serions dans l'impossibilité, ton père et moi, de donner les bals prévus pour l'occasion, elle m'a suggéré quelque chose... Je crois que cela devrait t'intéresser.

- Je t'en prie, maman... Qu'a-t-elle suggéré ?

Paola posait la question sans grand enthousiasme. Le temps infini que prenait sa mère pour en venir au fait ne lui semblait pas de très bon augure. Avait-elle vraiment une bonne idée, ou ne cherchait-elle qu'à apaiser provisoirement sa déception? Mais la comtesse prononça un mol magique, dont l'effet fut immédiat :

- Marta Raulo doit retourner en Italie d'ici deux jours, elle se demandait si cela te plairait, de l'accompagner...

- En Italie! s'exclama Paola.

- A mon avis, fil la comtesse en souriant gentiment, tu pourrais trouver de l'intérêt à un tel voyage. Marta vit à Lucca, en Toscane. C'est une ville... comment dire... une ville qui a beaucoup de charme.

La comtesse marqua une pause, et Paola crut voir passer sur ses yeux, comme absents soudain, un léger voile de nostalgie.

- Tu sais, j'ai visité Lucca, il y a de nombreuses années, avant d'épouser ton père. C'est un endroit que j'aimais beaucoup. Une

merveilleuse cité, au pied des Apennins. Sais-tu qu'elle est encore entourée de remparts du XVI^e siècle, parfaitement intacts ?

- La contessa me propose de vivre là-bas auprès d'elle ? demanda Paola, pour qui les remparts du XVI^e siècle passaient pour l'instant au second plan.

- Elle dit que tu pourrais d'abord rester quelque temps chez elle, oui, à Lucca. Un mois, disons... Ensuite, tu irais visiter Florence.

Les yeux de Paola brillaient maintenant d'un réel éclat. Bien sûr, il fallait faire une croix sur les bals et le grand monde de Londres. Personne n'y pouvait rien, elle devait partir. Mais même si elle aimait bien la campagne et les chevaux de son père, l'Italie promettait tout de même des distractions autrement plus réjouissantes !

- Ce serait formidable, maman ! J'ai toujours rêvé d'aller à Florence, de visiter les musées, d'admirer de mes yeux les merveilleux Botticelli dont on nous a parlé en classe, et tous ces tableaux sur lesquels j'ai lu tant de choses !

- Alors n'hésite pas, ma chérie, dit calmement la comtesse. Je ne supporterais pas l'idée que tu t'ennuies à la campagne, pendant que toutes tes amies sont à Londres et s'amuse dans les bals qui te sont interdits.

Paola se souvint que cette heureuse perspective de voyage n'était due qu'à la disparition prochaine de sa grand-mère, et tempéra un peu son enthousiasme, presque honteuse de s'être laissée aller à sa joie.

- Je suis sûre que je serais très heureuse de passer l'été à la campagne avec toi, maman. Mais il est vrai que...

La comtesse mit un doigt sur sa bouche :

- Il est vrai que tu vas adorer l'Italie. Ce sera pour toi une expérience passionnante, il faudrait que je sois bien égoïste pour t'en priver... Et puis cela ne peut te faire que du bien. Je suis certaine que ce petit séjour te permettra d'acquérir des connaissances dans mille domaines, et de découvrir des beautés dont tu n'as même pas idée... Et je sais de quoi je parle... conclut-elle avec une certaine émotion.

Paola éclata de rire et enlaça tendrement sa mère.

- Oh, maman ! Comme cela te ressemble, de parler de cette façon ! Mais tu sais, pour ce qui est des connaissances, je me sens déjà la tête si pleine que je risque une indigestion mentale !

La comtesse se mit à rire à son tour.

- Attention, ne deviens pas trop bas-bleu, surtout. Tu connais ton père, il n'a jamais apprécié les femmes trop savantes. Il les trouve ennuyeuses, incapables de se taire une seconde...

- C'est seulement parce que papa est plus intelligent qu'elles, affirma puérilement Paola.

Elle vouait à son père une admiration sans bornes. En repensant au chagrin qu'il devait ressentir en ce moment, elle ajouta :

- Je suis vraiment désolée pour grand-maman. Mais comme tu disais, elle est très âgée...

La comtesse caressa la joue de sa fille, et acquiesça. Sa belle-mère, grièvement malade depuis plusieurs années, avait fini par devenir tout à fait sénile. Elle en était arrivée à ne même plus reconnaître ses proches quand ils lui rendaient visite.

- Ton père s'occupera de tout arranger, reprit-elle. Quand je pense qu'il va falloir s'habiller en noir tout l'été ! Comme si la douleur d'une perte pareille ne suffisait pas, il faut endurer ces vêtements sinistres ! Tu sais que je déteste ça...

- Moi aussi, j'ai horreur du noir, fit Paola.

- A Lucca, ma chérie, tu pourras t'habiller aussi gaiement que tu le voudras. En tout cas, tant qu'on ne saura pas qui tu es...

Paola dévisagea sa mère d'un air surpris.

- Quoi ? Que veux-tu dire ?

- La contessa dit qu'elle mène une vie des plus tranquilles, et qu'elle ne reçoit pas beaucoup. C'est une solitaire, autant que je m'en souviene. C'est pourquoi elle suggère que tu l'accompagnes sous le simple nom de Paola Forde, sans faire mention de ton titre...

Paola, qui ne saisissait pas le rapport entre son titre et la vie paisible de la contessa, avait de plus en plus de peine à cacher son étonnement. Mais la comtesse refusa de se laisser interrompre, et poursuivit :

- Je crois que c'est une bonne idée, Paola. Pour plusieurs raisons...

La jeune fille attendait la suite. Mais sa mère semblait maintenant hésiter à en dire davantage.

- Maman, tu me caches quelque chose, se plaignit-elle enfin. De quoi s'agit-il ?

La comtesse se mit à rire et porta une main à ses cheveux.

- Mon Dieu, soupira-t-elle, je n'ai jamais su garder un secret. Il faut toujours que je vous dise tout, à toi et à ton père... C'est plus fort que moi !

- De quoi s'agit-il ? répéta Paola en agitant doucement le bras de sa mère. Sois gentille, je veux savoir !

- Voilà, voilà... Ah ! si je savais tenir ma langue... Marta Raulo m'a parlé du marquis Vittorio di Lucca.

- Qui est-ce ?

- Eh bien aujourd'hui, c'est l'homme le plus important de Lucca. Mais il s'est fort mal conduit, autrefois. Son comportement a choqué un grand nombre de gens, et parmi eux mon amie Marta. Tu sais tout.

Paola réfléchit un instant, puis reprit en fronçant les sourcils :

- Je crois comprendre ce que tu essaies de me dire, maman. Tu n'aimerais pas que je fasse la connaissance du marquis, c'est ça ?

- C'est bien ce que je disais : tu sais tout. Ton intuition est toujours aussi efficace, ma chérie. C'est exactement ce que je cherchais à te faire savoir, mais je t'avoue que je me demandais un peu comment j'allais m'y prendre...

Les choses commençaient à s'éclaircir peu à peu dans l'esprit de Paola. Elle voulut cependant avoir plus de précisions :

- Tu as l'air de penser que j'ai davantage de chances de le rencontrer si je fais mention de mon titre... Je me trompe ? Et pourquoi ?

La comtesse marqua une courte pause avant de répondre. Il ne fallait surtout pas aiguillonner la curiosité de sa fille à l'égard de ce marquis...

- Les Italiens sont excessivement fiers de leur arbre généalogique... et par ailleurs, très au courant de nos titres de noblesse.

Paola écoutait avec attention, mais ne voyait toujours pas précisément où sa mère voulait en venir. La comtesse poursuivit :

- Ma mère, par l'intermédiaire de sa mère, a été liée à la famille di

Lucca. Une histoire un peu confuse. Bref, mon amie la contessa estime préférable que le marquis n'en sache rien. Il aurait tout de suite envie de te rencontrer, tu comprends...

- Et moi, est-ce qu'il m'est interdit d'avoir envie de le rencontrer? minauda Paola pour taquiner sa mère. Quel âge a-t-il, ce mystérieux marquis ?

La comtesse se demanda s'il était bien prudent de répondre aux questions de sa fille, même si elles étaient formulées sur le ton de la plaisanterie. Cette conversation au sujet du marquis n'était-elle pas déjà allée trop loin ? Paola ne semblait pourtant pas décidée à l'abandonner... Elle ne quittait pas sa mère des yeux, et opposait à son mutisme un sourire de feinte insolence. Sentant que le pire serait de laisser cette petite curieuse sur sa faim, la comtesse finit par céder :

- Il ne doit pas être loin de la trentaine, à mon avis. Mais il a derrière lui une carrière... assez tourmentée, c'est le moins que l'on puisse dire. Je suis sûre que ce n'est pas quelqu'un que ton père aimerait que tu... apprécies.

Une nouvelle fois, Paola attrapa le bras de sa mère, et dit d'une voix un peu moqueuse:

- Je pense que vous avez tort, ton amie et toi, de vous faire tant de souci pour moi. Il y a sûrement en Italie des quantités de jolies femmes qui meurent d'envie de rencontrer le marquis. Il ne me remarquera même pas ! Et puis de toute façon, je suis assez grande pour me défendre toute seule, non ?

- Ne crois pas ça, ma petite fille ! Tu ne connais pas les Italiens. S'il comprend que tu es apparentée à sa famille... Je les connais, tu sais ! La famille, pour eux, c'est plus important que tout. Il commencera par t'inviter à dîner, et... Alors écoute-moi bien, ma chérie : Marta pense que ce ne serait pas une bonne chose pour toi. Et je sais que c'est une femme dont les avis sont sûrs. Crois-moi : occupe-toi des beautés de Lucca, la ville, plutôt que des hommes qui portent ce nom. Tu peux faire confiance à ta mère, non ?

Mais dans l'imagination de Paola, la mèche était allumée. Ses yeux étincelaient, ses joues rougissaient d'excitation. Pour la première fois, les recommandations de sa mère lui semblaient un peu ridicules.

- Maman, j'ai l'impression que la contessa et toi êtes en train de faire tout un drame de cette petite histoire! Enfin, vous savez sans doute mieux que moi ce qu'il convient de faire... A vos ordres! Je serai donc

miss Forde de Nulle-part, puisque la vertu l'exige !

- Regardez-moi cette petite effrontée !

- Je plaisante, maman, je plaisante. Ne t'en fais pas. Je me débrouillerai pour que ce charmant... pour que cet affreux marquis ne remarque pas ma présence, si d'aventure il vient à passer près de moi. Tu peux faire confiance à ta petite fille chérie !

- Tu te moques de moi, je le vois bien, fit la comtesse en essayant de lancer un œil sévère à sa fille. En tout cas, dis-toi bien une chose: s'il te remarque, s'il découvre ton identité, tu peux dire adieu à tes jolis vêtements d'été ! Eh oui... Si l'on sait qui tu es, tu ne pourras pas te dispenser de porter le deuil...

Encouragée par le point qu'elle venait de marquer, la comtesse en rajouta :

- Je t'ai acheté quelques très jolies robes. Tu monteras les voir tout à l'heure. Avec ça, crois-moi, tu auras de quoi éblouir tous les autres jeunes gens de Lucca.

- Espérons, soupira Paola, vaincue par l'argument irréfutable de sa mère. Je voulais te faire marcher, je me moque bien de ce marquis. De toute manière, je n'aurai sans doute pas le loisir de m'occuper des jeunes gens, comme tu dis. Je me demande déjà où je vais trouver le temps de tout voir, de tout visiter, de tout comprendre. Je veux m'imprégner de tout ce qui est susceptible d'enrichir ma culture. La moindre des choses, en tout cas, c'est qu'au retour je sois capable de réclamer des pâtes dans un italien parfait !

Très fière de la sagesse de sa fille, la comtesse eut un petit rire de soulagement.

- Cela ne manquerait pas de choquer nos gens, tu sais. Bon, en attendant, pour ton retour, Mrs. Dingle a déjà tout prévu : tu auras droit ce soir à tous tes plats favoris.

- Nanny ! s'écria Paola. Je ne lui ai pas encore dit bonjour ! Elle est en haut ?

- Bien sûr, où veux-tu qu'elle soit ? Elle ne tient plus en place à l'idée de te revoir.

C'est une chose bien agréable, se dit Paola, que de retrouver le confort et la douceur de la maison. Elle s'approcha un peu de sa mère sur le sofa, et lui donna un nouveau baiser.

- C'est merveilleux d'être rentrée, maman. J'aimerais tellement rester un peu auprès de toi... Tu ne pourrais pas m'accompagner en Italie ?

- Je ne demanderais pas mieux, répondit la comtesse, tu le sais bien. Malheureusement... Quand le deuil aura pris fin, peut-être. Ou quand ton père s'ennuiera ici. Je le persuaderai de nous offrir un voyage à Lucca. La contessa me dit toujours qu'elle serait ravie de nous voir tous les deux.

- Jure-moi que tu feras ton possible pour venir, insista Paola. Sans vous, je me sentirai un peu orpheline, là-bas. Je sais que je ne pourrai pas profiter pleinement de mon séjour.

- Je te promets de faire le maximum, ma chérie.

De nouveau, Paola prit sa mère dans ses bras, et l'embrassa avec émotion. Elle l'aimait plus que quiconque. Puis elle se leva d'un bond, et fila vers la porte en lançant :

- Je vais dire bonjour à Nanny. Et aux autres aussi, bien sûr !

La comtesse eut à peine le temps d'adresser un petit geste tendre à sa fille, qui déjà franchissait le seuil et se précipitait dans l'escalier.

Elle s'était donné tant de mal pour que Paola réussisse sa saison ! Des dizaines d'invitations étaient déjà acceptées. Et que dire du bal qu'elle avait projeté de donner dans leur maison de Park Lane ? À coup sûr, un des plus fameux de toute la saison... Quel dommage !

Une pensée l'obsédait. Elle n'en était pas très frère, mais il fallait voir les choses en face : quelle idée avait eu la douairière de choisir ce moment précis pour passer de vie à trépas ? Deux ans que tout le monde savait ce qui l'attendait, et il fallait que ça tombe si mal ! La terre appartient à ceux qui restent, après tout... Maintenant, pas de doute, Paola n'aurait pas droit à son bal cet été. Et pourtant, c'était si merveilleux de donner un grand bal, et de voir les invités se presser dans le jardin, s'y détendre, l'emplir de leur bonne humeur et de leur élégance !

Tant pis... Paola ferait ses premiers pas dans le monde en hiver. Mais les bals d'hiver, songea tristement la comtesse, ont tellement moins de charme ! Se cantonner à l'intérieur, quel ennui ! Le merveilleux jardin de Park Lane ne leur serait d'aucune utilité...

Mais elle fut bientôt saisie d'une nouvelle crainte : si le bal était différé de plusieurs mois, ne risquait-il pas alors de s'y trouver une jeune fille assez belle pour égaler, voire éclipser sa fille ? Non... La

comtesse balaya vite cette inquiétude. Elle ne doutait pas un instant que Paola fût supérieure en tout point aux autres débutantes, dans six mois comme aujourd'hui. Il y avait bien sûr quantité de filles fort séduisantes à Londres, mais assurément aucune qui put lui faire de l'ombre.

Était-ce le sang italien ? La beauté de sa fille était unique... En toute objectivité, les autres ne souffraient pas la comparaison. D'ailleurs, Paola offrait plus de ressemblances que n'importe quelle autre jeune femme avec les modèles de Botticelli, dont elle parlait avec tant d'admiration. Ses cheveux avaient cette teinte si particulière, et surtout si rare chez les jeunes Anglaises, cette nuance or foncé que l'on a coutume d'appeler le blond vénitien. Et ses yeux verts, mouchetés d'or, ajoutaient encore à l'éclat de son visage.

- Elle est vraiment magnifique, ne put s'empêcher de murmurer la comtesse pour elle-même.

C'est en prononçant ces mots qu'elle sentit un frisson la parcourir : une telle beauté, accordée à une jeune fille innocente, pouvait se révéler terriblement dangereuse. Elle se remémora les sages paroles de son amie Marta :

- Si Paola doit devenir aussi jolie que toi, ce qui est fort probable, il serait prudent de la garder à l'abri des regards, de la protéger jusqu'au jour où elle sera en âge d'être présentée à la cour, et de s'y amuser comme toute débutante.

La comtesse n'était pas encore parvenue à voir en sa fille une jeune femme susceptible d'attirer le regard des hommes... Mais à ces mots de Marta, elle avait réalisé que partout où Paola apparaîtrait maintenant, il ne manquerait jamais de jeunes gens pour lui faire la cour. Ils la couvriraient de compliments, lui enverraient des fleurs, et tout ce que l'on imagine pour séduire une jolie fille. Ils ne songeront tous qu'à déposer leur cœur à ses pieds... songea-t-elle gaiement.

Enfin, pour l'instant, elle allait devoir vivre dans l'ombre. Et ce n'est pas ainsi qu'elle pouvait espérer rencontrer un célibataire digne d'elle...

La comtesse soupira d'un air attendri. Après tout, quoi qu'en dise Marta, sa fille était encore une enfant, pour qui la campagne offrait autant d'attraits que la haute société de Londres. Oh ! Et puis elle ne la voyait décidément pas du tout en noir ! Un voile de crêpe sur les envoûtants cheveux d'or que peignait Botticelli ? Non, ce serait vraiment dommage.

Elle sera en sûreté en Italie, se dit-elle.

Après avoir longuement embrassé sa vieille nurse, Paola descendit dans la cuisine serrer la main des domestiques. Sans manières, tous se déclarèrent enchantés de la revoir. Les femmes poussaient des exclamations, les hommes ne tarissaient pas d'éloges. Comme elle avait grandi !

Ils affirmèrent en chœur qu'elle était aussi jolie que l'avait été sa mère. Et ce n'était pas peu dire.

Après ces retrouvailles chaleureuses, Paola revint au salon, encore tout émue de l'affection que lui avaient témoignée ces braves gens. Mais sa surprise fut grande quand elle vit que sa mère ne s'y trouvait plus seule. Un parent de la famille était assis près d'elle sur le sofa. Elle le reconnut immédiatement : Hugo Forde. Pourtant, depuis combien de temps ne l'avait-elle pas vu?! Quand elle s'approcha d'eux, il écarquilla les yeux, resta un instant bouche bée, et s'écria :

- Seigneur ! Ne me dites pas que c'est la fillette que j'ai prise sur mon cheval, et qui protestait parce que nous ne galopions pas assez vite !

Paola rit de bon cœur, et vint saluer le nouveau venu.

- C'était il y a bien longtemps, répliqua-t-elle. Et aussi tôt après, vous avez disparu... Où donc êtes-vous allé, pour nous abandonner ainsi ?

- J'ai passé ces derniers mois en Orient, répondit Hugo. Mais je me suis promené un peu partout de par le monde. Et durant ces longues années, ce fut un bonheur de chaque instant !

- Ce n'est pas très gentil pour nous, dit Paola en affectant une moue boudeuse.

- Il faudra que vous nous racontiez, intervint la comtesse. Mais parlons du présent ! Je suis si heureuse que vous soyez de retour, Hugo. Et juste à temps pour croiser Paola avant qu'elle ne parte en Italie.

- En Italie ? s'étonna Forde.

Il portait ses trente-cinq ans avec allure, mais on distinguait cependant sur son visage des rides inhabituelles chez un homme de son âge. Sa peau cuivrée témoignait des longs mois qu'il venait de passer en Orient.

- L'Italie, cela ne doit pas vous sembler très excitant, dit Paola. Quelqu'un qui revient tout droit de l'Orient... Je suppose que vous

avez visité le Tibet, toutes ces régions fabuleuses... Enfin pour moi, Lucca, c'est l'Eldorado !

- Lucca ? demanda Forde en fronçant les sourcils. Que vas-tu faire là-bas ?

Pour éviter que Paola ne se lance dans quelque longue implication à sa manière, la comtesse se chargea elle-même de lui résumer la situation :

- Paola va passer quelque temps chez mon amie la contessa Raulo. Marta Raulo, je ne sais plus si vous la connaissez. Non ? Elle possède une charmante villa à Lucca. Ce sera formidable, pour Paola, d'y séjourner cet été puisqu'elle ne peut participer à aucune des festivités prévues à Londres cette saison. Vous savez pourquoi...

- Oui, c'est bien triste. Remarquez, je pensais que la vieille comtesse nous quitterait plus tôt...

- Elle était effectivement très malade. Pour tout vous dire, elle ne reconnaissait plus personne.

- Vieillir n'est pas toujours drôle... Et ma foi, je mentirais en disant que j'espère atteindre cet âge canonique. Du reste, la chose est assez peu probable.

Il avait prononcé ces mots en riant, comme un homme qui se soucie peu du sort que la vie lui réserve. Sa bonne humeur les détournait tous les trois de la conversation sinistre vers laquelle ils s'engageaient.

- Si j'en crois ce que l'on rapporte de vos aventures, lui fit remarquer la comtesse sur le même ton enjoué, et de tous ces dangers que vous avez bravés, eh bien il me semble que vous avez de la chance d'être encore en vie... Une bonne étoile vous protège, à mon avis !

Hugo Forde se mit à rire de plus belle.

- Si vous saviez... Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai cru que ma dernière heure était arrivée. Mais par miracle, je m'en suis toujours sorti !

- Il faut absolument que vous me racontiez cela, supplia Paola. Hugo, s'il vous plaît !

Pour tempérer un peu l'emportement de sa fille, qui finirait sans doute par ennuyer Forde, la comtesse se leva et changea de sujet.

- Si vous devez rester avec nous, Hugo, et j'espère que c'est votre intention, il faut que j'aille m'occuper de votre chambre. Naturellement votre valet vous accompagne?

- Valet est un bien grand mot, répondit Hugo. Mais il m'a fidèlement suivi par monts et par vaux, dans des gorges où j'ai bien cru que nous serions engloutis, sur des parois que nous ne pensions jamais pouvoir franchir, et dans ces guerres tribales auxquelles je me suis trouvé mêlé, malgré moi...

Les yeux pétillants, Paola ouvrit la bouche, pour essayer d'obtenir plus de détails encore, mais la comtesse fut plus prompte à prendre la parole :

- Vous parlez de Jackson, bien sûr. Je me souviens de lui. Ne vous en faites pas, il sera aussi bien traité que vous-même. C'est plus qu'un valet, en effet. Un compagnon de route, en quelque sorte...

- Vous avez toujours été ma parente préférée, comtesse. La plus belle, aussi, si je puis me permettre.

La comtesse, presque gênée, eut un petit rire de jeune fille.

- Inutile de me flatter, fit-elle. Mais puisque vous me prenez par les sentiments, je vais demander qu'on ouvre une bouteille de votre Champagne favori. Ne me dites pas la marque, je m'en souviens !

- Vous êtes merveilleuse, insista Hugo. Comme vous l'avez toujours été. Croyez-moi, je suis sincèrement heureux d'être ici.

Il alla gracieusement ouvrir la porte à la comtesse, qui sortit en lui donnant au passage une tape de gentil reproche. Il revint en souriant vers le sofa et prit place auprès de Paola.

- Et maintenant, dit-il, parlons un peu de toi.

- Mais c'est vous que je veux entendre ! répondit la jeune fille. Moi, vous savez, je n'ai encore rien fait de très excitant. Mais cela viendra peut-être, si j'ai de la chance. Vous pensez que...

- Il faut me tutoyer, Paola, tu me gênes...

- Mais... ? D'accord, vous a... Tu as raison ! C'est plus agréable...

- Alors, qu'est-ce que tu aimerais faire de passionnant ? demanda Hugo.

- Je ne saurais le dire précisément, fit-elle en essayant de réfléchir. En

tout cas, j'aimerais bien connaître autre chose que les bals pour débutantes. Je ne suis pas comme mes amies... Leur seule ambition est d'être demandée en mariage !

- Oh, mais tu peux te permettre bien d'autres rêves encore, crois-moi. Belle comme tu es...

Tout en parlant, il l'examinait avec attention. Paola, qui devinait toujours ce que l'on essayait de lui cacher, demanda :

- À quoi pensez-vous ? À quoi penses-tu ? Je veux que tu me le dises.

- Comment sais-tu que je pense à quelque chose de précis ?

- C'est le cas, non ? insista-t-elle.

- Très bien, dit-il. Je me disais que ce serait merveilleux si je pouvais me fier à toi...

- Mais tu peux, Hugo ! s'écria-t-elle.

- Laisse-moi finir, petite impatiente... J'ai besoin de quelqu'un de confiance, pour une affaire susceptible de se révéler dangereuse - dangereuse ou pas, d'ailleurs, cela dépendra.

- Quelle que soit l'affaire dont il s'agit, je te dis oui tout de suite. Je serais très heureuse de pouvoir te rendre service. Si c'est quelque chose de difficile, tout ce que je peux dire, c'est que je ferai de mon mieux.

Devant tant d'enthousiasme et de bonne volonté, Hugo ne put retenir un sourire.

- Tu es exactement telle que je t'imaginais, quand je pensais à ce qu'avait dû devenir la petite fille que j'ai connue autrefois. Puis-je te faire remarquer, belle cousine, que tu n'es absolument pas obligée d'être aussi intelligente que jolie ?

- Eh bien moi, je veux être les deux, répliqua Paola. Tu vas peut-être me trouver prétentieuse, mais il y a tant de choses que j'ai envie de voir, d'entendre et de ressentir, qu'il me semble que ce serait du gaspillage si je me contentais de rester assise, et d'attendre que l'on vienne m'admirer.

- Tu as entièrement raison, approuva Hugo. À présent, revenons à l'affaire dont j'aimerais te parler. Je ne sais pas si je fais bien de me confier à toi, mais je crois que oui : mon sixième sens me trompe

rarement. Et cette occasion inattendue est vraiment trop belle. Je m'en voudrais de ne pas la saisir.

Paola se rapprocha un peu de lui, et se mit sans s'en rendre compte à parler d'une voix plus basse.

- Que veux-tu dire? demanda-t-elle. C'est en rapport avec un événement arrivé en Orient ?

Instinctivement, Hugo jeta un coup d'œil bien inutile par-dessus son épaule. Puis, baissant la voix à son tour, il reprit :

- Je suis en Angleterre depuis hier matin. Je suis venu tout droit ici en me disant qu'ainsi, ma famille ne serait pas au courant de mon arrivée.

- Pourquoi cet incognito ?

- J'en ai besoin quelque temps. On me surveille. Paola joignit les mains, au comble de l'excitation.

- Mais pour quelle raison ? Dis-moi, je t'en prie...

Il y eut entre eux un silence interminable. Paola comprit qu'Hugo hésitait encore à lui confier ce secret qui semblait si pesant... Elle répéta d'une voix plus posée, en le regardant droit dans les yeux :

- Je t'en prie. Tu sais que je ne dirai rien à personne, si tu me le demandes. Tu as un problème ? Je sens bien que oui... Je peux t'aider à le résoudre ?

- Tu peux, dit-il enfin. Je suis en train d'y réfléchir. Ce doit être le destin qui te met sur ma route à ce moment précis. Juste quand tu t'apprêtes à partir pour l'Italie. Et à Lucca, en plus ! C'est vraiment incroyable.

Il y avait tant de surprise et d'incrédulité dans sa voix, que Paola le regarda fixement, plus sérieuse que jamais. Elle demanda :

- Qu'y a-t-il de si incroyable? Cette ville représente quelque chose de particulier pour toi ?

De nouveau, Hugo jeta un coup d'œil furtif par-dessus son épaule. Elle le devinait maintenant dans son regard : il était prêt à tout dire.

- Je suis engagé dans une mission extrêmement dangereuse pour le compte du marquis di Lucca.

Paola écarquilla de grands yeux enfantins, et faillit avoir un accès de

fou rire. Elle nageait en plein rêve ! N'était-ce pas extraordinaire? La veille encore, elle ne connaissait pas l'existence de cet homme. Et voilà maintenant qu'il entrait dans sa vie de tous les côtés !

- C'est une longue histoire, commença Hugo. Et je ne voudrais pas t'ennuyer avec tout ça. En résumé, voilà : quand le marquis se trouvait en Inde, il a sauvé la vie du nizam d'Hyderabad. Le nizam... une sorte de sultan, si tu veux, a décidé de lui prouver sa gratitude en lui offrant un diamant.

- Une vraie pierre précieuse ?

- Et plus précieuse que tu ne l'imagines... Un diamant unique. Extrait de sa propre mine privée. La pierre la plus parfaite que la mine du nizam ait jamais produite, paraît-il.

- Mon Dieu... murmura Paola, rêveuse. Comme j'aimerais la voir !

- Justement, fit Hugo, tu vas la voir. Ce que je vais te demander doit rester absolument secret. Tu m'entends ? Personne ne doit savoir un mot de cette histoire.

Elle hocha très sérieusement la tête et battit des paupières, pour lui faire comprendre qu'elle serait une alliée tout à fait sûre. Constatant avec plaisir qu'elle prenait l'affaire à cœur, il ajouta après un silence :

- Tu vas rapporter sa bague au marquis. Abasourdie, Paola balbutia :

- Je vais... ? Bon. C'est toi qui l'as ?

- On la lui a volée, figure-toi. Un jour qu'il me parlait de celle disparition, il m'a proposé une grosse somme d'argent pour lui retrouver cette bague.

- Mais comment... comment a-t-il pu être assez négligent...

Hugo sourit de la naïveté de sa petite cousine.

- Je ne sais pas exactement de quelle façon les voleurs se sont débrouillés, mais ce qui est certain, c'est qu'ils y ont mis beaucoup de ruse et d'audace. Et le marquis n'a jamais pu récupérer sa pierre...

Paola hésita quelques instants, puis sentant que la complicité entre eux était maintenant bien établie, elle se lança :

- Je dois t'avouer quelque chose, Hugo. Papa m'a beaucoup parlé de toi... Je sais par exemple que tu as participé à beaucoup de missions secrètes, et que tu joues un rôle important dans le Gros Jeu, comme

dit papa...

- Ton père n'aurait jamais dû te parler de ces choses ! répliqua vivement Hugo.

Elle craignit un moment d'en avoir trop dit. Mais une lueur malgré tout bienveillante dans les yeux d'Hugo la rassura.

- À part moi, continua-t-elle, je suis persuadée qu'il n'en a parlé à personne, je doute même que maman en sache quoi que ce soit. Mais un de ses amis était impliqué dans le Gros Jeu. Il est mort l'année passée. Il se peut qu'on l'ait tué... Je crois que papa avait besoin de se confier à quelqu'un...

- Il est vrai que c'est quelquefois très dangereux, admit Hugo. Mais je te rassure tout de suite, le fait de rapporter sa bague au marquis n'a rien à voir avec le Gros Jeu. Je suis simplement un peu à court d'argent, comme d'habitude. Pour ne rien te cacher, il m'a offert vingt mille livres.

Paola laissa échapper un cri.

- C'est une somme !

- Pour moi, certainement, fil Hugo. Mais je t'assure qu'elle est méritée.

- Tu as risqué ta vie ?

- Holà, si ce n'était qu'une fois ! Cent fois, peut-être ! Mais j'ai retrouvé la bague. La dernière difficulté, maintenant, c'est de la faire parvenir au marquis.

- Et tu voudrais que je le fasse pour toi, c'est cela ?

- Je ne devrais pas te demander une chose pareille. Si tu acceptes, tu dois comprendre que tu n'auras le droit d'en parler à personne. Pas un mot ! Pas même à ta mère. Je la connais, je sais qu'elle t'interdirait de le faire.

- Personne ne saura rien, promet Paola. Personne ! Je suis certaine qu'une fois à Lucca, ce sera un jeu d'enfant pour moi que de rendre la bague au marquis, sans que quiconque s'en aperçoive.

Tout en parlant, elle réfléchissait. Comme par hasard, la seule personne que sa mère et la contessa lui eussent interdit de rencontrer, c'était précisément le marquis. Pas de chance...

Mais je n'aurai aucunement besoin de le rencontrer, se dit-elle pour

apaiser sa conscience. Sur place, je suis sûre qu'il se présentera une bonne douzaine de façons de lui faire parvenir l'objet sans être obligée de me présenter à lui en personne.

- Comment te dire à quel point tu me rends service, à quel point lu es formidable ? s'écria Hugo. J'ai honte de te mêler à cette affaire. D'un autre côté, je sais bien que tu ne cours aucun danger, si tu fais un peu attention.

- Bien sûr, fit Paola avec un sourire, bien sûr. Je ferai très attention...

2

Debout près du lit, le marquis Vittorio di Lucca s'habillait en vitesse. Il avait l'habitude de ces départs précipités... Il laçait ses chaussures lorsque la princesse Leone ouvrit les yeux.

- Vittorio ! s'exclama-t-elle. Ne me dites pas que vous partez déjà...

- Regardez, fit-il en désignant la fenêtre. Il ne va pas tarder à faire jour...

Encore tout enveloppée de sommeil, la princesse fit un effort pour s'asseoir dans le lit. Même les cheveux défaits et les yeux vagues, elle restait superbe.

Elle était d'ailleurs considérée à raison comme l'une des plus belles femmes de Florence. Il n'était pas rare qu'on la compare aux modèles de ces œuvres mondialement célèbres, qui ont fait la réputation des musées de la ville. Au palazzo Pitti ou aux Offices, il arrivait même que l'on croise l'un de ses admirateurs transis, en quête du portrait qui lui ressemblait le plus. On le voyait alors soulever les sourcils de surprise devant un tableau, pincer les lèvres devant un autre, froncer le nez devant un troisième...

Quoi qu'il en soit, telle qu'elle apparaissait en ce moment au marquis, ses cheveux retombant vaporeusement sur ses épaules nues, il est certain qu'elle aurait inspiré un Léonard de Vinci ou un Filippino Lippi...

Mais pour l'instant, le marquis ne goûtait pas vraiment la douceur de ce charmant tableau. Il se tenait devant la glace, près de la cheminée, et se préoccupait plus de son nœud de cravate que de la créature de rêve qui ne le quittait pas des yeux.

- Venez m'embrasser, Vittorio, supplia la princesse. Ah, je me demande comment j'ai pu m'endormir !

- Cela n'a pourtant rien de si surprenant...

Le marquis se souvint de la nuit qu'ils venaient de passer avec un petit sourire. Ils avaient fait l'amour d'une façon si ardente ! Qu'elle soit tombée de sommeil après, cela ne lui semblait pas si extraordinaire...

La princesse était décidément l'une des femmes les plus insatiables qu'il ait connues. Mais il savait que maintenant, il ne fallait pas qu'il s'attarde plus longtemps chez elle. Il avait même hâte de rentrer chez lui.

- Quand vous reverrai-je ?

Elle avait prononcé ces mots d'une voix tendre, pleine de sensualité, de cette voix qu'elle savait si bien moduler pour faire perdre la tête aux hommes.

- Je ne sais pas encore ce que je fais ce soir, répondit le marquis. Ni demain, d'ailleurs. Quand votre mari doit-il rentrer ?

- Pas avant jeudi. Oh ! Vittorio, soyez gentil, il faut que nous passions le plus de temps possible ensemble. Quand nous revoyons-nous ? Je vous en prie...

Bien entendu, le marquis savait exactement où elle voulait en venir. Mais cela ne l'enchantait guère, et d'autre part, il lui semblait presque sordide d'avoir à se forcer. Pourquoi ? Il n'en savait rien.

Pour séduire la princesse Leone, il avait déployé des trésors d'ingéniosité, de patience, et avait eu besoin de toute la détermination et l'expérience d'un véritable chasseur. Oh ! à l'époque, il ne faisait pas tant la fine bouche - loin de là ! Lorsqu'elle s'était enfin abandonnée à lui, il s'était senti le plus heureux des hommes...

Malheureusement, elle avait un mari jaloux, qui la laissait rarement seule. Actuellement, il se trouvait à Rome, appelé par le pape en personne. Une occasion presque unique, que ni l'un ni l'autre n'avaient voulu laisser passer.

- Je vous aime ! fit soudain la princesse.

C'était maintenant la plus fervente passion qui filtrait à travers sa voix.

- Je vous aime, Vittorio. C'est comme une mort, pour moi, de vous voir partir ainsi. Restez un peu, ne soyez pas cruel. Et dites-moi encore que vous m'aimez. Encore...

En un éclair, les meilleurs moments de la nuit traversèrent l'esprit du marquis. Juste après l'amour, la princesse s'était langoureusement endormie entre ses bras... Mais à présent, non, il avait envie du confort de son propre lit, comme un chat qui n'est réellement bien que chez lui. Il avait surtout grandement besoin de dormir. Rester plongé dans un profond sommeil jusqu'après le lever du jour, voilà ce dont il

rêvait à présent.

- Je vous quitte jusqu'à demain soir, Leone.

Il avait parlé sans méchanceté, mais d'un ton qui ne pouvait laisser aucun espoir à la princesse. Il s'était approché du lit, et la regardait avec un mélange de tendresse et d'une certaine sévérité, un regard plein d'affection, presque paternel.

La princesse lança les bras vers lui, en un mouvement spontané, très enfantin. L'extrême beauté qui émanait d'elle dut le toucher à nouveau, car il fut sur le point de se laisser tomber dans le piège délicieux qu'elle lui tendait. Mais il n'en eut pas le temps. Brusquement, la porte s'ouvrit.

Le visage affolé d'une servante apparut dans l'entrebâillement - celle-là même qui, la veille au soir, dès le départ des valets, avait discrètement fait monter le marquis dans les appartements de sa maîtresse.

- Madame ! gémit-elle en essayant de reprendre son souffle. Son Altesse arrive ! Son Altesse est rentrée !

Le marquis resta pétrifié de stupeur. Mais la princesse, plus instinctive, comme toutes les femmes, avait déjà bondi hors du lit. Elle traversa la chambre sans se troubler, et dit à mi-voix :

- Vittorio ! Par ici ! Dépêchez-vous.

Le marquis la suivit comme un automate. Où diable avait-elle l'intention de le cacher ?

Très lucide, elle l'entraîna vers une magnifique armoire sculptée, décorée dans ces nuances de bleu que les Italiens choisissent souvent pour leur mobilier le plus raffiné. Mais le marquis n'eut guère le loisir d'admirer les poignées et les ferrures d'argent... La princesse, en faisant coulisser l'un des panneaux de l'armoire sur le côté, découvrit un espace juste assez grand pour qu'un homme pût s'y tenir.

Évidemment, aucune explication n'était nécessaire, la scène avait été jouée par des milliers d'amants avant eux. Le marquis entra sans un mot dans le réduit obscur, et la princesse referma immédiatement derrière lui. Puis, vive comme un oiseau, et semblant presque exaltée par cette situation si romanesque, elle se dépêcha de regagner son lit.

C'était moins une... À peine si elle eut le temps de poser la tête sur l'oreiller; de ramener les draps sur elle et de fermer les yeux : on frappa violemment à la porte, qui s'ouvrit aussitôt.

Le prince entra en coup de vent. Il tenait un pistolet à la main.

Il resta un moment planté sur le seuil, fixant le lit sans comprendre. Ses yeux brillaient de rage et de surprise. D'une voix puissante, il demanda :

- Où est-il ? Où est ce monstre ? Je vais le tuer. Il ne sortira pas vivant de chez moi !

La princesse avait ouvert les yeux, comme si elle sortait du plus angélique des sommeils. Feignant l'étonnement avec un talent extraordinaire, elle balbutia :

- Gustavo ! Vous êtes là ? Que je suis heureuse ! Mais je ne vous attendais pas si tôt, mon amour...

- Je sais, fit sèchement le prince entre ses dents. Arrêtez cette comédie. Où l'avez-vous caché ?

- Caché quoi ? fit la princesse. De quoi parlez-vous, Gustavo ?

Elle s'était assise dans le lit, et se frottait les yeux. Submergé par la colère, son mari s'écria :

- Vous êtes nue ! Qu'avez-vous fait de votre chemise de nuit ? Je vous écoute !

D'un geste nonchalant, la princesse dégagea ses longs cheveux soyeux de ses épaules nues. Le prince crut y discerner une certaine insolence.

- Il fait si chaud, se plaignit-elle. Et puis... je n'attendais aucune visite.

- Pourtant il était là ! rugit le prince. On me l'a dit !

Vociférant de plus belle, il avait traversé la chambre. Il tira sur les portes de l'armoire comme s'il avait l'intention de les arracher. Mais tout ce qu'il put distinguer, à la lueur des chandelles qui brûlaient au chevet du lit, ce furent les robes de sa femme : un kaléidoscope de couleurs vives ou pastel, qui flottaient dans le courant d'air créé par l'ouverture si brutale des portes.

Blême, le prince referma l'armoire à grand bruit. Bien décidé à ne pas abandonner si vite, il se rua vers la fenêtre, et écarta le rideau. Personne. Saisi d'un nouvel accès de rage, il s'écria :

- Il est là ! Je sais qu'il est là, quelque part ! Si vous croyez pouvoir me bernier !

La princesse murmura :

- Je ne sais de quoi vous voulez parler, Gustavo... Calmez-vous, et expliquez-moi ce qui...

- Vous savez aussi bien que moi, coupa le prince, que Vittorio di Lucca ne vous lâche pas depuis des mois. Impossible que ce coureur n'ait pas essayé de profiter de mon voyage à Rome...

La princesse, admirable de sang-froid, leva les yeux au Ciel, et eut à l'adresse de son mari un sourire presque apitoyé.

- Gustavo, mon ami, vous êtes parfaitement ridicule. Vous savez très bien que je n'aime que vous, voyons. Vous êtes un enfant... Pensez-vous sincèrement que j'aie besoin d'un autre homme dans ma vie ?

- On m'a affirmé que Lucca était ici, s'entêta le prince. De source tout à fait sûre.

- Et de qui donc vient ce mensonge, je vous prie ? Vous me faites surveiller ? Ce serait fort désobligeant, je vous préviens. Venant de vous, cela me décevrait beaucoup...

- C'est vous qui me décevez, ma chère.

Le ton du prince, peu à peu, devenait moins agressif. Malgré tout, il continuait à fouiller la chambre des yeux, comme s'il était persuadé que le marquis avait pu se cacher sous une chaise, ou derrière le sofa... C'était absurde, mais il ne pouvait se résoudre à laisser de côté ses soupçons.

Pressentant qu'il devenait vulnérable, la princesse choisit ce moment pour lui tendre les bras.

- Avec tout ce bouleversement, fit-elle tendrement, je ne vous ai même pas souhaité le bonjour. Que c'est bon de vous voir, mon chéri ! Je me sentais si seule depuis votre départ...

- Je ne vous crois pas, grogna le prince.

Mais plus il regardait sa femme, plus il se sentait flancher. Elle était si jolie, si douce... Était-elle réellement capable du machiavélisme dont il l'accusait ?

Je suis sur la bonne voie, se dit la princesse. Dans un murmure, elle enchaîna :

- Allez-vous déshabiller et venez-vous coucher. Cessez vos

enfantillages. Dépêchez-vous, venez. Vous saurez ainsi le plaisir que j'éprouve à vous voir... et combien vous m'avez manqué.

Elle avait susurré cette dernière phrase en le regardant droit dans les yeux, avec une effronterie pleine de promesses. Le prince parut hésiter encore un instant, puis il comprit qu'il était inutile de continuer à l'accuser d'un crime pour lequel il ne possédait pas l'ombre d'une preuve. Les sources dont il parlait plus tôt n'étaient en effet pas si sûres... Il rangea le pistolet dans la poche de son manteau.

- Très bien... fit-il d'une voix bourrue.

On eût dit qu'il éprouvait maintenant un peu de honte à s'être emporté de la sorte.

- Mais j'ai tout de même plusieurs questions à vous poser avant que le marchand de sable ne revienne vous fermer les paupières.

Changeant soudain de tactique, la princesse fit mine de s'indigner:

- Comment pouvez-vous être si injuste, Gustavo ? Si cruel ? Vous n'avez donc pas confiance en moi ?

Le prince la considéra avec émotion, tout à fait conscient maintenant de la bêtise de son comportement. D'une voix pleine d'admiration, et comme s'il se parlait à lui-même, il murmura:

- Vous êtes trop belle. C'est ce qui est merveilleux. Mais c'est ce qui est terrible, aussi.

Sans une parole de plus, il quitta la pièce. Bientôt la princesse l'entendit refermer une porte, au fond du corridor.

Elle attendit encore une trentaine de secondes, puis sauta hors du lit. Avec d'infinies précautions, elle ferma sans bruit la porte que le prince avait laissée entrebâillée. Enfin, s'approchant de l'armoire, elle fit coulisser le panneau secret.

Enfin délivré, le marquis sortit de sa cachette. Son visage n'exprimait aucune crainte, mais un vif agacement contre la tournure qu'avaient prise les événements. Elle mit un doigt sur ses lèvres pour l'empêcher de se plaindre, et l'invita à la suivie sur la pointe des pieds. Il y avait dans la chambre une autre porte, qui donnait sur un étroit passage réservé aux domestiques.

Cette chambre semble avoir été prévue pour ce genre de situation, se dit le marquis, amusé malgré tout. Il donna un baiser furtif à la

princesse, et se faufila dans le discret couloir.

A l'autre bout du souterrain, l'attendait la femme de chambre qui tout à l'heure était venue les prévenir de l'arrivée du prince. Elle le guida alors jusqu'à un escalier fort raide, qui montait vers une nouvelle petite porte, donnant elle-même sur une cour obscure. La clef tourna dans la serrure, récemment huilée.

Avec soulagement, le marquis put enfin se tirer de ce piège, non sans avoir glissé une poignée de florins dans la main de la servante. Il n'avait plus maintenant qu'à traverser la cour pour atteindre un portail, puis la longue allée qui s'enfonçait dans la nuit.

Il savait qu'une voiture l'attendait de l'autre côté du palais, dissimulée dans une rue voisine, de façon à échapper aux regards des curieux - et surtout bien sûr à ceux du prince, au cas où il rentrerait inopinément chez lui. Cette précaution, qui témoignait a priori d'une prudence peut-être exagérée, ne s'avérait finalement pas superflue...

En s'installant sur la confortable banquette arrière de la voiture, tandis que le valet refermait la portière, il réalisa qu'il venait d'échapper d'extrême justesse à un drame. Si le prince avait découvert le pot aux roses, un terrible scandale n'aurait pas manqué d'éclater...

« Le prince n'a que ce qu'il mérite ! » aurait-on répété dans tout Florence. Car en Italie, plus encore qu'ailleurs, les rumeurs circulent à une vitesse extraordinaire.

Le marquis habitait de l'autre côté de la ville, mais il avait pris soin de louer une voiture rapide. Il ne voyait plus arriver le moment où il pourrait enfin se glisser sous ses draps...

Pendant le voyage, il essaya d'imaginer combien d'hommes avaient quitté le palais de cette façon. Plus d'un, sans doute ! Il n'était certainement pas le premier amant de la princesse à se cacher derrière le panneau secret, puis à gagner subrepticement le petit escalier grâce à un complice d'amour, comme disaient les Français. Ni le dernier, songea-t-il...

Il se rendit compte qu'elle avait fait preuve d'un aplomb incroyable, quand il s'était agi de convaincre le prince de son innocence. Il avait évidemment tout entendu à travers la porte de l'armoire. Quelle comédienne ! songea-t-il. Et combien de répétitions avant d'arriver à un tel résultat ! Mais de toute façon, il savait depuis longtemps à qui il avait affaire. La princesse était loin d'être une oie blanche, et il l'acceptait telle qu'elle était... Et puis la plus belle femme de Florence

ne pouvait ignorer la puissance de ses propres attraits.

Mais d'un autre côté, il se sentait vaguement touché dans sa fierté. Tout de même, être obligé de se réfugier dans une cachette aussi peu noble, et qui de surcroît, a déjà servi à d'autres ! Ce qui l'ennuyait également, c'était la facilité avec laquelle la princesse avait menti à l'homme dont elle portait le nom. Non, ce n'était pas réellement digne d'une femme d'honneur...

Tout à coup, l'évidence lui sauta aux yeux : il n'avait plus envie de perdre son temps avec elle. Oh ! ce n'était pas qu'il craignît la vengeance du prince... Son existence de séducteur l'avait déjà mis face à bien d'autres situations de ce genre ! Mais simplement, il ne trouvait plus cette femme aussi attirante. Il ne pouvait que constater cet indéniable refroidissement, sans en donner de raison précise.

Au fond, peut-être était-il tout bonnement las de ces histoires d'amour passagères, qui s'interrompaient pour un oui ou pour un non - il en avait tant vécues ! Le caractère finalement prévisible et inévitable de ce genre de liaisons l'avait toujours ennuyé. Et puis c'était tellement superficiel !

À présent, seul dans la nuit à l'arrière de la voiture, il voyait les choses sous un angle bien sombre. N'était-ce pas dégradant de n'être qu'un exemplaire parmi tous ces amants de la princesse ? De coucher dans le même lit, de fuir par les mêmes chemins... Certes, de toutes les femmes qu'il avait conquises - et elles étaient nombreuses ! - la princesse était incontestablement la plus belle, la plus troublante. Mais elle se conduisait comme la plus ordinaire des femmes de chambre, après tout. Et quel sang-froid elle avait montré face au danger ! Tout cela avait quelque chose de... de révoltant, oui.

Il en vint même à éprouver de la tristesse pour le prince, aussi étrange que cela puisse paraître. Après tout, ce brave homme aimait son épouse d'un amour sincère. C'est ce qui le rendait si jaloux. Donc si vulnérable...

Lorsque la voiture stoppa devant chez lui, le marquis avait pris sa décision : il ne la reverrait plus.

Il habitait un palais superbe avec vue sur l'Arno, dessiné par l'un des plus grands architectes de la Renaissance. Au fil des années, la maison s'était enrichie de nombreux trésors ; et Vittorio di Lucca y avait ajouté les siens.

Il n'ignorait pas que beaucoup de femmes brûlaient de partager de

telles beautés avec lui. Et bien sûr, il n'en manquait pas non plus qui l'aimeraient simplement pour lui, sans faire cas de ces innombrables richesses dont il était aujourd'hui propriétaire.

Mais malgré les occasions qui se multipliaient d'accueillir chez lui l'une de ces prétendantes, il préférait rester son propre maître. Il aimait à le répéter souvent, et suffisamment haut pour que le message soit bien reçu : il n'avait aucune intention de se marier.

D'ailleurs, marié, il l'avait déjà été une fois, à l'âge de vingt et un ans. Une union arrangée par son père, et qui à l'époque avait été considérée comme la plus importante de l'année dans toute la région. Son père, qui tenait à soigner l'avenir de son fils - et le sien - avait choisi pour lui la propre fille du duc de Toscane; le futur marquis di Lucca n'avait pas manqué d'apprécier l'honneur qui lui était fait, et la chance qui lui était donnée d'être du jour au lendemain si étroitement lié à ce prestigieux duché.

Mais cependant, et malgré toute la confiance qu'il portait alors dans les jugements de son père, la rencontre avec sa fiancée avait été une rude épreuve pour Vittorio. Pour la bonne cause, il allait devoir épouser une jeune fille d'à peine dix-sept ans, guère séduisante, et pas même bien faite. En tout cas, elle ne ressemblait pas le moins du monde, même de loin, à tous ces portraits qu'avaient faits d'elle de trop talentueux artistes, ci que l'on pouvait admirer un peu partout en ville...

Ce fut malgré tout un somptueux mariage, impatiemment attendu par Florence tout entière dès la publication des bans, et célébré par Sa Sainteté le pape en personne. Cette cérémonie grandiose fut suivie d'un banquet qui se prolongea des heures, puis le jeune couple s'éclipsa discrètement pour sa lune de miel. Vittorio n'était pas le plus ému des deux...

À cette époque, il avait déjà acquis dans les hautes sphères de la ville une certaine réputation de séducteur. Il faut dire qu'il savait se montrer particulièrement généreux avec ses conquêtes... Et comme il était noble et fort beau garçon, ce qui ne gâchait rien, il avait vu venir à lui, presque sans qu'il fît d'efforts, un grand nombre de femmes parmi les plus belles de Florence - et toutes n'avaient qu'un désir : lui enseigner l'art de l'Amour.

Mais les mauvaises langues avaient vite commencé à jaser, comme toujours lorsque le sort en favorise certains plus que d'autres... Et son père lui-même s'était mis à craindre qu'il commette une bêtise, qu'il séduise une femme mariée et disparaisse avec elle, par exemple, ou

pire encore, qu'il s'éprenne d'une roturière, et gâche toutes ses chances dans la vie par un mauvais mariage. C'est pourquoi il avait fini par imposer fermement cette union providentielle, sans laisser à son fils la moindre échappatoire.

Vittorio n'était pas né de la dernière pluie de roses... Il était parfaitement conscient d'être victime d'une manipulation, ourdie par son père dans un but clairement intéressé. Pourtant, il s'était résigné. La fiancée apportait une énorme dot, et surtout quelques sculptures de très grande valeur - de véritables chefs-d'œuvre, exactement ce qu'espérait le père de Vittorio, qui s'imaginait entreposer ces merveilles dans sa villa de Lucca.

Mais deux jours après la noce, Vittorio s'ennuyait déjà. À peine une semaine plus tard, les jeunes mariés étaient de retour à Florence.

Quinze jours passèrent, puis vinrent les premières rumeurs. Mais rien qui pût véritablement déstabiliser le mariage. Car même les plus mauvaises langues craignaient le duc de Toscane, lequel, disait-on, s'était vu ravir l'une de ses maîtresses par le beau Vittorio...

Vérité ou mensonge? Nul n'en savait plus rien. Mais une chose, en revanche, ne laissait guère de doute: on apercevait Vittorio partout, tandis que sa jeune femme ne se montrait que très rarement. Elle restait sagement au palais, auprès de ses parents. Au bout de quelques mois, il fallut bien trouver une explication à cet enfermement suspect : elle portait l'enfant de Vittorio, et n'avait aucune envie de paraître en public dans cet état...

Interprétation qui s'avéra pertinente, mais qui n'empêcha nullement son mari d'être invité à tous les dîners qui comptaient dans la haute société. Dès que se présentait une occasion de s'amuser, on pouvait être certain de croiser le jeune marquis - et il faut dire qu'alors, Florence était la ville d'Europe où l'on s'amusait le plus...

Mais nul ne savait à quel point Vittorio souffrait de se sentir ainsi prisonnier de son sort ; il rêvait de liberté comme un voyageur égaré dans le désert rêve d'une fontaine d'eau fraîche...

Il entrevit les premières lueurs d'espoir à quelque distance de Florence, dans une villa du bord de mer. Il passait là quelques jours en compagnie d'une femme fort belle, dont le mari diplomate était en mission à Saint-Pétersbourg. Malheureusement, il fut brusquement tiré de ces amours réconfortantes par une bien mauvaise nouvelle : son épouse et leur nouveau-né venaient de périr dans un accident de la route.

Le choc n'avait pas été d'une extrême violence, mais le bébé était trop délicat pour y survivre. Quant à la jeune femme, grièvement blessée, elle aurait pu s'en sortir sans trop de dommages. Mais l'incompétence des médecins qui s'étaient chargés d'elle l'avait condamnée...

Naturellement, Vittorio était présent aux obsèques, et sincèrement effondré. Mais le Tout-Florence, que la plus douloureuse des circonstances ne pouvait rendre moins cruel, continuait à jaser sur ses aventures sentimentales. On l'accusait tout bonnement d'avoir négligé sa femme. Il préféra fuir, fuir les ragots et les médisances. Non qu'il craignît de se trouver lui-même vraiment atteint par cette affaire, mais c'était plutôt pour préserver son père et sa mère, déjà bouleversés par le drame, et touchés dans leur honneur de parents par les soupçons qui pesaient sur leur fils. Il décida donc de partir voyager autour du monde. Durant près de trois années, il ne mit pas un pied à Florence.

Le retour fut terrible : dès son arrivée en ville, il apprit la mort de son père.

Il ne put même pas se laisser aller à son chagrin, car il fallait reprendre vite le contrôle de la situation. A présent en effet, il devenait le chef de famille.

Sa mère, terrassée, ne supportant plus la vie dans ces lieux où elle avait tant aimé son époux, était déjà repartie à Lucca - où deux ans plus tard, elle allait s'éteindre à son tour.

C'est à peu près à cette époque que Vittorio commença à laisser entendre qu'il n'avait aucune intention de se remarier. De toute façon, la famille ne manquait pas de cousins qui pourraient lui succéder... S'il n'avait pas de fils lui-même, ils hériteraient de son titre. Et Vittorio avait toute confiance en eux : ils sauraient prendre soin des biens accumulés au long de plusieurs siècles de travail assidu.

Durant les années qui suivirent, on lui fit souvent remarquer qu'il commettait une erreur. Mais face aux reproches de ses amis, il se contentait de sourire :

- Tant que je ne serai pas attaché à une femme, que je choisirai moi-même ce qu'il me plaît de faire, je pourrai profiter de la vie.

Et effectivement, à sa façon, il profitait de la vie, sans se soucier des critiques...

Il se remit à visiter le monde, et à rapporter de ses voyages des trésors dont il remplissait ses maisons de Lucca et de Florence.

Imperceptiblement, il changeait. L'homme mûr était encore plus élégant, plus distingué que ne l'avait été le jeune homme. Et il n'existait sans doute aucune femme à Florence qui ne lui eût ouvert sa porte s'il en avait manifesté le désir.

Il arrivait qu'un mari furieux devienne menaçant, promette même de le tuer. Mais rien ne lui faisait peur, rien ne l'arrêtait. Vittorio se riait du danger. Mieux : il prenait parfois un certain plaisir à créer des ennuis à ses rivaux, par goût du jeu. Il se battit en duel à plusieurs reprises, montrant à chaque fois de telles qualités de bretteur qu'il finit par dissuader les jaloux de venir lui demander des comptes. S'il l'avait voulu, il aurait pu envoyer sous terre chacun de ses adversaires...

Le marquis menait la grande vie. Rien n'était trop beau pour lui. Dans ses cuisines, officiaient les chefs les plus expérimentés. Il possédait les meilleurs chevaux, et ses attelages faisaient pâlir d'envie ceux qui les regardaient passer. Et pourtant, il s'ennuyait en permanence...

Enfin de retour chez lui après l'incident chez la princesse, le marquis monta directement à sa chambre. Luigi, son valet, l'attendait. C'était un petit homme gras et laid, mais doté d'un sens de l'humour irrésistible. Il l'avait accompagné dans tous ses voyages.

- Vous n'êtes guère en avance, signore, fit-il quand son maître entra.
- J'ai bien failli me faire tailler en pièces, mon pauvre Luigi...
- Ce n'est pas la première fois... et j'imagine, signore, que ce ne sera pas la dernière !

Luigi leva les yeux au ciel, hocha sévèrement la tête, et prit un air un peu plus grave.

- Un jour, si je peux me permettre, vous irez trop loin...

Quand le brave valet l'eut aidé à se débarrasser de son manteau, le marquis s'approcha de la fenêtre et tira les rideaux. Les premières lueurs de l'aube blanchissaient le ciel. Il n'y avait pas un souffle de vent. Ce serait une journée torride.

- Je m'ennuie, dit soudain le marquis. Je m'ennuie, Luigi. Aujourd'hui comme hier, je n'aurai rien à faire...

Depuis les résolutions qu'il venait de prendre en voiture, il n'avait plus aucune envie de passer la soirée avec Leone. Mais alors avec qui ?

Luigi pencha un instant la tête, comme si une idée venait de lui traverser l'esprit :

- Pourquoi ne pas rentrer à la maison, signore ? Il y a si longtemps que nous ne sommes pas allés à Lucca.

Le marquis tourna vers lui un visage soudain radieux et s'écria :

- Mais tu as raison ! Un endroit si merveilleux ! Et moi qui perds mon temps ici au lieu d'en profiter !

A cette époque de l'année, les jardins seraient remplis de fleurs. Il revoyait la fontaine, qu'il admirait tant lorsqu'il était enfant, dont l'eau jaillissait si purement vers le ciel. Il fixa son cher domestique avec reconnaissance et répéta :

- Tu as raison. Rentrons tout de suite à Lucca. Prépare les bagages. Nous partirons avant le déjeuner.

Luigi souriait de toutes ses dents. Depuis le temps qu'il espérait cette décision ! C'était bien dans la nature du signore, se dit-il, que d'être pris d'ennui si brusquement.

Et puis qui sait ? Une aventure l'attendait peut-être à Lucca...

Le marquis eut l'air de lire dans ses pensées :

- Je doute qu'il y ait autre chose à faire, là-bas, que de cultiver mon esprit, Luigi. Mais c'est justement une partie de moi-même que j'ai un peu trop négligée jusqu'ici.

Luigi poussa un petit gloussement, puis reprit d'une voix sûre :

- Vous trouverez de nouveaux centres d'intérêt à Lucca, signore.

- Espérons, fit simplement le marquis en se glissant dans son lit.

Une fois couché, il se rendit compte qu'il était plus fatigué qu'il ne le pensait. Une sorte de lassitude assez inhabituelle chez lui, presque plus mentale que physique. Il avait trop prêté l'oreille aux bavardages de ces femmes qui ne savaient parler de rien d'autre que d'amour, inlassablement. Durant toutes ces années, il n'avait finalement pas fait grand-chose, il n'avait cessé de passer du dîner à l'alcôve, puis de l'alcôve à la nuit, à cette solitude glacée des retours en voiture - la coupe était pleine.

- Mais qu'est-ce que je veux, à la fin ? Qu'est-ce que je cherche ?

Des souvenirs lui revinrent en mémoire. Il lui sembla avoir sous les yeux, en file indienne, toutes les femmes auxquelles il avait fait l'amour : il y en avait jusqu'à l'horizon. Des femmes ! Encore des femmes ! Des brunes, des blondes, des rousses ! Des amoureuses, des passionnées, des romantiques, des sensuelles !

Trop, c'était trop. On ne pouvait que s'en lasser... Que puis-je espérer de plus ? demanda-t-il.

Il était riche. Il pouvait s'offrir tout ce qu'il désirait. Mais précisément, cette question revenait avec insistance : que désirait-il ?

Devait-il proposer ses services au duc, et l'aider à gouverner la Toscane ? Le duc lui réserverait probablement le meilleur accueil : il avait toujours apprécié ceux qui savaient prendre des initiatives, ceux qui ne manquaient pas d'idées. Mais là encore, il finirait vite par s'ennuyer.

- Et puis je n'ai pas envie de diriger l'existence des gens ! s'écria-t-il comme pour se défendre.

Soudain une pensée tout à fait inattendue lui vint à l'esprit : ne devait-il pas être agréable, en fin de compte, d'aider un fils à grandir, de le guider sur le chemin de la vie, comme on l'avait autrefois guidé lui-même ? Son père avait su l'éduquer avec beaucoup de patience et de finesse, et ne l'avait déçu qu'une fois: ce mariage... Souvent, par la suite, il lui en avait voulu de l'avoir ainsi piégé.

Et puis le destin s'était chargé de le tirer de cette situation, et l'avait délivré de l'obligation de prêter l'oreille matin et soir aux bavardages souvent insipides de sa femme - pour laquelle, bien sûr, il éprouvait tout de même une certaine tendresse, mais... Il savait qu'il n'aurait plus, désormais, à revivre de tels moments. Des enfants ? Pourquoi pas. Il envisageait même la chose avec plaisir, maintenant. Mais un nouveau mariage, ça non !

- Jamais ! Jamais ! se répétait-il en tournant dans son lit, sans réussir à trouver le sommeil malgré la fatigue.

Pourtant, par moments, un sentiment qu'il ne parvenait pas à cerner précisément venait lui redonner un peu d'espoir, de foi en l'avenir :

- Il doit bien exister quelque chose... Quelque chose que je n'ai jamais ressenti...

Il recommençait à penser à Leone. Comme il l'avait trouvée belle, ce soir, lorsqu'il était entré dans la chambre ! Tout s'était déroulé

exactement comme il l'avait espéré. Elle l'avait accueilli près d'un immense bouquet de fleurs, et ressemblait alors à l'une de ces statues de déesses qui ornaient chaque pièce de sa maison à Lucca. Elle n'était vêtue que d'une robe de chambre diaphane, qui ne laissait rien ignorer de son corps admirable, si troublant. Son cou, pâle, s'ornait d'un collier de perles d'un goût parfait. Un instant il en était resté pétrifié, comme sous l'effet d'un enchantement. C'est alors que la servante avait doucement refermé la porte derrière lui. Il s'était approché de la princesse, songeant qu'il était sur le point d'obtenir tout ce qu'il avait toujours voulu d'elle, tout ce qu'il avait désiré. C'était à peine s'il l'avait entendue lui murmurer :

- Je me demandais si vous n'aviez pas oublié notre rendez-vous, Vittorio.

- Comment pouviez-vous penser cela ? J'ai compté les minutes jusqu'à cet instant. Et nous voilà enfin seuls...

Les paroles qu'il prononçait n'avaient pas de réelle importance : seules comptaient les sensations qu'il pouvait éprouver au contact d'une telle femme, d'une telle beauté. Mais parler était en quelque sorte une façon de savourer d'avance le moment où les mots deviendraient inutiles.

Il appréciait ce genre de situation, ces instants d'attente. Cela lui rappelait le calme avant la tempête, ou l'obscurité profonde qui règne en Orient avant la première lueur de l'aube. Dans ces moments-là, il avait de la peine à respirer...

Quelques secondes plus tard, Leone s'était jetée dans ses bras en le couvrant de baisers.

Le marquis se retourna une nouvelle fois dans son lit, trop tourmenté pour céder au sommeil.

Dire que tout cela s'était terminé dans un placard ! Ce qu'il avait éprouvé alors, il préférerait ne plus y songer. Il n'avait eu qu'une envie : se conduire en homme et affronter le prince. Il se sentait pitoyable d'être ainsi resté à l'abri. Il aurait voulu pouvoir au moins regarder en face celui dont il venait de voler la femme...

Mais ces gestes héroïques auraient causé du tort à Leone. Et quelque chose lui disait qu'elle n'avait aucune envie de perdre son titre... Elle était la femme du prince, elle tenait à le rester. Un scandale lui aurait

forcément nui. Voilà pourquoi il avait dû se tenir tranquille pendant qu'elle cajolait son mari.

Certes, un peu plus tôt, au moment où il s'apprêtait à partir elle avait protesté. Mais c'était le cri de la chair, plutôt que celui du cœur ou de la raison. En réalité, elle n'avait aucune envie de sacrifier quoi que ce soit. Tout ce qu'elle voulait, c'était sa part du gâteau, comme tant d'autres femmes de son genre. Quand il l'avait entendue demander mielleusement à son mari de se déshabiller et de venir se coucher, il s'était dit qu'il la haïssait, elle et toutes les autres. Des tricheuses ! Des coquettes ! Tout ce qu'elles voulaient, c'était profiter de virilité de l'homme qui se présentait, et offrir le minimum en échange.

Pour la dixième fois, il se jura de ne plus la rappeler.

Pourtant, au fond de lui, une petite voix insistait :

- Et comment feras-tu ? Comment t'y prendras-tu pour vivre sans amour.

L'amour ? Qu'était-ce donc, finalement, l'amour ?

C'était la question la plus importante... et malheureusement, il ne connaissait pas la réponse.

Paola, qui venait de se réveiller, n'avait encore appelé personne quand on frappa chez elle. Sans doute la femme de chambre, pensa-t-elle. La porte s'ouvrit lentement. C'était Hugo.

- Excusez-moi, chuchota-t-il. Je sais qu'il est très tôt. Mais je m'en vais...

- Tu pars ?

Elle s'assit prestement dans le lit, en écartant les cheveux qui lui voilaient les yeux.

- De si bonne heure ?

- Il vaut mieux qu'on ne nous voie pas ensemble, au moment où tu t'es iras pour Lucca. Cela pourrait s'avérer dangereux pour toi.

Paola continuait à le fixer de ses grands yeux innocents, comme si elle ne comprenait pas.

- Je saute dans le prochain train pour l'Ecosse. Je vais rendre visite à mon oncle, pêcher le saumon... Ainsi je serais loin de toi. Tu comprends ? Personne ne pourra soupçonner que nous travaillant ensemble.

Paola sourit, très fière de cette association qui semblait déjà naturelle pour lui.

- Un vrai roman policier ! dit-elle.

- Oui... Bien plus encore, et je le regrette. Je me suis fait du mauvais sang toute la nuit. Je n'aurais jamais dû te mêler à cette histoire.

- Allons, Hugo... je ne risque rien. Personne ne se doutera de mon rôle, on ne verra en moi qu'une gentille touriste, qui ne cherche qu'à se distraire...

- C'est aussi ce que je me dis, fit Hugo en s'asseyant au bord du lit avec un sourire confiant.

Il plongea la main dans sa poche, et sembla sur le point d'en sortir quelque chose. Mais il se ravisa, et dans un premier temps, garda la

main dessus.

- Tu la mettras dans un endroit sûr, dit-il. Et pour l'amour du ciel, sois très prudente, ne la perds pas ! J'ai couru après pendant des mois, je n'aurais pas le courage de recommencer !

Il marqua une pause pour bien lui faire prendre conscience du sérieux de ses propos, puis reprit :

- Au l'ait, j'ai expédié une lettre au marquis - une lettre très prudente, évidemment : j'ai fait ce qu'il m'avait demandé, il en recevra la preuve sous peu, etc.

- Il va être enchanté de ta perspicacité !

- Tout ce que j'espère, fit-il en la regardant comme une petite fille, c'est qu'il fera virer sur mon compte en banque la somme qu'il m'a promise. Il ne doit pas me rester plus de six pence !

Paola rit de bon cœur. Un homme pareil, avoir su rester si simple...

- Je te promets de faire très attention, dit-elle.

Hugo tira enfin le paquet de sa poche - un paquet si petit, si piteux, que Paola ne put s'empêcher d'écarter les yeux. Il avait enroulé la bague dans du coton, qu'il avait ensuite ficelé, puis emballé dans un morceau de vieille toile.

- Regarde ça, fit-il en riant, et tu sauras ce qu'est un paquet à la mode hindoue ! Tu pourras même jeter un petit coup d'œil à l'intérieur, si tu veux... Mais un conseil : ne l'ouvre qu'au dernier moment.

- Oh ! je crois que je vais avoir du mal à résister ! J'ai déjà envie de la voir...

- Justement... Dis-toi bien que tu n'es pas la seule personne à avoir ce genre d'envie, si tu vois ce que je veux dire...

Sachant que, malgré sa petite boutade, elle était tout à fait digne de confiance, Hugo estima qu'il en avait assez dit, et se leva pour partir.

- Adieu, jolie cousine. Je suis sûr que tu briseras le cœur de tous les Italiens, à Lucca. Mais ce sont de drôles de diables, tu sais. Ne te laisse pas faire, et tâche de nous revenir vite. Tu me suis ? Personne ici n'a envie de te voir appartenir à un autre pays...

- C'est un gentil compliment, dit Paola.

- Et tu n'as pas fini d'en entendre... C'est un monde que tu ne connais pas, qui va t'ouvrir les bras. Mais je comprends ton besoin de partir un peu... Ce ne doit pas être très agréable, pour une jeune femme comme toi, pleine de vie, de rester en Angleterre quand on ne peut que refuser les invitations.

- Je suis très heureuse de découvrir l'Italie.

- En tout cas, tu vas dire que je radote, mais garde-toi bien d'éveiller la jalousie de ces déesses peintes par les grands maîtres. Elles pourraient se venger, et de la plus déplaisante façon !

Paola rit de nouveau et protesta :

- N'essaie pas de me faire peur ! Je suis sûre que l'Italie saura m'apprendre sur elle-même tout ce que j'ai envie de savoir.

- J'en suis sûr aussi, justement. Et peut-être même plus que tu n'as envie de savoir... Évite les *signori* trop séduisants. Et surtout, ne crois pas un mot de ce qu'ils racontent !

- Je ferai de mon mieux, promet-elle en se donnant un air de jeune fille sage.

Mais cette petite mimique ne trompa pas Hugo. Ses yeux pétillaient malgré elle.

- Je ne te remercierai jamais assez, reprit Hugo, qui ne voulait pas l'ennuyer plus longtemps avec ses conseils d'adulte. Crois-moi, tu m'ôtes une drôle d'épine du pied.

Il se dirigea vers la porte et, avant de sortir, adressa gentiment un signe de la main à sa cousine.

- Au revoir, dit-il. Puisse ton ange gardien, ou ta bonne étoile, veiller sur toi jusqu'à notre prochaine rencontre.

Et il disparut sans laisser à Paola le temps de trouver une réponse digne d'une situation si romanesque.

La jeune fille se laissa retomber sur l'oreiller et examina le petit paquet. Dans un premier temps, elle eut envie de l'ouvrir et d'admirer ce diamant qui suscitait tant de convoitises. Puis elle se dit que ce serait une erreur. Hugo avait bien insisté... S'il était aussi beau, aussi merveilleux qu'il le prétendait, elle devait se contrôler un peu. Il fallait que cette bague cesse de causer des ennuis à tout le monde.

Pourquoi les pierres précieuses déclenchent-elles toujours des drames? se demanda-t-elle. Elles sont si belles quand on les porte ! Mais de là à se tourmenter, à voir des voleurs partout ou, comme papa, à prendre des assurances considérables... À ce moment, elle réalisa que si jamais elle la perdait, ou si on la lui volait, il en coûterait à Hugo les vingt mille livres dont il avait un si grand besoin.

- Je dois vraiment faire très, très attention, fit-elle à haute voix, pour mieux s'en convaincre.

Elle entendit une porte s'ouvrir dans le couloir. La femme de chambre allait venir voir si elle était réveillée. Vivement, elle dissimula le paquet sous l'oreiller.

Quand elle fut levée et habillée, elle le cacha dans le sac à main qui ne la quittait jamais. Elle songea que personne ici ne verrait cette bague, et que c'était bien dommage.

D'ailleurs elle se sentait un peu coupable, en descendant pour le petit déjeuner. Elle qui n'avait jamais rien caché à ses parents ! Est-ce qu'elle ne devait pas informer sa mère de la mission qu'Hugo venait de lui confier?

Non. Elle avait fait une promesse sacrée. Et puis ce serait cruel d'inquiéter sa mère. Ce serait trop de souci pour elle de savoir que Paola transportait dans ses bagages un objet d'une telle valeur

La contessa arriva tard dans la matinée, et dès le premier instant, la jeune fille la trouva délicieuse. Elle devait avoir environ quarante-cinq ans, et montrait cette même dignité tranquille qui faisait tout le caractère de sa mère.

- Je suis sûre que tu ne t'ennuieras pas à Lucca, dit-elle. Il y a là-bas énormément de choses à visiter: le temps semble n'avoir aucun effet sur cette ville. De toutes nos vieilles cités, c'est sans doute la mieux conservée.

- J'ai très envie de la voir, répondit Paola. Je suis sûre que ce séjour sera palpitant, et que j'aurai mille choses à raconter à maman à mon retour.

- Je m'efforce de convaincre tes parents de venir, eux aussi, et de rester un peu à Lucca pendant que tu y seras. Après tout, ta mère a du sang italien. Elle doit avoir le mal du pays, de temps en temps, non ?

- Mais je suis devenue très anglaise ! s'exclama la comtesse dans un éclat de rire. Il me semble que Paola, avec ses cheveux blond vénitien

que tout le monde regarde avec tant de curiosité ici, est bien plus italienne que moi...

- En tout cas je suis prête à le devenir, dit la jeune fille.

Se tournant vers la contessa, elle ajouta :

- Je vous dois un grand merci ! Merci de m'accueillir chez vous. Je vous en suis très reconnaissante.

Elle vit que la contessa appréciait vivement ces marques de savoir-vivre, et remarqua qu'un éclair de fierté avait traversé les yeux de sa mère.

Pourtant, quand elle remonta dans sa chambre pour choisir les robes qu'elle désirait emporter, elle ne put s'empêcher d'éprouver un peu de tristesse devant l'armoire qu'avait si richement remplie sa mère. Elle ne pouvait se résoudre si facilement à quitter Londres, et à laisser derrière elle les merveilles dont elle avait rêvé en quittant l'école. Elle avait si souvent pensé à ces bals !

Renoncer en bloc à tous ces plaisirs était un vrai crève-cœur...

En regardant toutes les robes, Paola le savait avant même de les essayer : toutes étaient jolies, de bon goût, toutes lui iraient bien.

Alors pour se consoler un peu, elle se rappela qu'elle aurait le droit, à Lucca, de porter du blanc, voire des couleurs légères. Perspective qui lui remit un peu de baume au cœur.

Elle songea aussi aux amis de la contessa. Sûrement des gens très agréables, se dit-elle, mais qui devaient être tous assez âgés... Et malgré les prédictions d'Hugo, il se pouvait fort bien qu'il n'y eût parmi eux aucun jeune homme disposé à lui adresser de jolis compliments.

C'est seulement quand elle eut pris place dans le train pour Douvres que la fameuse recommandation de sa mère lui revint en mémoire comme un éclair : il lui était défendu de faire mention de son titre, pour ne pas attirer l'attention du marquis ! L'histoire d'Hugo l'avait fascinée au point d'oublier ce détail. Si elle en croyait ce qu'avait dit sa mère, au moment de rapporter la bague, elle se jetterait tout bonnement dans la gueule du loup !

Elle se mit à réfléchir à la question, et finit par se répéter que rien ne la forçait à rencontrer le marquis en tête à tête. Il lui suffisait de se débrouiller pour que la pierre arrive entre ses mains. Le reste était une

simple affaire de tactique.

Comment vais-je m'y prendre ? se demanda-t-elle. Imaginons que j'envoie un domestique chez lui... Il est certain que la chose sera rapportée à la contessa, laquelle risque de trouver l'initiative bien étrange, après toutes les mises en garde qui m'ont été faites.

Cet épineux problème n'allait plus la quitter. Elle y pensa pendant la traversée de la Manche et elle y pensa en France. Elle y pensait encore en arrivant en Italie.

Ce fut un long voyage, ponctué par de nombreux changements de train. Mais Paola trouva tout à fait réjouissant de découvrir toutes ces régions si différentes en regardant par la fenêtre. À chaque arrêt, elle s'émerveillait des langues parlées par les porteurs et les gens du cru : le français, puis l'italien.

Enfant déjà, elle trouvait que l'italien était une langue facile à parler. Sa grand-mère - elle aussi, en son temps, avait été d'une grande beauté - voulait absolument voir Paola apprendre la langue qui coulait dans ses veines, et en dépit des protestations paternelles, la fillette avait reçu ses premières leçons. C'est à peine si elle n'avait pas appris l'italien avant l'anglais. Bien sûr, elle connaissait aussi le français, obligatoire à l'école. Du reste, son professeur de français s'était toujours émerveillé de ses facilités naturelles, et de ses progrès.

La contessa n'en revenait pas. Comment une fille, si jeune encore, pouvait-elle être aussi à l'aise dans trois langues si différentes ?

- Il y a quelque chose que je n'ai jamais compris, dit-elle lors d'une escale. Pourquoi les Anglais, quand ils voyagent hors de leurs frontières, parlent-ils tellement fort ? Comment veux-tu qu'ils apprennent la langue du pays dans lequel ils se trouvent ? Ils hurlent !

Paola, qui décidément appréciait beaucoup la compagnie de cette femme, fut amusée par la justesse de cette remarque.

- Je crois que les Anglais ont tout bonnement du mal à admettre qu'une autre langue que la leur puisse avoir une certaine importance. À l'école, beaucoup de filles se moquaient de mes efforts pour apprendre l'italien et le français.

- Voilà une attitude qu'elles auront tout le temps de regretter quand elles auront grandi, affirma la contessa. Tu verras, quand tu seras à Lucca. Tu apprécieras d'autant plus les choses anciennes qu'elles t'auront été expliquées en italien. Tu auras l'impression qu'en anglais,

le bon adjectif, tout simplement, n'existe pas.

Paola rit de nouveau, montra un index menaçant à son amie, et s'écria :

- Attention, madame, vous êtes en train de porter atteinte à la langue anglaise !

- C'est fort possible, fil la contessa. Mais je suis très fière du pays auquel j'appartiens. Et plus encore de ma ville. Tu l'auras remarqué...

La fin du voyage, en voiture, lut éreintante. Mais Lucca était en vue, et redonnait du courage aux deux femmes épuisées.

La contessa avait longuement entretenu Paola du décor merveilleux qui l'attendait : les rues et les jardins étaient emplis de constructions gothiques et Renaissance. Le rempart, avait-elle précisé, datait des seizième et dix-septième siècles. Mais jamais la jeune fille n'aurait cru qu'il pût être aussi grand, aussi impressionnant. Il était percé de quatre grandes portes et hérissé d'immenses bastions reliés les uns aux autres par un rideau de murailles.

Paola n'avait jamais rien vu de tel. Ce rempart, quand elle le longea pour la première fois, lui parut donner à la ville un cachet mystérieux, qui lui fit battre le cœur.

La villa de la contessa, antique elle aussi, était entourée d'un magnifique jardin. Elle était toute proche de la cathédrale, église que les Italiens ont l'habitude d'appeler « le Dôme ».

A peine arrivée, la jeune fille avait déjà envie de tout explorer, mais la contessa décréta avec sagesse qu'après un voyage si long et si harassant, le plus urgent était de se reposer.

-Tu n'es pas contente de trouver un bon lit, après avoir dormi dans le vacarme insupportable de ces trains ?

Si. Malgré sa curiosité bien compréhensible. Paola n'avait en réalité qu'une seule envie : reprendre des forces.

On l'installa dans une chambre qui donnait sur le jardin, et elle tomba aussitôt dans un profond sommeil, dont elle ne s'éveilla que le lendemain à midi. Elle descendit déjeuner, en s'excusant d'avoir si allègrement sauté la *prima colazione*, comme ils disaient ici.

- Je t'en prie, ma chérie, fit la contessa. Tu as eu raison de dormir tout ton soûl. Tu auras besoin d'énergie ! Moi, j'ai beau avoir passé une

bonne nuit, j'avoue que je me sens encore un peu fatiguée.

Après le déjeuner, Paola se rendit dans le jardin, qui était rempli de fleurs de toutes sortes, et fort bien entretenu. Elle s'y promena un moment, songeant à quel point tout semblait beau lorsque le soleil brillait. Le son des cloches lui rappela soudain que le Dôme n'était pas loin, ce fameux Dôme qu'elle rêvait tant de visiter. La veille, elle avait à peine eu le temps d'en admirer la façade de marbre vert et blanc. A présent, elle n'avait que quelques pas à faire pour en découvrir beaucoup plus.

Elle rentra aussitôt dans la villa, et se mit à la recherche de la contessa.

Elle s'arrêta net à la porte du salon, d'où lui parvenaient des voix, de peur de déranger. Qui pouvait bien rendre si tôt visite à la contessa ? Elle n'était pas de retour depuis vingt-quatre heures ! Paola tendit l'oreille, tout en ayant conscience de se montrer un peu indiscrete, et distingua la voix d'une femme, qui parlait en italien :

- Il est arrivé hier, ma chère. Je vous assure, je pensais qu'il avait oublié jusqu'à notre existence, et qu'il ne remettrait plus jamais les pieds à Lucca !

Avec une petite pointe de cynisme, et en baissant un peu la voix, la contessa répondit :

- Une chose est sûre, il doit trouver Florence plus excitante que Lucca... Vous me comprenez.

- Oui, nous le savions déjà, n'est-ce pas ? Savez-vous que l'on parle maintenant d'une liaison avec la princesse Leone ? La plus belle femme de Florence...

- Elle est avec lui ? Ici ?

- Non, il est seul. Je me demande ce qui a bien pu se passer. Oh ! ce ne doit pas être bien compliqué... Il a sans doute fini par se lasser d'elle, comme il s'est lassé des autres. Vous ne croyez pas ? Ou peut-être s'est-il fait chasser par le prince Gustavo... Ce ne sera pas étonnant. Le prince est réputé pour sa jalousie féroce...

- C'est peu probable, si vous voulez mon avis. Le maquis est un malin. Mais il est vrai qu'avec lui, on ne sait jamais à quoi s'attendre.

- Vous avez raison, ma chère. Et naturellement, ce sera toujours lui le plus élégant et le plus séduisant...

Paola se rendit enfin compte qu'elle ne faisait rien d'autre qu'écouter grossièrement aux portes. Elle éprouva un léger sentiment de honte, mais... Il était question du marquis di Lucca, bien sûr.

Il récupérerait sa bague dès qu'elle aurait trouvé le moyen de la lui faire parvenir. Pour l'instant ; elle n'avait aucune idée de la façon dont elle allait s'y prendre. Puisqu'il n'était plus à Florence, mais tout près d'ici, les choses seraient plus faciles.

Paola retint un instant sa respiration, essaya de se contrôler pour ne pas rougir, ouvrit la porte le plus naturellement possible, et pénétra dans le salon.

Une femme réellement ravissante était assise aux cotés de la contessa. En voyant la jeune fille, elle se déclara immédiatement ravie de faire sa connaissance. Puis, s'adressant à la maîtresse de maison, elle annonça ;

- A présent que vous voilà de retour, Marta, je vais pouvoir donner une grande réception. Mon fils doit rentrer d'ici quelques jours, et mon neveu également. Je les connais, ils brûleront d'envie de rencontrer miss Forde.

- Vous êtes gentille, fit la contessa. Nous serions très heureuses d'aller vous rendre visite. Et de recevoir ici votre famille, bien entendu.

- Parfait. Allez, je ne vous dérange pas plus longtemps...

Quand la jolie voisine eut pris congé, la contessa se renversa dans son fauteuil et poussa un soupir.

- Une amie adorable, vraiment. Mais quelle bavarde ! Je suis sûr qu'elle est déjà en train de courir la ville en répétant partout que tu es arrivée. Un nouveau visage est toujours le bienvenu, ici, tu sais.

- Vous savez ce qui me ferait plaisir ? J'aimerais visiter la ville. J'étais justement venue vous demander si nous ne pourrions pas aller voir le Dôme ensemble.

- Bien sûr ma chérie ! C'est juste à côté, il n'y a que la rue à traverser. Et tu verras, c'est de loin le monument le plus imposant de toute la cité.

Elles prirent juste le temps d'aller chercher leurs chapeaux, et se rendirent au Dôme sans perdre une minute.

Là, elles commencèrent par admirer les trois grandes portes du côté ouest, puis s'intéressèrent au clocher : il s'élevait à une hauteur étourdissante. A l'intérieur, l'atmosphère était imprégnée d'une foi vibrante.

Paola avait grandi dans le catholicisme, comme sa mère. En épousant le comte, cinquième du nom, sa grand-mère avait pris une décision assez inhabituelle : toutes ses filles seraient élevées dans la religion catholique, et tous ses fils dans la religion protestante. Surprenant, mais satisfaisant pour tout le monde.

Paola avait toujours pensé que son père devait être triste de ne pas avoir de frère. C'est pourquoi elle l'accompagnait quelque fois au temple, pour qu'il ne prie pas seul. Bien entendu, elle avait aussi assisté à des offices catholiques, en compagnie de sa mère, dans la petite église d'un village tout proche.

Dès qu'elle fut à l'intérieur du Dôme – consacré à saint Martin – elle se sentit comme enveloppée d'une écharpe protectrice. Rien ne pouvait lui arriver ici, se disait-elle. Elle ressentait profondément toute la spiritualité qui pouvait émaner d'un tel lieu. Elle avait lu tant de chose sur les saints italiens !

Une statue datant du treizième siècle, selon ce que lui apprit la contessa, représentait saint Martin à cheval, en compagnie du célèbre mendiant qu'il avait secouru. Ce fut également pour elle une véritable joie de découvrir la chapelle du Sacrement.

Elle acheta un cierge et le fit brûler. Puis elle s'agenouilla devant l'autel, afin d'adresser une prière à saint Martin. Entre autres, elle lui demanda de l'aider à faire parvenir le diamant au marquis sans rencontrer de dangers.

Quand elle se releva, elle sentit que le saint avait entendu sa prière. Elle ne pouvait dire exactement pourquoi, mais elle était maintenant persuadée que tout allait se passer le plus sereinement du monde.

Il y avait trop de choses à voir dans le Dôme, une seule visite ne suffirait certainement pas. La guidant vers ce qui lui paraissait être le plus important, la contessa montra à Paola le *Volto Santo*, la Sainte Face. C'était un crucifix qui, selon la légende, avait appartenu à Nicodème lui-même, lequel l'avait acquis après le Calvaire. Il était sculpté aux traits du Christ. Les histoires au sujet de ce *Volto Santo* étaient nombreuses, et la contessa les raconta à la jeune fille pendant qu'elles regagnaient la villa.

- J'ai une idée, dit alors Paola. J'aimerais écrire un petit mémoire, où figureraient toutes ces belles choses, ces légendes dont vous parlez... Je suis sûre que maman adorerait les entendre à mon retour !

La contessa sourit, et regarda affectueusement sa protégée :

- En d'autres termes, tu veux écrire un livre.

- Pourquoi pas ? Je me suis souvent dit que ce serait un exercice qui me plairait. Ecrire... Mais si je veux raconter des histoires vraiment intéressantes, il faudra d'abord que je voyage dans le monde entier, pour réunir la matière nécessaire.

- Voilà qui est fort ambitieux. Tu pourrais te contenter de ce qui est à portée de ta main, dans un premier temps. Je suis certaine qu'il y a à Lucca de nombreux vestiges de ces faits dont je t'ai parlé. Chaque vestige à lui seul pourrait même donner lieu à un livre...

- Je veux voir ça ! Vous m'aiderez, n'est-ce pas ?

- J'essaierai, promit la contessa.

Cette nuit-là, Paola se coucha en pensant avec émotion aux merveilles du Dôme. Elle réfléchit aussi à ce qu'elle pourrait bien écrire, que sa mère eût envie de lire. Et c'est en songeant à cela qu'elle eut une idée lumineuse...

Cette idée s'était présentée à elle avec une telle évidence que la jeune fille ne put douter de son origine : c'était saint Martin qui lui indiquait la voie à suivre.

Depuis un moment, elle s'inquiétait de savoir comment faire parvenir au marquis son diamant, sans éveiller l'attention de personne, et surtout sans être obligée de se retrouver seule avec lui. Malgré la mission dont elle se sentait chargée, elle tenait absolument à avoir la conscience en paix vis-à-vis de sa mère.

À présent elle tenait la solution - une solution qui l'enthousiasmait tellement qu'elle bondit hors de son lit, incapable d'attendre le lever du jour pour la mettre à exécution.

Ayant allumé une chandelle, elle gagna un angle de la chambre, où se trouvait un petit secrétaire. Elle réfléchit un instant à ce qu'elle allait écrire, fit deux ou trois essais, puis rédigea sa lettre d'une traite, en anglais.

Quand elle eut fini, elle la relut avec attention :

Je suis en possession d'un objet que vous attendez. Venez au Dôme, à la chapelle du Sacrement, mercredi à neuf heures. Il vous sera remis.

Paola relut encore son billet plusieurs fois, jusqu'à être certaine que les termes en seraient parfaitement clairs aux yeux du marquis. Elle savait qu'elle ne devait pas trop en dire non plus... Elle ne devrait pas prendre de risque, le message pouvant tomber entre de mauvaises mains.

« Mercredi, pensa-t-elle. Dans deux jours. Neuf heures, ce n'est pas trop matinal, et il n'y aura pas grand monde dans le Dôme. »

Elle se souvenait d'avoir appris pendant la visite que la grand-messe était dite à sept heures. L'office suivant avait lieu dans la soirée.

« Pourvu que mon idée s'avère aussi bonne qu'elle en a l'air ! » se dit-elle avec inquiétude.

Elle plia le petit billet qu'elle venait d'écrire, et le glissa dans une enveloppe, sur laquelle elle inscrivit ces mots :

Marquis Vittorio di Lucca

Mais tous les problèmes n'étaient pas résolus, loin de là. Comment faire parvenir la lettre chez lui ? L'après-midi de leur arrivée, elle était passée devant sa villa, avec la contessa. Paola avait eu le temps de l'apercevoir, superbe, immense, derrière un portail impressionnant. Elle aurait aimé s'arrêter pour l'observer, mais elle n'avait évidemment rien osé demander à celle dont le premier rôle était de veiller sur elle... Leur voiture était passée à toute vitesse, et elle n'avait pu saisir de la somptueuse demeure que quelques images furtives : du marbre blanc, deux statues dressées de part et d'autre de l'entrée, deux autres sur la terrasse...

Elle comprenait qu'elle aurait le droit de tout visiter à Lucca, sauf cette villa. Mais elle savait bien qu'elle ne parviendrait pas à réprimer longtemps sa curiosité - à l'égard de la maison... et de son propriétaire.

S'adressant à elle-même, à la lueur vacillante de la bougie, elle murmura :

- Non, il faut que je sois prudente. C'est ce que maman attend de moi. Je ne dois pas la décevoir.

Mais cette lettre, pourtant ! Comment la faire parvenir au marquis ?

Elle la glissa dans son sac à main, et remit au lendemain la résolution

de ce problème. La nuit lui porterait conseil, avec l'aide de saint Martin.

Le matin, la contessa proposa d'aller de nouveau visiter la ville. Bien entendu, Paola ne se fit pas prier. Mais elle allait maintenant devoir avancer sur une route inconnue, pleine d'imprévus, tracée pour elle par son ange gardien, comme avait dit Hugo, ou par saint Martin lui-même. Où mènerait cette route ? Au moyen de faire parvenir le billet à son destinataire.

Il fut décidé que l'on irait à pied : c'était plus commode.

Elles descendirent les rues étroites, les allées, le labyrinthe des petites voies pavées. Paola était fascinée. Plusieurs maisons, datant de l'Antiquité romaine, étaient restées parfaitement intactes. Leurs pas les guidèrent vers le palazzo Manzi, célèbre pour les peintures extraordinaires qu'il abrite. Jamais la jeune femme n'avait espéré se trouver en chair et en os devant ce monument qui l'avait tant fait rêver.

Sur le chemin du retour, elles s'arrêtèrent dans une boutique où l'on vendait d'admirables poteries - art toscan par excellence. La contessa avait commandé des faïences qui, malheureusement, n'étaient pas encore arrivées. Pendant qu'elle bavardait avec la propriétaire de la boutique, Paola regardait distraitement au-dehors. Elle s'aperçut alors que la villa di Lucca était toute proche ! De l'endroit où elle se trouvait, on pouvait même en apercevoir le portail.

La contessa avait accompagné la commerçante dans l'arrière-boutique, où celle-ci tenait à lui montrer d'autres poteries. Vive comme l'éclair, Paola sortit dans la rue inondée de soleil, et se mit à courir aussi vite qu'elle le pouvait en direction de la villa.

Elle ne fut pas surprise de trouver là des gardiens, qui veillaient sur la propriété. Le portail était entrebâillé. Elle le poussa doucement et, ayant appelé un des deux hommes, lui confia rapidement la lettre en disant :

- S'il vous plaît, remettez-la au marquis. C'est très important.

Le gardien qu'elle avait choisi était un homme jeune, d'allure sympathique et franche. Il adressa un sourire à la fois accueillant et charmeur à Paola, et promit :

- Vous pouvez compter sur moi, signorina.

Elle avait pu deviner dans les yeux de cet homme une lueur

d'admiration, et se souvint des prudents conseils d'Hugo.

- Merci, fit-elle. Merci infiniment.

Sans s'attarder une seconde de plus, elle se dépêcha de regagner la boutique. Elle courut aussi vite qu'elle put, puis s'efforça dans les derniers mètres de marcher d'un pas normal, un peu distrait même, faisant celle qui flânait. La contessa apparut en disant :

- Ah ! Te voilà ! Je me demandais où tu étais passée.

- Regardez cette ruelle, comme elle jolie ! répliqua la jeune fille avec beaucoup d'assurance. Elle a dû en voir passer du monde, depuis l'époque romaine. Du monde élégant, de jolies femmes... Au quatorzième siècle, ici, on faisait le commerce de la soie.

La contessa sourit :

- On dirait que tu as révisé tes leçons d'histoire, toi. Tu pourras écrire tout cela à ta mère. Mais je vais peut-être pouvoir t'apprendre quelque chose, tout de même. Sais-tu qu'après la campagne d'Italie, Napoléon a donné à sa sœur le titre de princesse de Lucca ?

- Vous voyez, Marta, je ne sais pas tout ! J'écirai cela aussi à maman.

Elles admirèrent encore un moment toutes les traces du passé qu'elles purent trouver alentour, puis, sentant que sa jeune amie ralentissait le pas, la contessa proposa :

- Je crois que nous devrions rentrer, Paola. Cette promenade a dû t'ouvrir l'appétit ! Le déjeuner doit être prêt. Et puis avec ce que tu as vu ce matin, tu as déjà de quoi écrire au moins deux livres !

Tout à l'heure, quand elle avait faussé compagnie à cette brave femme, la jeune fille n'avait pu s'empêcher de se sentir un peu coupable. A présent, d'autres préoccupations l'assaillaient. Elle se demandait ce que le marquis allait penser de son billet. Ne risquait-il pas de croire à une mauvaise plaisanterie ? Il y avait de quoi... Une bague que l'on attend depuis si longtemps, annoncée soudain par un simple billet anonyme. Non, se souvint-elle, il devait maintenant avoir reçu la lettre de Hugo. Il s'attendait sans doute à un signe de ce genre... Peut-être allait-il trouver étrange cette façon d'entrer en contact avec sa messagère, mais la curiosité l'emporterait probablement, et il viendrait au Dôme. S'il était vrai que l'objet représentait tant de choses pour lui, il n'hésiterait pas même un instant.

La jeune fille et la contessa marchaient à présent sur le chemin du retour. Je sais ce que je vais faire, se dit Paola. Je vais lui glisser le paquet dans la main et disparaître aussitôt. Il n'aura aucune raison de me remercier ni de chercher à me retenir: Il ne saura pas qui je suis. Il aura sa bague, et ne demandera rien d'autre.

Plus tard, alors qu'elle regagnait sa chambre, elle se fit de nouvelles réflexions à haute voix, pour essayer de se rassurer. Car malgré tout, elle n'était pas tranquille. Mais croyait-elle réellement à ce qu'elle disait ?

- Je suis sûre que c'est la meilleure solution. Je ne me serai pas compromise avec le marquis, et maman n'aura aucune raison de m'en vouloir. Et pourtant, j'aurai tenu parole envers Hugo. Ainsi j'aurai gagné sur tous les plans.

Elle s'assit à la table de toilette en souriant fièrement à son reflet dans le miroir.

Soudain, elle éprouva le besoin de vérifier si le diamant se trouvait toujours dans son sac : il y était. Mais en observant le petit paquet grossièrement ficelé, elle fut prise d'une irrésistible envie de l'ouvrir. La tentation était trop forte pour une jeune femme si curieuse... Elle tira le paquet de son sac, l'examina un moment, avec une flamme de désir au fond des yeux, puis se leva pour aller fermer à clef la porte de sa chambre.

Elle avait maintenant le plus grand mal à garder son calme. Elle défit précautionneusement l'emballage de colon, puis, en retenant son souffle, sortit le précieux diamant de son enveloppe. C'était le diamant le plus pur, et assurément le plus gros qu'elle eût jamais vu. On l'avait enchâssé sur une bague, mais il était vraiment trop volumineux pour être porté. Il pesait très lourd, et brillait de mille feux. On eût dit que la lumière se projetait directement de la fenêtre vers le cœur de la pierre, pour en rejaillir aussitôt en myriades de rayons étincelants.

Paola ne se lassait pas de l'observer, et comprenait maintenant que certains hommes fussent prêts à se battre, voire à s'entre-tuer pour posséder un tel joyau. Il scintillait tant qu'il en paraissait presque vivant. Et c'est cette merveille qu'elle avait transportée plusieurs jours durant, enveloppée dans un pauvre morceau de coton au fond de son sac à main !

Elle ne put résister au plaisir de le glisser à l'annulaire de sa main gauche, à la façon d'une bague de fiançailles. Offrir un tel présent à une femme, se dit-elle, c'était faire d'elle une reine ! Et dire qu'un jour,

une femme porterait celle bague ! Quelle chance... La belle princesse dont parlait l'amie de la contessa, peut-être. Comment s'appelait-elle... ? À moins qu'il n'y eût, dans la vie du marquis, une personne qui comptait plus encore ?

Paola interrompit brusquement le cours de ses pensées. Et si quelqu'un venait frapper à la porte ? Elle reconstitua hâtivement, et de son mieux, le paquet rudimentaire, en se rappelant que Hugo avait été à deux doigts de sacrifier sa vie pour retrouver ce diamant. Ce n'était pas à elle de gâcher cela ! Soudain une pensée la glaça : et si cette bague portait malheur à celui qui entrait en sa possession ? Hugo avait eu quelques mots bien mystérieux...

Il était presque neuf heures le lendemain matin, quand Paola quitta sa chambre.

On lui avait apporté son petit déjeuner à huit heures, mais elle savait que la maîtresse de maison se levait plus tard. Et les domestiques affirmaient qu'elle ne voulait voir personne avant d'être habillée. La contessa avait été naguère une jeune femme très attirante, et aujourd'hui, elle ressentait cruellement les effets de l'âge. Elle restait fort discrète sur le sujet, mais beaucoup de ses petites manies en témoignaient.

Paola savait donc qu'elle pouvait sans trop de risque sortir en catimini, filer au Dôme, remettre promptement sa bague au marquis - s'il était au rendez-vous... - et rebrousser chemin aussitôt. La contessa n'aurait le temps de s'apercevoir de rien.

Dans l'espoir de ne pas trop se faire remarquer dans les rues, la jeune fille avait enfilé une simple robe blanche, et plutôt que l'un des chapeaux magnifiques qu'elle avait emportés, un foulard semblable à ces châles que portent les paysannes italiennes pour aller aux champs.

Consciente de la gravité du moment qu'elle vivait, Paola retira le paquet de son sac à main, presque solennellement.

Après avoir hésité encore un peu, elle se décida à extraire la bague du coton pour la seconde fois, malgré ses résolutions de la veille. La pierre capta la lumière vive du matin, et se mit à briller de mille feux. Une fois de plus, Paola ne put s'empêcher de la comparer à un être vivant - mais un être bon, ou mauvais? Elle l'ignorait encore, et n'osait trop se le demander. Comme elle l'avait fait pendant la nuit, elle passa la bague à l'annulaire de sa main gauche, mais en tournant cette fois le diamant vers la paume, pour que personne ne puisse le voir lorsqu'elle serait dehors.

Comme elle descendait l'escalier, elle croisa une femme de chambre qui transportait sur un plateau le petit déjeuner de la contessa.

- Tout va bien, pensa-t-elle.

C'était une journée merveilleuse, juste assez chaude, et caressée par une brise légère. Paola sortit en plein soleil.

Les fleurs du jardin lui parurent délicieuses, comme toutes celles qui longeaient la rue principale menant au Dôme. Lucca recelait des trésors de couleurs et de pureté à chaque coin de rue ! Elle ressentait déjà le pincement au cœur qu'elle ne manquerait pas d'éprouver à la fin de l'été, quand il faudrait partir. La veille encore, la contessa lui avait dit :

- Tu es ici jusqu'au début de l'automne, ma chérie. Tu auras le temps de tout voir, ne t'inquiète pas, et peut-être même de t'ennuyer...

- M'ennuyer à Lucca ? Impossible ! Tout est trop beau.

- C'est aussi mon avis, bien sûr. J'aime voyager, tu le sais. Mais je suis toujours heureuse de rentrer...

Paola s'était demandé si elle aussi serait contente de retrouver sa maison, là-bas, si loin. Peut-être... Mais en tout cas, le départ sciait un déchirement.

Elle marchait d'un bon pas. Évidemment, il aurait été plus convenable de se faire accompagner par une servante : seule, elle était obligée de faire au plus vite. On ne sait jamais qui l'on croise... De toute façon, il n'y avait pas une minute à perdre, la contessa ne passerait pas toute la matinée à se préparer !

Elle rencontra peu de monde sur son chemin, et du reste, à la façon dont elle était vêtue, personne ne risquait de lui accorder beaucoup d'intérêt. Impossible de deviner qui elle était... Déjà, elle apercevait l'enceinte du Dôme. Quel chef-d'œuvre ! songea-t-elle. De nouveau, elle découvrait la voûte et l'immense campanile qui surplombait l'édifice, avec ses fameuses pierres bicolores, si différentes de ce qu'elle avait pu voir ailleurs.

Elle pénétra dans le Dôme et fut soulagée de n'y trouver qu'une poignée de visiteurs. Elle s'approcha alors, tremblante, de la chapelle du Sacrement : personne. Elle effleura l'eau bénite et se signa. Il ne fallait pas que saint Martin l'abandonne maintenant ! Ensuite, elle acheta un cierge. Un certain nombre brûlaient déjà dans la chapelle. Ceux qui les avaient allumés avaient-ils aussi demandé une faveur à saint Martin ? Peut-être était-ce simplement un geste de dévotion, d'admiration... Sa vie entière avait été tournée vers les malheureux. Il n'avait jamais hésité à se sacrifier pour venir en aide à ceux qui souffraient... Et chaque flamme qui brûlait là semblait le remercier.

Son cierge à la main, elle s'était approchée de l'autel.

Pourvu que le marquis arrive ! priait-elle. Je ne peux pas garder ce diamant...

Son autre main serrait la pierre froide et dure. A la fin de sa prière, il lui sembla entendre un bruit derrière elle. Elle tourna la tête. Un homme était là, qui s'abritait derrière l'un des énormes piliers de la nef, et paraissait l'épier.

De toute évidence, il était là pour elle. Mais son instinct lui disait que ce n'était pas le marquis. Alors pourquoi l'observait-il ? Prise d'angoisse, elle n'osait plus se retourner. Non, ce n'était pas son imagination qui lui jouait des tours : cet homme la surveillait, c'était absolument sûr ! Et surtout, elle pouvait presque sentir le danger qui émanait de lui !

Tout à coup elle eut réellement peur.

Il y avait peu de lumière sous ces voûtes, mais ce qu'elle avait pu apercevoir de l'individu semblait indiquer qu'elle n'avait pas affaire à un Italien. Il avait la peau trop noire. Bien sûr, elle pouvait se tromper, pourtant... Les mots prononcés par Hugo au sujet des risques qu'elle prenait en acceptant cette mission lui revinrent à l'esprit. Et le marquis qui ne donnait pas signe de vie ! Elle eut alors un réflexe presque instinctif: cacher la bague.

Comme on lui avait appris à le faire quand elle était petite, elle approcha le cierge de ses lèvres, puis l'alluma à la flamme d'un autre. Tout en accomplissant cérémonieusement ce geste, elle ôta vite la bague de son annulaire et l'enfila à la base du cierge, qu'elle plaça aussitôt sur son support de métal.

Elle achevait de dissimuler la bague quand un autre homme, venu de l'entrée ouest du Dôme, pénétra à son tour dans la chapelle. Il lui sembla qu'il s'était d'abord rendu devant l'autel principal, avant de venir sur le côté de la nef. Un seul regard suffit à Paola pour en avoir la certitude : le nouvel arrivant était le marquis. Elle ne savait pas d'où elle tenait cette conviction, mais cela ne faisait à ses yeux pas l'ombre d'un doute.

Il était haut de taille et large d'épaules. Ses cheveux noirs plaqués en arrière laissaient apparaître un front cane. Un homme fort séduisant, songea Paola - mais quoi d'étonnant, après ce qu'elle avait entendu dire à son sujet ?

Elle se sentit fière et heureuse de son succès. Il est venu ! se dit-elle. Il est venu chercher sa bague ! Quelle idiote de l'avoir cachée sous le

cierge !

Elle jeta un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule plus de trace de l'autre homme. Pourtant, elle était prête à jurer qu'il se trouvait encore là... Elle le sentait.

Comme cédant à une impulsion, elle s'éloigna de la rangée de cierges et, après s'être agenouillée devant l'autel, se dirigea vers le marquis, qui faisait mine d'examiner une statue.

- Je savais que vous viendriez, dit-elle doucement.

Elle s'apprêtait à lui révéler l'endroit où était dissimulée la bague, quand ils se virent soudain entourés par quatre individus. Ils ne pouvaient pas fuir, ils étaient pris au piège. Ces hommes étaient apparus si vite, comme surgis de nulle part, qu'elle n'avait pas eu le temps de comprendre ce qui se passait. Elle sentit qu'on lui appuyait un objet métallique sur les reins.

- Faites ce qu'on vous dit, entendit-elle, ou vous le regretterez. Un geste, un cri, et je vous tue.

Ces mots lui coupèrent le souffle. Le marquis ne semblait pas beaucoup plus à l'aise. Il faut dire que ces hommes n'avaient vraiment pas l'air de plaisanter... D'une voix lente et calme malgré sa peur, Paola demanda :

- Qu'est-ce que cela signifie ?

- Vous le saurez bientôt, répondit l'un des agresseurs. Suivez-nous. Ne nous obligez pas à utiliser la force.

Il s'exprimait dans un italien courant, mais d'une voix vulgaire, gutturale.

Le marquis devait savoir à peu près à qui il avait affaire, car il n'essaya rien pour leur résister. Le mieux était pour l'instant d'obéir, semblait-il indiquer du regard à Paola. De toute façon, elle ne pouvait pas faire grand-chose d'autre... Elle était si angoissée qu'elle croyait entendre battre son propre cœur. Quant à ce que ces hommes voulaient, c'était assez facile à deviner...

N'avait-elle pas intérêt à leur dire où le diamant était caché ? Si elle coopérait, ils les laisseraient sûrement partir, elle et le marquis. Mais Hugo avait frôlé la mort pour retrouver cette pierre, il ne fallait pas l'oublier ! Et puis, il attendait son salaire, sa récompense. Si la bague leur échappait, il ne serait probablement pas payé.

Que faire ? se répétait-elle. Que faire, mon Dieu ?

Elle sentait toujours sur les reins la menace du pistolet, mais elle ne pouvait croire que ces bandits étaient prêts à les tuer de sang-froid au beau milieu du Dôme. D'un autre côté, il n'y avait personne ici... ils auraient largement le temps de filer après leur crime.

Alors que faire ?

A la direction qu'ils prirent, elle supposa qu'ils allaient les mettre à l'abri des regards derrière l'autel principal. Là-bas, nul ne les verrait. Le silence s'étendait partout sous la voûte immense. Seuls leurs pas résonnaient sur les dalles. Elle pouvait entendre respirer l'homme qui la suivait.

Le petit groupe parvint devant une porte noire. Paola ne l'avait jamais vue auparavant : elle donnait sans doute sur la crypte. La jeune fille eut un mouvement de recul à l'idée d'y descendre en compagnie de ces bandits. Mais ils étaient quatre ! Elle et le marquis n'avaient vraiment pas les moyens de lutter.

La porte de la crypte franchie, ils s'engagèrent dans le petit escalier qui descendait. Les deux hommes qui ouvraient la marche avaient trouvé une lanterne, accrochée derrière la porte.

Tout a été minutieusement prévu, se dit Paola. Et à cette pensée elle redoubla de frayeur. Qu'avaient-ils l'intention de faire d'elle et du marquis ? Comment réagiraient-ils si elle refusait de leur remettre la bague ? Car elle était décidée maintenant, elle ne trahirait pas Hugo.

Il fallait franchir encore deux paliers pour atteindre la crypte. Ils furent bientôt au pied des marches. Une nouvelle porte, ouverte celle-ci, se dressa devant eux. Une clé énorme était encore fichée dans la serrure.

Ils suivaient maintenant un corridor, semblable à un tunnel, si bas de plafond que le marquis était obligé de courber la tête. Ils passèrent une autre porte et débouchèrent dans un caveau. À la lueur des lanternes, Paola s'aperçut que l'endroit était fort délabré. Les dalles du sol étaient bancales, et jonchées de plâtre tombé du plafond. La pièce semblait n'avoir qu'une seule entrée : celle par laquelle ils étaient venus.

Les deux hommes qui marchaient en tête donnèrent l'ordre de s'arrêter. Un de ceux qui se trouvaient derrière ordonna :

- À présent, signore, vous allez dire à cette femme de nous donner la

bague qu'elle était chargée de vous remettre, et qui m'a été volée en Inde.

- C'est à moi qu'on l'a volée, répliqua le marquis. Vous savez parfaitement qu'elle m'a été offerte par le nizam d'Hyderabad. Elle m'appartient.

L'homme changea de ton et grinça d'un rire moqueur :

- Tu peux penser ce qui te plaît ! Mais moi, j'ai travaillé dans cette mine de diamants... Et je prétends qu'il est à moi, celui-là.

Sa voix tremblait de haine à peine contenue. Jamais Paola n'aurait imaginé qu'il pût exister un être à la physionomie si diabolique. À l'évidence, ce n'était pas un Hindou de pure souche. Il était plus grand et visiblement plus fort que les autres. Mentalement, la jeune fille le baptisa « le Gros ». Son sixième sens ne la trompait sans doute pas : ils avaient affaire à un véritable démon, qui n'hésiterait pas à user de violence en cas de nécessité. Il était armé d'un pistolet, de même que l'homme qui marchait tout à l'heure derrière elle. Les deux autres, semblait-il, étaient des Hindous ; et bien que ce soit un peuple réputé pour sa douceur naturelle, ceux-là, comme leurs deux acolytes, affichaient un visage empreint de cruauté, des traits durs, un regard sournois.

- Nous avons été amenés ici de force, reprit le marquis. Ce n'est pas tolérable. Je suggère que vous laissiez partir cette dame. Je ne la connais pas. Mais je doute fort qu'elle soit en mesure de vous donner l'objet que vous recherchez.

Le Gros répliqua vivement :

- Ne nous prends pas pour des imbéciles ! Elle était à la chapelle pour te remettre le diamant après lequel tu cours depuis des mois !

Il marqua une pause, pour que le marquis comprenne bien qu'il n'avait pas l'intention de se laisser berner, puis il ajouta :

- C'est très simple. Ou elle me le donne, ou je vous tue tous les deux.

Paola ne put réprimer un frisson d'horreur. Mais le marquis, apparemment plus habitué à ce genre de situation périlleuse, ne perdait pas son sang-froid :

- Si vous avez raison en ce qui la concerne, je suis persuadé qu'elle ne demande qu'à vous faire ce plaisir. Mais j'aimerais être sûr que vous nous laisserez repartir ensuite...

Tout en disant ces mots, presque imperceptiblement, il avait adressé un clin d'œil à Paola. Mais elle avait la quasi-certitude que le Gros, dès qu'il aurait obtenu ce qu'il voulait, s'empresserait de les exécuter. Ne serait-ce que pour les empêcher d'aller raconter leur aventure à la police.

Au prix d'un violent effort pour surmonter sa panique, elle parvint à articuler:

- Impossible... Je... La bague, je ne l'ai pas sur moi... En entendant ces mots, le Gros fut pris de fureur, et tapa violemment du pied en agitant son pistolet vers elle :

- Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu devais la remettre au marquis en mains propres ! Alors ?

- Je sais... balbutia-t-elle. Mais je n'étais pas sûre qu'il vienne... Si vous voulez savoir, j'avais l'intention de convenir avec lui d'un second rendez-vous...

Les quatre hommes la fixaient, essayant de deviner la vérité sous ce masque d'innocence. Elle ne quittait plus le marquis des yeux. S'adressant à lui, elle poursuivit

- Je regrette... Je ne m'attendais pas à... à tout ça...

- Moi non plus, fil le marquis. Je suis désolé pour vous, surtout.

Puis, se tournant vers le Gros, il ajouta d'une voix presque moqueuse :

- Vous voyez, mon brave : impossible de vous rendre le service que vous attendez de nous. Allons, laissez-nous partir; maintenant...

- Fouillez-les ! aboya l'autre.

Paola avait de plus en plus de mal à maîtriser sa peur. Un des Hindous tendait déjà les mains vers elle. Non ! Plutôt mourir que de subir pareille offense ! se dit-elle. Mais elle observa que le marquis se laissait faire. Mieux valait suivre son exemple... Elle ferma les yeux et attendit, tête haute.

Les mains de l'Hindou glissèrent le long de ses jambes. Une décharge électrique de dégoût lui parcourut tout le corps. Puis l'homme entreprit de lui ôter ses chaussures. Il imaginait sans doute qu'elle avait été assez naïve pour cacher la pierre là...

Le Gros surveillait le déroulement des opérations. Une fouille

complète... Mais quand ils eurent terminé leur sale travail, ses sbires se redressèrent avec un geste d'impuissance. Voyant qu'il n'était pas près de trouver ce qu'il cherchait, le Gros s'empourpra, comme s'il était sur le point d'exploser.

- Vous voyez bien, dit alors le marquis. Vous vous êtes trompés... Écoutez, voici ce que je propose. Vous avez fait ce long voyage pour rien, alors laissez-moi vous dédommager. Je vous offre de quoi retourner d'où vous êtes venus.

Pour le Gros, cette condescendance était l'injure suprême. Ses lèvres se mirent à trembler, ses narines à frémir. Les poings crispés, il s'avança vivement vers le marquis.

- Tu crois que tu vas t'en tirer comme ça ? Cette pierre est à moi, et je l'aurai !

Bouillonnant encore de fureur, il laissa passer un instant de silence, qui parut interminable aux deux prisonniers. Puis, s'adressant à Paola qui remettait de l'ordre dans ses vêtements, il dit d'une voix qu'il voulait plus posée :

- Dis-moi où est le diamant. Je vais le chercher et je vous libère aussitôt...

- Mais je ne peux pas vous le dire ! gémit la jeune fille. Même si je voulais vous aider, vous ne le trouveriez pas. Il est trop bien caché...

L'homme se pencha vers elle ; leurs visages étaient si proches qu'ils se touchaient presque. Paola essayait de garder son calme, pour qu'il ne se sente pas trop en position de supériorité, mais de sa vie, elle n'avait jamais éprouvé une telle sensation d'effarement. Vu de près, il était encore plus terrifiant.

- Cette réponse ne me satisfait pas, grogna-t-il. J'ai traversé la terre entière pour venir chercher mon bien. Si tu crois que je vais faire demi-tour parce que ce diamant est un peu trop bien caché... Dis-toi bien que je ne suis pas là pour m'amuser. Je suis prêt à tout. Tu comprends, petite peste ? Tu vas me dire où il est, et comment je peux le récupérer. Sinon, je vous laisse moisir ici tous les deux...

- C'est impossible ! s'entêta Paola. Vraiment impossible. Vous ne le trouverez pas, je vous assure... Ecoutez, laissez-moi y aller moi-même. Je vous promets de vous le ramener.

- Pour que tu ailles prévenir la police ? Ma parole, elle me prend vraiment pour un débutant !

Il y eut de nouveau un long silence. L'atmosphère était si pesante que Paola se sentait comme paralysée, écrasée par la tension insoutenable qui régnait dans ce caveau. Le Gros réfléchissait, une main massant de manière inquiétante sa nuque de taureau.

- La faim vous aidera à retrouver votre bon sens, puisque vous ne voulez pas être raisonnables. Croyez-moi, vous allez changer d'avis. Dites-vous bien que personne ne peut vous trouver ici. Vous resterez dans ce trou jusqu'à ce que j'aie récupéré mon diamant... Et je n'ai pas l'habitude de revenir sur ce que je dis !

Chaque mot qu'il prononçait sous le plafond bas comme une terrible menace. Instinctivement, Paola fit un pas en arrière. Le Gros s'en aperçu, et repris de plus belle :

- Ce n'est pas gai, de finir ses jours dans un endroit pareil, n'est-ce pas ? Surtout de cette manière... La faim, la soif, il n'y a rien de pire. La mort à petit feu... Je vous laisse la nuit pour réfléchir. Et si demain vous ne me dites pas ce que je veux savoir, je change de méthode. La faim n'est pas une torture assez cruelle pour des voleurs de votre espèce, finalement. Je connais beaucoup d'autres méthodes très persuasives. Croyez-moi, vous allez comprendre à qui vous avez à faire...

L'écho de ces paroles retentit dans tout le caveau. Il les dévisagea un instant, parut satisfait de l'effet de son discours sur leurs visages livides, puis s'approcha de la porte.

- Allons-y les gars. Laissons-les penser tranquillement à tout ça.

Ses homme obéirent instantanément, et se glissèrent à l'extérieur. Avant de sorti lui aussi, le Gros menaça Paola de son arme.

- Tu te crois très forte, ricana-t-il, mais je repartirai avec ma bague. Des gamines insolentes comme toi, j'en ai maté d'autres. Et des prétentieux comme lui aussi... Vous me parlerez sur un autre ton, bientôt. Je veux vous voir à genoux !

Paola tremblait, et ne sentais pus ses jambes. Il émanait de cet odieux personnage une telle férocité que ce fut comme s'il venait de la gifler, ou de lui cracher au visage.

Le Gros s'empara d'une des lampes et, ayant laissé l'autre à terre, il quitta le caveau. Les trois Hindous le suivirent docilement. La clé tourna plusieurs fois dans la serrure, les pas lourd s'éloignèrent le long du caveau voisin. Une autre porte se referma, et ce fut le silence.

Pendant la fouille brutale, le foulard avait glissé des cheveux de Paola. Sans réfléchir, elle l'ôta. Elle sentit alors le regard du marquis posé sur elle. Elle se tourna vers lui, elle balbutia :

- Je... je regrette.

- Non, il ne faut pas. Au contraire, vous avait été très courageuse. A votre place, j'en suis sûr, n'importe quelle autre femme leur aurait donné le diamant à la première menace.

- Mais... C'est que je ne l'ai pas sur moi...

- Je sais bien, fit doucement le marquis.

Ce changement de ton fit soudain réaliser à Paola qu'elle se trouvait enfermée seule avec un homme. Et qui plus est, ce dangereux séducteur que craignait tant sa mère ! C'était une situation affreusement gênante...

- Tant que nous y sommes, reprit le marquis sur le même ton, vous aurez peut-être la gentillesse de me dire qui vous êtes, et où vous avez caché ce diamant qui fait courir tant de monde...

La jeune fille se demanda s'il était bien prudent de tout lui révéler si vite... De toute façon, elle n'allait pas pouvoir rester muette toute la nuit...

- Je m'appelle Paola. Hugo Forde avait retrouvé votre bague. Il m'a demandé de vous l'apporter.

- Oui, une lettre de lui m'attendait à Lucca. J'imagine qu'il ne se doutait pas du danger qu'il vous faisait courir...

- J'avoue que moi non plus, je ne m'attendais pas à de telles complications...

La jeune fille regarda autour d'elle avec consternation, et poursuivit d'une voix tremblante :

- Quelqu'un aura lu le billet que je vous ai fait parvenir.

- C'est ce que je crois, oui. Il y a un espion chez moi, je ne vois pas d'autre explication. Si j'avais pu démasquer ce traître à temps ! Ça me met hors de moi !

Paola crut qu'il allait céder à la colère, mais il retrouva très vite le

sang-froid qu'il avait montré face aux menaces du Gros. Elle reprit :

- Dans la chapelle, quand j'ai voulu vous remettre le diamant, je me suis rendu compte que j'étais surveillée par un Hindou. C'est pourquoi j'ai caché la bague.

- Bravo ! Où cela ?

Elle répondit dans un murmure :

- Je l'ai glissée au pied d'un cierge que j'avais allumé pour saint Martin.

Le marquis éclata de rire. Paola en parut surprise.

- Où êtes-vous allée chercher une idée pareille ? s'écria-t-il. C'est tout simplement génial ! Qui irait la chercher dans un endroit pareil ?

- Vous êtes bien optimiste... Demain, j'ai peur d'être obligée de leur dire la vérité. Le cierge aura largement eu le temps de bruler. Quelqu'un risque de trouver la bague, n'importe qui, un touriste... ! Et là, vous pourrez définitivement lui dire adieu.

- Je n'y avais pas pensé, fit le marquis, impressionné par la lucidité d'une si jeune femme. Il faut que nous sortions d'ici. Mais comment ?

Il se pencha pour ramasser la lanterne. En l'élevant aussi haut que possible, il examina les quatre murs du minuscule caveau. Ils purent constater qu'ils étaient en fort mauvais état, longés par les moisissures et l'humidité, et cependant très épais, apparemment indestructibles. On savait construire du solide, dans le temps... Ils pouvaient crier, tous les deux, et cogner tant qu'ils voulaient contre la porte, personne ne les entendrait.

Le marquis fit une petite moue de découragement, lança un regard inquiet à Paola, et se dirigea avec sa lanterne vers le fond du caveau.

- Il y a une autre porte, dit-il. Nos geôliers ne devaient pas le savoir... Ils ne sont pas bien malins...

Paola s'approcha, sans grand espoir pourtant. Cela semblait un peu trop simple. Ils le savaient, se dit-elle. Leur plan avait l'air si bien préparé... Cette porte devait donner sur un autre caveau sans issue. Non, ils n'avaient aucune chance de s'échapper.

Le marquis posa la lanterne sur le sol et essaya d'ouvrir la porte, qui résista. Elle était bien verrouillée, mais il eut l'impression qu'il

arriverait à la faire céder de force. Du temps perdu, pensait Paola. Même s'il parvenait à l'ouvrir, ils ne feraient que s'enfoncer un peu plus profondément sous terre, rien de plus.

Malgré une silhouette élancée et des mains fines et délicates, qui ressemblaient plus à celles d'un pianiste qu'à celles d'un travailleur de force, le marquis était un homme d'une puissance étonnante. La porte céda sans trop de difficultés.

Muni de la lanterne, il s'introduisit dans l'étroit passage qu'il venait d'ouvrir. La jeune fille était toujours convaincue que rien de bon ne les attendait de l'autre côté, mais elle préféra suivre son compagnon d'infortune, plutôt que de rester seule dans cet endroit sinistre.

Le second caveau était fort sombre, jonché de vieilles pierres et de briques. Deux gamelles de fer blanc avaient été abandonnées parmi les décombres. Pas du tout le genre d'objet que l'on s'attend à trouver dans la crypte d'une église... Comme se parlant à lui-même, le marquis murmura :

- Des ouvriers sont venus ici. Récemment. Ils ont même allumé un feu, regardez !

Il fixait l'angle de la pièce le plus éloigné d'eux. Paola suivit son regard, et découvrit en effet les restes d'un foyer. Le mur, à cet endroit, était noirci par la fumée. Au-dessus, une ouverture avait été ménagée dans le plafond...

- Une cheminée ! s'écria-t-elle. Pourquoi a-t-on construit une cheminée dans un endroit pareil ?

- Ça, fit le marquis, c'est le cadet de mes soucis ! La seule chose qui m'intéresse, c'est qu'une cheminée, dans une crypte comme partout ailleurs, cela conduit obligatoirement vers l'extérieur. Malheureusement, je doute de pouvoir me faufiler là-dedans...

Ils levèrent les yeux ensemble. Le trou était grand, mais certainement pas assez pour laisser passer les larges épaules du marquis. Paola sut ce qu'il lui restait à faire, et n'hésita pas une seconde.

- Je me demandais... Peut-être que si vous m'aidiez, je pourrais...

Stupéfait, il se tourna vers elle et la dévisagea quelques secondes, incrédule.

- Vous parlez sérieusement ?

- Je pourrais essayer... Évidemment, c'est risqué. Mais on ne sait jamais... De toute façon, je suppose que nous n'avons pas d'autre solution.

Après un silence, le marquis approuva cette dernière remarque d'un hochement de tête, et s'approcha d'elle :

- Désolé de vous voir accomplir quelque chose d'aussi déplaisant... D'aussi dangereux même. Mais vous avez raison, nous n'avons pas vraiment le choix.

- Demain, répondit Paola, le Gros va revenir. Il me torturera jusqu'à ce que je parle... Alors vous comprenez, je préfère prendre le risque de quelques égratignures dans cette cheminée...

- Vous êtes formidable.

Au fond de ses yeux, elle n'eut aucune peine à remarquer qu'il parlait sincèrement. Mais elle y lut aussi toute la révolte que lui inspirait ce projet.

Laisser une telle jeune femme risquer sa vie pour moi... semblait-il se dire.

- Laissez-moi essayer. Je n'y arriverai peut-être pas, mais... il faut bien tenter notre chance. Si je parviens à escalader ce mur, je pourrai aller chercher du monde et vous porter secours.

Mais le marquis tardait à se laisser convaincre par les arguments de sa courageuse amie. Après tout, il ne la connaissait pas, et se demandait si elle n'était pas un peu trop tête brûlée.

- Vous êtes vraiment certaine de vouloir essayer ? Vous avez bien réfléchi ?

- Que voulez-vous faire d'autre ? N'importe quoi plutôt que de voir ce... ce démon voler un diamant pour lequel Hugo a failli perdre la vie une douzaine de fois...

- Quoi ? Je ne lui demandais pas de prendre de tels risques ! fit le marquis, surpris.

- Je pense que s'il l'a fait, c'est qu'il avait envie de le faire. Maintenant, croyez-moi, il est fier d'avoir réussi.

Elle sourit au souvenir de ce cher Hugo, puis ajouta :

- Mon père dit toujours que les hommes aiment les défis. C'est

certainement le cas d'Hugo.

- Et ce défi - là, vous êtes prête à l'accepter, vous aussi ?

- Oui, trois fois oui. Qu'avons-nous à perdre ? Si j'échoue, il sera toujours temps de chercher un autre moyen de fuir...

A supposer qu'il existe un autre moyen, songea-t-elle. Ils étaient prisonniers sous des mètres de terre, sous des tonnes de pierre. Sans cette cheminée, même un serpent n'aurait pu s'échapper d'ici. Mais on avait fait du feu, ici, et la fumée avait bien dû trouver son chemin jusqu'à l'air libre, elle !

Le marquis avait l'air de lire dans ses pensées.

- Très bien, dit-il, je capitule. De quoi avez-vous besoin ? La jeune fille hésita :

- Je ne sais pas vraiment... Il faudrait peut-être que je me protège la bouche et le nez contre la suie, non ?

- Très juste !

Décidément, elle pensait à tout. Et c'est lui qui était censé être le plus mûr, le plus raisonnable ! Ayant tiré de sa poche un mouchoir blanc, il l'ouvrit et le présenta à Paola.

- Vous n'avez qu'à prendre ceci. Et puis il y a votre foulard...

- C'est vrai. Mais vous allez devoir m'aider à bien les serrer...

Le marquis commença par nouer le mouchoir sur le visage de la jeune fille de façon à lui protéger la bouche et le nez. Elle ressemblait à un adorable brigand... Puis il la coiffa du foulard, qui était assez ample pour s'enrouler autour de la tête et passer sous le menton. Le marquis termina par un nœud solide sur la nuque.

- Ce n'est pas trop serré ?

- Pas trop, fit doucement Paola.

Elle avait du mal à parler, avec ce bâillon qui lui emprisonnait les lèvres. Le marquis avait travaillé si adroitement qu'elle avait le visage entièrement protégé.

- Attention, dit-il, à ne pas laisser la suie vous entrer dans les yeux. Cela vous irriterait, et vous ne pourriez plus continuer efficacement.

Il regarda rapidement autour de lui.

- S'il y avait une brosse, ou quelque chose, je pourrais au moins nettoyer le bas de ce conduit... Ce serait toujours ça de gagné.

- Ça ira, fit courageusement Paola.

Le marquis se pencha et plissa les yeux pour examiner l'ouverture de la cheminée en s'éclairant de la lanterne.

- J'ai l'impression que vous aurez la place de vous faufiler, dit-il en retrouvant un peu d'espoir. On aperçoit le jour, tout en haut.

Adossée au mur, Paola était en train d'ôter ses chaussures. Elle se disait bien que ce n'était pas tout à fait convenable devant un inconnu, mais les circonstances interdisaient toute pudeur.

- Ce sera moins difficile comme ça, expliqua-t-elle. Avec mes chaussures, je risquerais de glisser sur les briques.

- Je ne vous le dirai jamais assez, je trouve que c'est extraordinairement courageux de votre part. Je ne connais aucune femme qui se serait conduite de cette façon. Déjà, tout à l'heure, quand ces tortionnaires nous ont attaqués...

Il se rendit compte que Paola était un peu embarrassée par le compliment. Une expression émouvante, de trouble enfantin, avait éclairé ses étranges yeux verts pailletés d'or.

- Si vous nous tirez de là, reprit-il, je saurai que vous n'êtes pas une femme, mais un ange envoyé par saint Martin. Il aura voulu nous aider à récupérer le diamant...

La jeune fille ne pouvait dissimuler à quel point ces mots la touchaient. Elle rougit un peu, et sourit timidement en baissant les yeux. Mais le marquis, qui s'en était aperçu malgré la pénombre, adopta alors un ton plus dur. C'était une jeune femme fragile, émotive... Elle comprit qu'il s'en voulait de ne pouvoir y aller lui-même.

- Très bien, fit-il. Puisqu'il le faut... Mais pour l'amour de Dieu, quand vous serez en haut, ne prenez pas le moindre risque, ne vous faites pas remarquer par ces bandits...

Tout en parlant, il l'aida à se hisser dans l'ouverture. Il prenait surtout soin de la tenir en douceur, de ne pas la brusquer. Il la portait de plus en plus haut... Jusqu'à ce qu'elle puisse se tenir debout sur ses épaules.

Elle se cramponnait maintenant aux parois de la cheminée...

Un moment, en voyant cette créature si frêle disparaître dans ce trou sale et obscur, le marquis se demanda si tout cela était bien réel... N'allait-il pas se réveiller en sueur dans son lit ?

Non, il ne rêvait pas. Il dut reconnaître alors que Paola, cette inconnue tombée du ciel, était la jeune femme la plus singulière et la plus audacieuse qu'il ait jamais rencontrée.

En levant la tête, Paola pouvait maintenant voir de près l'issue lumineuse dont avait parlé le marquis. Enfin ! Un dernier effort lui permit de se hisser jusqu'à l'extérieur. Elle y passa la tête avec prudence.

La vue de la lumière l'avait remplie d'espoir, un vrai bol d'air pur ; mais ce qu'elle découvrit en regardant autour d'elle la replongea dans l'angoisse.

Elle se trouvait à l'une des extrémités du Dôme, légèrement en surplomb d'un mur qui se dressait sur une pente caillouteuse jusqu'à une clôture hérissée de pointes d'acier. Si elle essayait de descendre par-là, elle allait déraiper, c'était une évidence. Au mieux, elle se casserait une jambe ; avec un peu moins de « chance », elle irait s'empaler sur les piques.

Sa déception fut si vive qu'elle resta un moment sans rien pouvoir faire d'autre que de fixer le vide au-dessous d'elle. Tout cela pour rien ! Il fallait redescendre, bredouille.

Mais comme elle retournait à l'intérieur du conduit, elle crut sentir une pierre bouger sous la main qui lui servait d'appui. Elle y regarda de plus près. Un détail l'intrigua... La pierre de la cheminée n'était pas uniforme, comme on aurait pu le croire de prime abord à cause de la couche de suie qui la recouvrait, mais percée de petits jours. Il semblait y avoir de la lumière derrière...

Par simple curiosité, Paola lapa sèchement du plat de la main : une brique à moitié pourrie tomba de l'autre côté sans offrir de résistance. Encouragée par ce premier succès, elle poussa d'autres pierres. Et bientôt, elle réussit à pratiquer ainsi une ouverture assez large, par laquelle elle put passer la tête.

Malgré la faible lumière, elle put distinguer une pièce où, de nouveau, des ouvriers avaient apparemment abandonné leurs outils. La chance était-elle en train de lui sourire ? A cette pensée son cœur se mit à battre plus fort. Elle savait bien que saint Martin ne la laisserait pas tomber si vite ! Elle agrandit encore l'ouverture et s'y introduisit, non sans difficulté : sa robe se déchira au passage, elle y laissa une manche.

Une fois passée de l'autre côté, elle essaya d'épousseter sa robe, coquetterie bien inutile, et se rendit compte qu'elle se trouvait dans un caveau tout à fait identique à celui dans lequel l'attendait le marquis. Elle s'avança avec précaution, enjambant les briques qu'elle venait de faire tomber sur le sol, couvert de sable et de morceaux de plâtre. Elle traversa ainsi la petite pièce, tant bien que mal, jusqu'à une porte sur laquelle reposaient tous ses espoirs.

Elle était ouverte ! Et celle qui lui succédait s'ouvrit également sans problème. À partir de là, il lui fallut se déplacer à tâtons, dans l'obscurité complète. Après ce qui lui parut être une éternité, elle aperçut enfin une faible lueur devant elle. C'était une nouvelle porte, entrebâillée.

Paola éprouva comme une sensation d'ivresse, tant elle était certaine que cette porte serait la dernière avant la liberté. Quelqu'un veillait sur elle, c'était impossible autrement - quelle succession de hasards pour parvenir jusqu'ici ! Elle n'avait plus maintenant qu'une idée en tête : trouver un moyen de sauver le marquis.

Elle s'engagea dans un escalier, et comprit qu'il la ramènerait vers l'intérieur du Dôme. D'après son sens de l'orientation, qui avait toujours été assez fiable, elle devait se trouver à peu près derrière l'autel central. L'escalier de la crypte descendait tout droit, tandis que celui-ci longeait les bas-côtés de la nef.

Elle ralentit le pas et se mit à avancer avec précaution, en prenant soin de ne pas faire de bruit sur les marches. Qui sait si les Hindous ne rôdaient pas encore dans les parages ?

Quelle allure elle devait avoir, le visage ainsi voilé ! Le foulard était probablement noir de suie, comme sa robe déchirée. Mais elle se moquait bien de tout cela.... Une seule idée la hantait, c'était de se trouver nez à nez avec les quatre malfrats. Ils n'avaient pas dû quitter le Dôme tout de suite, peut-être même y cherchaient-ils la bague... Si elle se faisait prendre une seconde fois, ils se montreraient sans doute encore moins aimables, ce qui n'était pas peu dire. Ils l'enfermeraient ailleurs, seule, loin du marquis, et... Elle préférait ne pas imaginer la suite.

Elle s'arrêtait désormais à chaque pas ; et à chaque pas, elle songeait que la victoire était loin d'être acquise. Elle allait réussir à quitter cet endroit, si tout se passait bien, mais qui prévenir ? Qui serait capable de venir tirer le marquis de ce guêpier ?

En s'approchant de la rangée de confessionnaux, elle comprit qu'ils

constitueraient, pour le moment, une excellente cachette ; là, elle attendrait de voir venir quelqu'un à qui s'adresser. Car après tout, mieux valait ne pas se risquer au grand jour, où elle serait une proie trop facile...

Avec une extrême prudence, elle s'approcha du premier confessionnal. Les bancs alentour étaient déserts. Il était encore trop tôt pour les confessions. Rapidement, elle jeta un coup d'œil circulaire sur toute l'aile du Dôme.

Personne.

Après un dernier coup d'œil inquiet vers les piliers, qui leur avaient joué un bien mauvais tour une heure plus tôt, elle s'introduisit furtivement dans le confessionnal.

A peine assise, elle crut qu'elle allait défaillir. Elle venait de supporter une telle tension nerveuse ! Elle se sentait complètement vidée, les jambes molles, l'esprit brumeux.

Elle se rendit compte alors qu'elle respirait avec beaucoup de peine. Elle dénoua rapidement le mouchoir qui lui voilait le visage. Il était encore plus crasseux qu'elle ne l'avait imaginé. Elle s'apprêtait à le secouer un peu, mais elle s'arrêta net.

Quelqu'un venait d'entrer dans le confessionnal ! Elle entendit un froissement de tissu, puis une sorte de toussotement. En un quart de seconde, elle s'était ressaisie :

- C'est vous, mon père ?

Mais peut-être avait-elle parlé trop vite... Et si c'était le Gros, ou l'un de ses acolytes, qui lui répondait ?

- Je suis là, mon enfant. Je vous écoute.

Une voix grave et chaude, dans un parfait italien. Paola porta la main à son cœur, et soupira profondément. Puis, s'exprimant avec peine tant cette nouvelle émotion l'avait secouée, elle décida de tenter le tout pour le tout.

- Mon père, j'ai de graves ennuis. Des individus... peu recommandables... Des monstres. Ils ont enlevé le marquis di Lucca. Ils l'ont enfermé dans un caveau, sous la crypte...

Elle retint son souffle avant de poursuivre, inquiète de la réaction qu'allaient susciter ces aveux. Elle fixait la grille, derrière laquelle elle

devinait à peine la silhouette du prêtre.

- Je n'y comprends rien, mon enfant... Que me dites-vous là ?
- La vérité, mon père... Vous devez me croire, c'est très important. Il faut que vous dépêchiez des gens pour lui porter secours !
- Calmez-vous, calmez-vous... Vous n'êtes pas en train de me faire une farce ?
- Je vous jure que non, sur la sainte Bible ! Le marquis di Lucca est en grand danger !
- Mais pour' quelle raison ? Qui lui veut du mal ?
- Je ne sais pas, des... des bandits. Des voleurs ! Ils exigent que je leur remette un objet de grande valeur qui appartient au marquis. Il faut absolument aller le délivrer ! Mais... Ce sont des gens très dangereux...
- Comment le savez-vous ? Tout cela me paraît bien farfelu...

- Je vais vous expliquer, attendez. Il faut que je me calme, vous avez raison... Nous étions en train de prier dans la chapelle du Sacrement, le marquis et moi. Ils ont jailli de je ne sais où, et ils se sont jetés sur nous. Ensuite ils nous ont entraînés de force dans la crypte...

Elle respira de nouveau, essayant de maîtriser ses nerfs pour ne pas passer pour une folle, et poursuivit :

- Deux d'entre eux sont armés de pistolets. Les autres ont peut-être des poignards. Je vous en supplie, aidez-nous... Prenez avec vous des hommes forts, des hommes armés, et allez délivrer le marquis ! Faites-moi confiance, sa vie en dépend !

En guise de réponse, le prêtre se racla de nouveau la gorge, et poussa un profond soupir. Paola devinait aisément ses pensées : il se demandait s'il devait ou non accorder foi à une histoire aussi rocambolesque. Il fallait avouer qu'il y avait de quoi se poser quelques questions...

- Mon père, je vous en prie... Je suis catholique, je suis très croyante. Je ne m'amuserais pas à vous mentir. Il faut le sauver...

Toute sa vie, le saint homme avait prêté l'oreille aux confessions les plus diverses, et parfois les plus surprenantes. Il était sans doute passé maître en l'art de reconnaître un mensonge... La sincérité qui transparaissait dans les paroles vibrantes de Paola ne dut pas lui

échapper, car il changea brusquement d'attitude :

- Très bien, mon enfant. Je vais faire ce que vous me demandez. Je vais aller chercher quelques hommes solides et leur demander de m'accompagner. Où dites-vous que se trouve le marquis ? Dans un caveau, sous la crypte ?

- C'est là que je l'ai laissé, en tout cas. Vous trouverez les clefs sur la porte, je ne les ai pas entendus les retirer. Un énorme trousseau, vous verrez.

À ce moment, alors que la partie semblait gagnée pour Paola, le prêtre marqua un nouveau temps d'hésitation. Apparemment, quelque chose le gênait encore, un doute persistait. Il demanda d'une voix soupçonneuse :

- Dites... S'ils vous ont enfermée avec lui, comment avez-vous fait pour vous enfuir ?

- Je me suis faufilée dans une cheminée. Le marquis était trop large d'épaules pour me suivre... J'ai escaladé le conduit, arrivée en haut j'ai réussi à pénétrer dans un autre caveau, et j'ai suivi un couloir, des escaliers, jusqu'ici.

Sans doute connaissait-il le chemin qu'elle venait de décrire, car elle vit qu'il hochait doucement la tête...

- D'accord, dit-il. Je vais y aller. Voulez-vous m'attendre ici ?

- Je veux bien, mon père, mais faites vite, par pitié ! Je ne bouge pas d'ici. Je suis couverte de suie, de toute façon. Si je sors, si je croise quelqu'un, on trouvera cela étrange... Et puis surtout, j'ai peur de tomber à nouveau sur ces criminels...

- Je comprends.

Il se leva sans un mot de plus, et quitta le confessionnal. Avant de s'éloigner, il tira le rideau derrière lui, pour laisser croire aux fidèles qu'il se trouvait encore à l'intérieur. Paola venait de trouver un précieux allié...

Elle entendit décroître le bruit de ses pas sur les dalles de pierre. Oubliant un instant toute prudence, elle ne put s'empêcher de glisser la tête hors du confessionnal pour surveiller les alentours.

Elle revenait de loin... Un instant, elle avait bien cru que c'était fichu, qu'il la prendrait pour une illuminée et la prierait gentiment de

sortir... Mais finalement, elle comprenait sa réaction. L'homme le plus crédule se serait posé des questions... Toute cette aventure était si invraisemblable ! Et puis pour ceux qui le connaissaient, il devait être difficile d'imaginer le marquis impliqué dans des histoires de vol et d'enlèvement...

Elle dénoua le second foulard, celui qu'elle portait autour du cou, s'aperçut que l'intérieur était encore relativement propre, et s'en servit pour s'essuyer le visage. Cette suie qui lui collait à la peau finissait par la dégoûter au plus haut point. Elle se sentait affreuse, sale ! Elle aurait voulu se laver aussi les mains, mais rien au monde n'aurait pu lui faire quitter ce confessionnal ; elle s'y sentait maintenant en parfaite sécurité.

Je peux bien patienter jusqu'au retour du prêtre, se dit-elle. Pourvu qu'il revienne avec le marquis !

Puisqu'elle ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre, impuissante, elle en profita pour adresser à saint Martin une longue prière de remerciement. Car elle en était absolument convaincue, c'est lui qui les avait sauvés, c'est grâce à lui qu'elle avait trouvé un moyen de s'évader. Elle n'osait imaginer l'état dans lequel l'auraient mise des jours et des nuits sans boire ni manger... Quant aux tortures qu'avaient sans doute préparées les Hindous, elle préférait ne pas y penser du tout !

- Merci mon Dieu ! Merci saint Martin ! Merci ! Merci !

Mais que le temps lui semblait long ! Elle avait l'impression d'être assise là depuis des heures, et rien n'annonçait le retour du prêtre, pas un bruit, pas un signe. Depuis combien de temps était-il parti ?

Soudain, des pas sur les dalles ! Quelqu'un s'approchait du confessionnal... Mais qui ? Le prêtre et le marquis ?

Les Hindous ? Le Gros et ses hommes avaient eu largement le temps de tout découvrir ! Elle était livide, tétanisée par la peur.

Quelqu'un tira brusquement le rideau.

- Vous êtes là, mon enfant ? Merci saint Martin !

- Oui mon père, fit Paola dans un murmure.

Derrière l'épaisse silhouette du prêtre, elle aperçut le marquis. L'opération avait réussi ! Un éclair de joie illumina son regard. Et à l'instant où elle sortit du confessionnal, un rayon de soleil, perçant à

travers un vitrail, vint caresser sa chevelure dorée, que le foulard avait parfaitement protégée.

Jusqu'ici, le marquis n'avait pu observer réellement la jeune fille qu'à la lueur d'une vieille lanterne. À présent, il savait que sa première intuition avait été la bonne. Un ange, se disait-il. Un ange descendu du ciel pour lui sauver la vie. Jamais il n'avait pensé qu'une femme pût ainsi approcher de la perfection : elle était absolument magnifique, d'une beauté qui interdisait toute comparaison. De toute façon, il aurait été bien en peine de trouver à qui la comparer... Jamais il n'avait rencontré tant d'intelligence et de spiritualité réunies dans un être si gracieux, si jeune, si troublant...

Littéralement fasciné, il n'était plus capable de prononcer un mot. Il la regardait, et ne pouvait rien faire d'autre. Les cinq hommes qu'avait réussi à réunir le prêtre, et qui se tenaient maintenant derrière le marquis, semblaient aussi admiratifs que lui.

- Vous êtes sain et sauf, dit-elle pour rompre un silence qui commençait à la faire rougir.

- Grâce à vous.

Il y avait dans ces trois mots bien plus que de la reconnaissance. Se reprenant un peu, car ils se trouvaient tout de même dans une église, il désigna les hommes qui l'accompagnaient :

- Ces messieurs vont nous aider à filer aussi vite que possible. Personne ne doit nous voir...

Mais tout le monde la dévisageait encore, et ce qu'elle pouvait lire à présent dans leurs yeux n'était plus seulement de l'admiration, mais de la surprise. Elle comprit aussitôt pourquoi, et se sentit devenir rouge comme une pivoine: sa robe était affreusement sale et déchirée, ses mains toutes noires, ses bas troués... Quelle honte ! se dit-elle.

Le marquis ne lui laissa pas le temps de rougir davantage, et décida de prendre les choses en main. Il se tourna vers le plus grand des hommes qui attendaient là. Il était vêtu d'une soutane, comme ses compagnons, mais portait un surplis immaculé.

- Voulez-vous me prêter votre surplis ?

Le prêtre l'ôta aussitôt, sans poser de question. Le marquis, qui paraissait à présent déterminé, tout à fait sûr de lui, enfila lui-même ce vêtement sur la robe souillée de Paola. Puis, sans un mot, il prit la jeune fille dans ses bras, comme on porte une blessée, ou une mariée...

- J'ai oublié de prendre vos chaussures, dit-il pour toute explication. Maintenant, messieurs, si vous voulez bien passer devant... Vous nous ouvrirez la voie. Ma voiture attend dehors, à la porte ouest.

Le groupe était sur le point de se mettre en marche, quand Paola chuchota à l'oreille du marquis :

- Le cierge.

Il approuva de la tête et sourit. Elle pensait à tout. C'était la bague qu'il attendait depuis des mois, et il fallait que ce soit cette jeune femme qui le lui rappelle !

- Mon père, dit-il, il faudrait que... Je dois aller chercher quelque chose à la chapelle du Sacrement.

À ces mots, ceux qui marchaient devant s'arrêtèrent immédiatement. Personne ne demanda quoi que ce soit. Ces hommes étaient d'une discrétion exemplaire...

Le marquis, qui tenait toujours Paola dans ses bras, se détacha du groupe et s'approcha en silence de l'endroit où brûlaient les cierges.

Il semblait à la jeune fille que mille ans s'étaient écoulés depuis le moment où elle avait caché le diamant ici. Tant de choses étaient arrivées ! Elle se sentait changée... Pourtant, elle eut la surprise de constater que le cierge n'était pas entièrement consumé. Sa rencontre avec le marquis, c'était donc si récent ?

Sans s'attarder à ces réflexions émuës, elle ôta le cierge de son support et se saisit de la bague. Elle avait effectué ce geste en un éclair, comme un prestidigitateur, car elle était certaine que le marquis ne tenait pas à ce que l'on sache ce qu'il était venu chercher.

Puis elle remplaça le cierge, avec d'infinies précautions, et laissa ses yeux se perdre un instant dans la petite flamme qui commençait à vaciller.

Le marquis comprit aussitôt ce que signifiait ce regard. Il ferma les yeux, respira lentement. Paola en fit autant. Chacun savait que l'autre était en train de prier...

Quelques secondes plus tard, ils durent se résoudre à rejoindre le groupe qui attendait patiemment, et tous se dirigèrent vers le portail ouest.

L'un des novices avait mis à profit cette pause pour aller prévenir sur

le parvis le cocher de la voiture du marquis, de sorte qu'en sortant du Dôme, ils la trouvèrent prête. Le marquis n'eut que quelques pas à faire pour y déposer Paola. Avant de s'installer lui aussi sur la banquette, il fit demi-tour et tendit la main au vieux prêtre :

- Croyez en ma profonde gratitude, mon père. Vous m'avez sauvé la vie. Je vais demander à l'archevêque de donner une messe d'action de grâces. Sur mon honneur, il saura quelle a été votre conduite, à vous et à chacun de ces hommes, en une circonstance aussi délicate. Vous avez été formidables.

Il serra la main du vieux prêtre. La joie et l'émotion se lisaient dans le regard de ces compagnons d'un jour. Quand il monta dans sa voiture, tous s'inclinèrent.

Les chevaux tiraient déjà sur leur harnais, quand une inquiétude soudaine vint à l'esprit de Paola :

- Où allons-nous ? Savez-vous où vous allez me déposer ?

Elle avait complètement oublié ce détail, mais maintenant il fallait réagir vite : comment expliquer à la contessa que le marquis la raccompagnait ? Elle en parlerait certainement à sa mère !

- Je pense que vous ne pouvez aller nulle part ailleurs que chez moi.

Paola écarquilla les yeux, se demandant si elle avait bien entendu.

- C'est impossible.

- Pourquoi donc ? demanda-t-il très naturellement.

- Parce que je vis chez une... chez une amie qui serait bouleversée de ne pas me voir revenir. Il faut que je rentre. J'essaie de réfléchir à la façon dont je vais pouvoir lui expliquer ce qui est arrivé...

Elle s'aperçut qu'elle avait encore à la main le responsable de toute cette affaire, le diamant. Elle le tendit brusquement au marquis :

- Prenez-le ! Il est à vous. Et je ne veux plus jamais le revoir ! Je suis sûre qu'il porte malheur...

Le marquis ne se fit pas prier, et récupéra aussitôt sa chère bague.

- Moi, ce qui me préoccupe, ce n'est pas d'expliquer le vol de la bague, mais plutôt comment vais-je pouvoir vous remercier ? Vous vous êtes montrée si courageuse ! Quelle bravoure, pour une jeune femme de votre âge... Vous m'avez sauvé de l'horreur et de l'humiliation... Je

vous dois vraiment une fière chandelle.

- Vous devriez surtout remercier saint Martin...

- Avant que vous ne commenciez à escalader la cheminée, je vous ai dit que vous m'apparaissiez comme un ange. Maintenant je le sais : vous n'appartenez pas tout à fait à ce monde. A tout moment, j'ai peur que vous ne vous envoliez vers le paradis d'où vous êtes venue...

Très flattée, Paola cacha son trouble derrière un éclat de rire cristallin.

- Ce que vous dites me touche beaucoup, marquis. Mais en ce moment, ce dont j'ai besoin, ce n'est pas du paradis, c'est d'un bain ! Je suis tout de même un peu humaine, vous voyez !

- Il vous attend chez moi, ce bain...

- Allons... Il faut que vous compreniez. La dame chez laquelle je vis doit absolument ignorer ce qui s'est passé. S'il vous plaît, voulez-vous avoir la gentillesse de me ramener à sa villa ? Ce n'est pas très loin...

- Chez qui habite-vous ?

Il ne serait pas étonnant qu'il revienne me chercher dès demain, songea-t-elle. Et là, adieu mes belles résolutions ! Elle hésita encore un instant avant de se jeter à l'eau, mais elle finit par se dire que tôt ou tard, même s'il devait pour cela effectuer quelques recherches, il découvrirait le nom de son amie.

- Je vis chez la contessa Raulo...

- Parfait. Je la connais bien. C'est une femme de bon sens, elle comprendra facilement qu'il peut être fort dangereux pour vous de rester dans un endroit où vous ne serez pas protégée. Vous avez besoin de l'aide de la police, ou de celle de mes gens... Vous pensez bien que ces grossiers personnages ne vont pas nous laisser filer comme ça...

- Vous n' imaginez pas qu'ils...

- ...pourraient vous kidnapper à nouveau ? Si, bien sûr. Ils savent que nous avons le diamant. Ils sont venus d'Orient pour s'en emparer. Vous croyez qu'ils vont laisser tomber maintenant ?

Paola serra les mains l'une contre l'autre. Elle savait pertinemment qu'il avait raison, mais ne pouvait pourtant se résoudre à imaginer le séjour qui l'attendait alors. Elle s'était fait une joie immense de ce voyage, et il allait falloir rester cachée ?

- C'est effrayant...

- Je ne vous le fais pas dire. C'est pourquoi je vous emmène chez moi. Je vais envoyer quelqu'un chez la contessa avec des explications. J'irai plus tard lui raconter en détail ce qui s'est passé...

Paola ne savait plus où elle en était, tout allait trop vite, elle ne parvenait plus à réfléchir calmement. Mais ce n'était pas le moment de se laisser aller !

- Je vous en prie ! Au moins, ne lui dites pas que j'ai ramené la bague d'Angleterre. Je voulais seulement rendre service à Hugo Forde. Il m'a fait jurer que personne n'en saurait rien. La contessa serait très choquée si elle apprenait que je l'ai trompée. Le mensonge par omission, vous savez, ce n'est pas moins grave que le mensonge tout court.

Le marquis réfléchit un moment. Ce qu'elle disait n'était pas faux, il fallait ménager la contessa... La solution ne fut pas longue à trouver :

- C'est très simple, reprit-il. Voici ce que nous allons dire. Vous étiez en train de prier dans la chapelle. D'accord ? Les malfrats qui me poursuivaient se sont emparés de moi. Bien. Mais vous étiez là, vous avez assisté à la scène. Et pour que vous ne puissiez pas témoigner contre eux, ils vous ont emmenée aussi... Une explication qui se tient, non ?

- Vous êtes malin, marquis. Merci... Mais je persiste à penser que la contessa risque de trouver bizarre de ne pas me voir rentrer... Je ne lui ai même pas dit que je partais, ce matin !

- J'en fais mon affaire, ne vous tracassez pas pour ça. Quand je lui aurai expliqué à quel point vous avez été courageuse, et comment vous nous avez tirés de ce mauvais pas, je suis sûr qu'elle n'aura pas l'idée de poser des questions embarrassantes. Et puis je dirai que vous avez simplement eu envie de prier saint Martin, et que vous n'avez pas osé la déranger en partant.

Elle le trouvait bien optimiste... Tout paraissait si simple, lorsqu'il en parlait. Quoi qu'il en soit, il était évident qu'il n'avait aucune intention de la conduire chez la contessa. Elle avait tout essayé. Que pouvait-elle faire de plus ? Sauter en marche ? La matinée avait déjà été suffisamment rude comme ça...

Ils approchaient déjà de la villa Lucca - cette superbe demeure qu'elle n'avait pu qu'entr'apercevoir. Elle fut éblouie. La maison était encore

plus somptueuse que dans son imagination !

Jugeant que cela pouvait gêner la jeune fille de marcher jusqu'à l'entrée pieds nus dans ses bas déchirés, il la prit à nouveau dans ses bras, de la voiture à la villa. Un domestique vint à leur rencontre, et les précéda pour leur ouvrir les portes.

Quelques secondes plus tard, ils arrivaient dans une vaste chambre, magnifiquement décorée, telle que Paola n'en avait jamais vue, même en rêve.

La pièce était meublée avec un goût exquis - le lit sculpté et orné de dorures semblait sortir tout droit d'un conte de fées. Quant aux tableaux accrochés aux murs, ils arrachèrent à la jeune fille un cri de surprise. C'était le genre d'œuvres auxquelles elle avait tant pensé en Angleterre, et qu'elle croyait ne pouvoir admirer que dans les plus grands musées de Florence. Les porcelaines rangées sur la cheminée étaient d'une finesse et d'une pureté presque inconcevables.

Le marquis, amusé de l'émerveillement de la jeune femme, s'assit près du feu.

- Vous savez, je tiens à mes tapis. Je propose que vous ne bougiez pas d'un millimètre jusqu'à ce que l'on ait étendu un drap par terre : il recueillera la suie quand vous vous déshabillerez...

Ses yeux pétillèrent d'une étincelle de malice. Il savait bien que cette phrase embarrasserait la pauvre Paola. Mais ce n'était pas méchant... Il reprit :

- Je vais demander à la contessa de vous apporter vos vêtements. J'envoie tout de suite quelqu'un la chercher.

Paola n'eut ni le temps de répondre ni même celui de réfléchir : il était déjà sorti.

Deux femmes de chambre pénétrèrent en hâte dans la chambre, et aidèrent la jeune fille à se dévêtir. Comme le marquis l'avait suggéré, elles avaient au préalable étendu un grand drap sur le sol, pour protéger ces tapis auxquels il semblait si attaché. Paola le comprenait, d'ailleurs... Ils étaient sublimes.

Les femmes de chambre préparèrent à Paola un bain parfumé aux pétales de rose, dont elle sortit vingt minutes plus tard, le corps enfin débarrassé des dernières odeurs de suie, des traces nauséabondes de cette folle matinée.

Un peu plus tard, Paola était confortablement installée près de la cheminée, drapée dans une robe de chambre en éponge deux fois trop grande pour elle, quand la porte s'ouvrit. La contessa entra en coup de vent, et s'exclama en la prenant dans ses bras :

- Ma chère enfant ! Je me suis tourmentée à m'en rendre malade ! Mon Dieu ! Je ne comprenais rien, je ne savais pas ce qui se passait, ni pourquoi tu n'étais pas à la villa quand je me suis levée !

- Je suis vraiment désolée, Marta. J'espère que vous me pardonneriez... Je croyais avoir largement le temps d'aller dire une prière au Dôme, et puis voilà : cette affreuse histoire est arrivée !

D'un rapide coup d'œil, la contessa s'assura qu'aucun domestique autour d'elles ne pourrait entendre ce qu'elle allait dire :

- Le marquis m'a raconté toute l'histoire, reprit-elle. Ton père et ta mère, j'en ai peur, vont être horrifiés d'apprendre que tu es ici, chez lui. Mais il m'a dit que ce serait extrêmement dangereux pour toi de rester sans protection... Alors que veux-tu ? Puisque tu y es obligée. Ce n'est ni de ta faute ni de la mienne, après tout.

Que répondre ? Paola préféra se taire : le moindre mot de travers pouvait envenimer une situation qui semblait plutôt à son avantage pour l'instant. La contessa poursuivit :

- C'est très aimable de la part du marquis, de m'avoir fait venir pour veiller sur toi. Il n'y avait pas d'autre solution, du reste. Mais rappelle-toi : tes parents t'ont interdit de le voir ! Ta mère a bien insisté.

La contessa parlait à voix plus basse. À présent elle jetait sans cesse de petits coups d'œil par-dessus son épaule.

- Pour être absolument sûre que le marquis ne cherchera pas à te... à te séduire, il faut dire le mot, je lui ai fait croire que tu étais venue d'Angleterre pour m'aider dans tout ce que j'avais à faire.

Un peu étonnée, Paola l'interrogea du regard. Mais la contessa continuait, comme entraînée par le flot de ses propres paroles :

- Je suppose que tu es au courant : avec toutes ses liaisons, il a fini par se faire une réputation affreuse. Mais toujours en se vantant de ne conquérir que des femmes qui avaient dans les veines du sang aristocratique, comme lui. C'est pourquoi...

La contessa marqua une pause, pour que Paola enregistre bien ce qu'elle venait de dire, puis reprit d'une voix plus douce :

- C'est pourquoi je lui ai laissé entendre que tu étais une sorte de... heu... secrétaire. Ma secrétaire. Tu ne m'en voudras pas, j'espère. Grâce à ce stratagème, ma chérie, nous n'avons rien à craindre de sa part. Tu n'es que Paola Forde, secrétaire particulière, tu ne l'intéresses pas.

Paola avait mis un certain temps à bien saisir le sens des paroles de la contessa. Mais maintenant que celle-ci venait d'exposer clairement les choses, elle se sentait terriblement gênée.

- Je suis sûre, dit-elle vivement, que le marquis ne pense pas à ces choses avec moi. Vous vous faites des idées, Marta. Tout de même, rappelez-vous que nous nous sommes battus ensemble pour défendre nos vies ! C'est tout de même normal qu'il...

- Bien sûr, bien sûr, admit la contessa. Mais, chérie, tu es si attirante ! Et il a une telle réputation ! En tout cas, avec ce que je lui ai dit, tu ne risques rien... N'en parlons plus, je vois que cela t'ennuie.

Paola en resta bouche bée. C'était une situation bien curieuse... Quand ils affrontaient le danger tous les deux, l'idée ne l'avait pas effleurée que le marquis pût être un homme séduisant. Il était menacé, comme elle-même, par des individus diaboliques et sans scrupule, et cela seul comptait ! Elle était certaine que de son côté, il avait éprouvé la même chose.

- Il n'y a aucune raison d'inquiéter papa et maman en leur disant où je suis, reprit-elle d'une voix ferme. Le marquis doit déjà avoir prévenu la police. J'espère que ces monstres seront bientôt derrière des barreaux...

- Le plus vite sera le mieux. Plus tôt nous rentrerons à la maison, mieux ce sera. Nous pourrons nous occuper paisiblement de tout ce que nous devrions déjà être en train de faire, si tout cela n'était pas arrivé.

Elle avait parlé d'un ton assez sévère, comme si ces événements la contrariaient énormément. Et même, comme si elle tenait un peu Paola pour indirectement responsable de tout cela. C'était injuste, mais après tout...

Mais malgré son mécontentement, elle n'oubliait pas d'observer avec intérêt ce qu'il y avait autour d'elle. Elle ne pouvait s'empêcher d'être saisie d'admiration devant la beauté de l'ameublement, et la très haute qualité des tableaux, des porcelaines.

- Je suppose que les femmes de chambre sont en train de déballer tes affaires dans une autre pièce, fit-elle en se levant. Je pense que tu devrais t'habiller. Ensuite nous descendrons voir le marquis, et nous essaierons de savoir comment il a l'intention de s'y prendre pour faire coffrer ces bandits.

Elle était si nerveuse qu'elle gesticulait en parlant.

- Je n'arrive pas à admettre, fit-elle, qu'une chose pareille ait pu se produire à Lucca. Il n'y a quasiment jamais de crimes, ici ! Je suis bien certaine que personne ne croira un instant à l'histoire de diamant du marquis...

Elle s'interrompit, réfléchit un instant, comme brusquement perdue dans ses pensées, et reprit :

- À propos... N'est-il pas étrange que ces voleurs aient espéré trouver le diamant sur le marquis ? Où était la pierre ? Où l'avait-il cachée ? Il ne serait sûrement pas allé à l'église avec un objet d'une telle valeur...

Paola s'empressa de l'interrompre :

- À mon avis, ce qu'ils voulaient, c'est que le marquis leur dise simplement où se trouvait le diamant. Et comme il refusait de leur répondre, ils nous ont enfermés tous les deux. Ils pensaient qu'il serait forcé de parler, tôt ou tard...

- Bien sûr, fit la contessa. Je comprends. Et maintenant qu'ils ont fait toute cette route, ils ne veulent plus rentrer chez eux sans leur diamant...

- Je suis certaine qu'ils vont essayer encore... Ils essaieront tant qu'on ne les aura pas arrêtés.

Elle essayait de parler sur un ton détaché, comme si l'affaire ne la concernait que de loin, mais sa voix tremblait. Elle n'était pas du tout rassurée par cette accalmie provisoire. Elle et le marquis étaient encore dans le collimateur de ces bandits.

6

Paola avait choisi de descendre dîner vêtue de sa robe la plus simple. Celles que sa mère lui avait achetées lui faisaient envie, bien sûr, mais elle jugeait préférable de garder une certaine discrétion.

Elle et la contessa rejoignirent leur hôte dans la salle à manger où les lustres semblaient incrustés d'étoiles qui brillaient de mille feux. Quand elle vit le marquis en habit, Paola songea qu'aucun homme ne lui arrivait à la cheville en matière d'élégance et de séduction.

Elle fut également impressionnée par les dimensions de la salle à manger, par la vaisselle gravée d'or, par la beauté des orchidées et des chandeliers qui se dressaient sur la table.

Tel est le bon goût des aristocrates, se dit-elle en regardant à nouveau le marquis. Et en effet, nul ne pouvait avoir l'air plus aristocratique que lui, tel qu'il lui apparaissait à cet instant, assis dans un fauteuil à haut dossier, sur lequel étaient sculptées ses armes.

On avait placé la contessa à sa gauche, et Paola à sa droite.

Manifestement, il se mettait en quatre pour leur offrir une soirée agréable. Il leur raconta ses voyages à travers le monde - elles apprirent en particulier comment il avait sauvé la vie du nizam d'Hyderabad. Il s'efforçait de présenter les choses d'une façon amusante, mais Paola n'était pas dupe de cette modestie. L'aventure avait dû être des plus dangereuses ; d'après ce qu'elle en comprenait, non seulement le nizam pouvait s'estimer heureux d'avoir la vie sauve, mais le marquis aussi.

Chaque plat qu'apportaient les domestiques était plus délicieux, plus fin que le précédent. Cependant, Paola se rendait à peine compte de ce qu'elle mangeait : elle buvait les paroles du marquis, riant presque à chacune de ses remarques.

Quand la contessa se leva pour rejoindre le salon, leur hôte la suivit, selon la règle française.

- Maintenant, dit-il, je vais vous montrer mes trésors préférés, et tout spécialement ma collection de tabatières.

Paola et la contessa furent tout bonnement émerveillées. Beaucoup de ces objets provenaient de Russie, où le marquis avait effectué un long séjour. La plupart étaient sertis de pierres précieuses, et sur le

couvercle de chaque boîte, l'artiste avait représenté des scènes exquises illustrant la vie des têtes couronnées que ces bibelots honoraient.

- Vraiment, fit la contessa, on pourrait transformer cette maison en musée ! Ne trouvez-vous pas injuste que si peu de gens puissent admirer toutes ces merveilles ?

- Moi, je les admire, répondit le marquis. Mes amis aussi. Et croyez-moi, c'est bien suffisant. J'ai beaucoup d'amis...

- Vous êtes le plus heureux des hommes, fit la contessa. Mais bien sûr, il faut que vous vous protégiez très efficacement contre les cambrioleurs...

A ces mots, qui lui rappelèrent l'existence du Gros et de ses acolytes, Paola frissonna. La soirée avait été si délicieuse qu'elle les avait presque oubliés. Le marquis, qui ne la quittait pas souvent des yeux, lut la peur sur le visage de la jeune fille :

- Soyez sans crainte. Ici, nous sommes parfaitement protégés. Et nous le serons jusqu'à ce que ces misérables soient sous les verrous. Il y a des gardes et des policiers devant chaque entrée de la villa. Croyez-moi, mesdames, vous allez pouvoir dormir sur vos deux oreilles.

Il s'adressait aux deux femmes, mais c'est Paola qu'il regardait. Et tout en parlant il se demandait comment une jeune fille pouvait être si belle, si différente surtout de celles qu'il avait connues. Il se posait la question depuis le matin, mais n'en revenait toujours pas. Il y avait là quelque chose de stupéfiant. En tant que connaisseur ; il aurait voulu pouvoir s'expliquer ce qui distinguait cette femme de toutes celles - nombreuses, et de toutes les nationalités - dont il avait pourtant tant admiré la grâce depuis plusieurs années.

Il comprit alors que Paola ne devait pas seulement sa beauté à son apparence, mais à quelque chose qui venait de l'intérieur, de son cœur ou de son âme. Il pouvait presque percevoir physiquement les mystérieuses vibrations qui émanaient d'elle.

Il la fixait avec une telle insistance que la jeune fille, tout à coup, se sentit rougir. Devait-elle avoir honte d'être dévisagée ainsi ? Comme elle détournait pudiquement les yeux, le marquis lança une idée :

- C'est votre première visite à Lucca, n'est-ce pas ? Je vais donner un bal en votre honneur. En tout cas organiser une fête, pour que vous soyez présentée à nos concitoyens. Vous le méritez bien.

Dans un premier temps, comme par réflexe, le visage de Paola s'illumina de bonheur. Puis, se souvenant qu'elle était en deuil, se représentant le visage de sa chère grand-mère disparue, elle fit marche arrière aussitôt et protesta vivement :

- Non ! Ne vous donnez pas cette peine... C'est inutile, vraiment. Il y a tant de choses à visiter à Lucca ! Je suis sûre que je n'aurai pas encore exploré la moitié de la ville, qu'il sera déjà temps de repartir...

- Quand devez-vous rentrer ?

- Dans moins de deux mois, intervint la contessa avec autorité. Paola a raison. Elle est ici pour acquérir de nouvelles connaissances. Pas pour s'amuser. Et surtout, elle doit travailler pour moi, je vous le rappelle.

- Quelque chose m'intrigue, fit le marquis.

L'empressement que mettait la contessa pour refuser cette soirée à la place de sa protégée lui avait mis la puce à l'oreille...

- Je ne comprends pas qu'une personne si jeune et si jolie puisse refuser qu'un bal soit donné en son honneur, simplement parce qu'elle a deux ou trois autres choses à faire... Cela ne dure qu'un soir, après tout...

Il est diablement perspicace, se dit Paola. Sa réputation n'est sans doute pas erronée, il connaît les femmes...

- J'aimerais vous dire oui... se plaignit-elle. Mais pas en ce moment. C'est impossible. J'ai trop à faire, vraiment...

- Qu'avez-vous donc de si important à faire ?

- Je voudrais voir Lucca et ses trésors.

- Mais c'est exactement ce que je vous propose ! Demain, par exemple, vous verrez ma collection de tableaux. J'en suis très fier...

Paola sentit qu'elle n'allait pas pouvoir opposer beaucoup de résistance. Elle porta une main à sa poitrine.

- J'en serais si heureuse ! Ne serait-ce que ces superbes tableaux, dans votre salon... Je voudrais tant savoir qui les a peints, quand, pourquoi...

- Je me ferai une joie de vous l'expliquer.

La contessa senti que la conversation était en train de prendre un tour

un peu trop intime. Elle devinait que Paola était en train de tomber dans ce que, elle, qui connaissait ce don Juan de marquis, considérait comme un piège. Cette jeune innocente ne devait pas parler avec son hôte plus qu'il n'était nécessaire, décida-t-elle. Elle se laisserait trop facilement entraîner... Elle se leva sans attendre que leur discussion aille plus loin :

- Je sais qu'il est encore tôt pour aller se coucher, mais je pense qu'après toutes ces émotions, cette enfant a besoin d'une bonne nuit de repos.

- Bien sûr ! approuva le marquis. C'est affreusement égoïste de ma part de la retenir ainsi ! Excusez-moi, Paola...

La façon dont il avait prononcé ces mots laissa chez la jeune fille un sentiment étrange. Elle était persuadée qu'il ne disait cela que par politesse. Avait-il envie de la garder encore un peu auprès de lui? S'il en avait manifesté le désir, c'était certain, elle n'aurait pas su refuser.

Mais la contessa, qui avait décidé de prendre sérieusement les choses en main, avait déjà gagné la porte. Le marquis s'avança pour lui ouvrir. Quand elle lui souhaita le bonsoir, il lui baisa élégamment la main.

- Merci pour ce délicieux dîner, dit-elle. Et merci pour votre hospitalité. Paola et moi, nous vous sommes très reconnaissantes.

- Merci, dit Paola à son tour. Merci beaucoup...

Elle lui tendit la main. Le marquis la tint captive un instant dans les siennes, et murmura :

- Je n'ai pas encore eu l'occasion de vous remercier suffisamment pour ce que vous avez fait. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous êtes absolument... Je ne trouve même pas mes mots... absolument magnifique...

Il parlait d'une voix douce et pleine de chaleur. Paola, du coin de l'œil, vit la contessa traverser le hall et se diriger vers l'escalier.

- Je suis très heureuse que nous soyons sains et saufs, balbutia-t-elle.

- Je vous dirai bientôt combien je suis heureux, moi aussi...

Il avait gardé la main de la jeune fille dans les siennes. Elle ne savait plus que faire. Ce n'était pas très raisonnable...

- Vous êtes très belle. Si belle que j'ai peur de... vous perdre. Demain, vous vous serez peut-être envolée vers le ciel...

- Je serai là, dit-elle avec un sourire.

Elle fit mine de vouloir retirer sa main, mais d'une petite pression, le marquis la retint un instant encore. Il la serrait plus fort, maintenant. Tous deux se regardèrent longuement dans les yeux. Une force incroyable semblait naître de ce regard, comme un lien invisible qui les soudait l'un à l'autre. C'était un moment hors du temps. Paola eut l'impression que le monde était en train de disparaître autour d'eux. Il ne restait plus sur terre avec elle qu'un seul être : le marquis.

La contessa finit par appeler :

- Paola !

Ce cri eut pour effet de ramener brutalement la jeune fille à la réalité. Ayant délivré sa main de celles du marquis, elle rejoignit la contessa au pied de l'escalier, sans un regard de plus pour cet homme avec lequel il venait de se passer quelque chose de si fort, de si incompréhensible. Comme elles commençaient à gravir l'escalier, elle ne put malgré tout s'empêcher de lancer un dernier coup d'œil vers la porte du salon.

Mais le marquis ne les regardait pas s'éloigner. La porte était restée ouverte, mais il avait disparu. Tout à coup elle se sentit mal, comme si elle l'avait perdu. Avait-il réellement ressenti la même chose qu'elle ? Il n'y pensait peut-être déjà plus...

Quelques instants plus tard, la contessa entra dans la chambre de Paola pour l'embrasser et lui dire bonsoir.

- Dors bien, mon enfant. Demain, j'irai voir le chef de la police. Je lui demanderai si nous ne pourrions pas plutôt être gardées dans ma villa. Ce ne serait pas bien de rester ici trop longtemps. Tu me comprends.

- Je... je crois que cela fait plaisir au marquis, de nous avoir chez lui.

La contessa eut un petit rire qui en disait long.

- C'est la même chose avec chaque nouvelle femme qu'il rencontre, tu sais. Il lui fait croire qu'il ne peut plus se passer d'elle. Je t'ai dit, je le connais bien.

Sur le seuil de la chambre, elle ajouta :

- Ma chérie, ne sois pas si naïve. Tu ne sais pas qui sont les hommes... Ne crois pas tout ce qu'il te dit, tu pourrais t'en repentir...

En sortant sur ces paroles presque menaçantes, elle croisa une petite servante, qui entraînait pour aider la jeune fille à se déshabiller.

Une fois couchée, Paola continua presque malgré elle à penser au marquis. Comme il s'était montré spirituel au cours du dîner ! Et avec quelle fougue et quelle tendresse il lui avait serré la main, avant qu'ils ne se quittent pour la nuit ! Elle avait ressenti quelque chose qui lui était totalement inconnu jusqu'alors. Quelque chose qu'elle n'osait pas nommer...

Allons ! se dit-elle, je suppose que toutes les femmes doivent ressentir la même émotion quand elles sont avec lui ! Ce n'est sans doute pas très original, n'y pensons plus.

Mais rien à faire, elle ne pouvait interrompre le film qui défilait sous ses paupières closes, elle plongeait et replongeait son regard dans les yeux sombres du marquis. Elle ne devait trouver le sommeil que bien plus tard...

Paola dormait peut-être depuis deux heures, rêvant des trésors qu'abritait la villa du marquis, et de la promesse qu'il lui avait faite de les lui montrer, quand soudain elle tressaillit.

Quelqu'un la touchait.

D'abord elle ne comprit pas ce qui se passait. Elle essaya de crier, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Retrouvant peu à peu ses esprits, elle se rendit compte qu'on lui avait mis un bâillon sur la bouche. Elle sentit qu'on le nouait très brutalement derrière sa tête. Pendant ce temps, quelqu'un d'autre lui ligotait les chevilles sans aucun ménagement.

Elle essaya sauvagement de se débattre, de hurler, mais il était trop tard. On enveloppait déjà son corps encore engourdi dans une couverture, on la tirait hors du lit. Son sang se glaça, elle comprit à qui elle avait affaire.

De nouveau, malgré la couverture, elle se mit à bouger dans tous les sens, sans trop savoir ce qu'elle espérait. Mais des bras puissants la serraient aussi fort qu'un étau. On lui couvrit la tête avec une autre couverture. On la ficela solidement avec des cordes. Le pire de ses cauchemars était en train de se réaliser.

Elle fut transportée à travers la pièce comme un vulgaire sac de linge,

et son effroi redoubla quand elle devina qu'on était en train de la faire passer par la fenêtre. Lentement, silencieusement, elle tomba dans le vide. Sa chambre n'était heureusement qu'au premier étage... Enfin, soutenue par d'autres mains inconnues, elle atterrit sur la pelouse du jardin.

Kidnapée ! Elle était à nouveau prisonnière du Gros et de ses hommes. Elle était si terrorisée par ce qui lui arrivait quelle était incapable de penser à quoi que ce soit d'autre qu'aux menaces abominables du Gros, le matin précédent, dans la crypte. Et ce qui l'effrayait plus encore, c'était le silence dans lequel se déroulait cet enlèvement. Pas une voix, pas un son. C'était comme être entourée d'ennemis invisibles. A travers l'épaisse couverture, elle pouvait à peine distinguer le bruit de leurs pas. Elle se rendait compte de leur présence simplement parce qu'ils la portaient.

Où allaient-ils l'emmener ? Dans le caveau, sous la crypte ? Sûrement pas. Ils n'étaient pas idiots. Ils devaient disposer d'un autre endroit, où personne ne pourrait la retrouver.

Et s'ils avaient l'intention de la tuer ? De faire chanter le marquis, sa bague contre la vie de Paola ?

Cette idée acheva de l'épouvanter. Pourtant, au prix d'un effort surhumain, elle parvint à garder la tête froide. Elle voulait absolument essayer de comprendre où on l'emmenait. Cela s'avérerait sûrement utile.

D'abord il lui sembla - mais elle n'en était pas certaine - qu'ils marchaient sous les arbres du jardin. Puis une porte fut franchie, d'après ce qu'elle put deviner. À présent, on la poussait dans une voiture, sur le siège arrière, sans doute - un siège inconfortable, très dur. Elle calcula qu'il devait y avoir deux hommes avec elle dans la voiture. Les deux autres - il lui semblait qu'ils étaient quatre en tout, comme la fois précédente - devaient être montés sur le siège extérieur, près du cocher.

Quand la voiture s'ébranla doucement, Paola nota qu'elle n'était tirée que par un seul cheval. Quelle direction prenaient-ils ? Malgré l'angoisse qui la tenaillait, tous ses sens restaient en éveil. Elle en avait besoin, il y allait peut-être de sa vie. Ils avaient dû sortir de la villa par une autre porte que l'entrée principale. Mais laquelle ? Celle qui s'ouvrait dans la même direction que la grande ? Oui ! Cette porte même où elle s'était présentée avec le billet destiné au marquis, il y avait si longtemps, lui semblait-il.

À l'occasion d'un tournant qui faillit la faire tomber, elle comprit que la voiture se dirigeait vers l'est de la ville. Elle crut alors que son cœur allait cesser de battre. La contessa ne lui avait-elle pas dit que le côté est de la ville était occupé par les quartiers les plus dangereux ? Toutes les grandes villas, dont la sienne, se trouvaient à l'ouest du Dôme. On allait l'enfermer dans quelque petite maison sordide, perdue au cœur d'un labyrinthe ! On mettrait des semaines avant de la trouver, des mois peut-être ! Et plus probablement, le marquis ne la retrouverait jamais.

Ces pensées la rendaient folle de frayeur ; elle se mit à prier. Avec ferveur, elle s'adressa à Dieu, à saint Martin, et à tous les saints qu'elle aimait depuis sa plus tendre enfance.

- Venez à mon aide ! ne cessait-elle de murmurer sous sa couverture.

Mais elle pensait aussi au marquis...

Il va trouver mon lit vide ! se dit-elle. Il croira que sa prédiction s'est accomplie. Il croira que je me suis envolée, que j'ai rejoint le ciel !

- Sauvez-moi...

Elle répétait ces mots dans le fracas des roues qui cognaient sur les pavés, tandis que la voiture se précipitait dans les petites rues de la ville. Aucun doute maintenant ils traversaient les bas quartiers. Ils allaient bientôt atteindre les zones les plus mal famées.

La voiture finit par s'arrêter.

Paola fut soulevée de nouveau par les bras invisibles, et transportée dans une maison. Ses ravisseurs marchèrent longtemps, puis grimpèrent un escalier. Arrivés dans une petite pièce - c'est du moins ce qu'elle déduisit d'après la résonance - ils la posèrent brutalement sur une chaise. On retira la couverture qui lui masquait le visage.

Comme elle s'y attendait, la première figure qu'elle découvrit fut celle du Gros. Laid, l'œil féroce, la bouche déformée par un rictus malveillant, le bandit avait l'air plus furieux encore que lors de leur précédente rencontre.

- Comme on se retrouve, fit-il de sa voix rauque et désagréable. Tu vois, j'ai mes informateurs, à la villa Lucca. Cette fois, tu ne t'échapperas pas, petite futée...

Paola écoutait à peine. Elle essayait surtout de deviner où ils se trouvaient.

Les remparts ! se dit-elle soudain. Ils étaient dans l'un des bastions. Il ne pouvait y avoir d'erreur : ces épais plafonds voûtés, ces murs sinistres et nus, ces pierres rugueuses, d'où émanait une force inquiétante... Le XVI^e siècle, avait dit la contessa...

Sur un geste du Gros, un des Hindous défit le bâillon qui lui écrasait la bouche - un bâillon si serré qu'il l'avait torturée pendant tout le voyage. Elle ne sentait plus ses lèvres. On défit aussi la corde qui lui emprisonnait les bras. Soulagée, elle porta les doigts à ses lèvres meurtries.

Elle s'aperçut alors qu'elle était assise sur une chaise à moitié cassée, près d'une table en bois brut.

Un nouveau signe du Gros, et un de ses hommes apporta une écritoire sur laquelle se trouvait du papier, ainsi qu'un vieil encrier dans lequel était fichée une plume.

Paola ne comprenait que trop bien où ils voulaient en venir...

- Tu vas écrire sous ma dictée.

Le Gros, en disant ces mots, avait tiré de sa poche un long couteau effilé. Paola prit sur elle pour ne pas crier. Le truand se pencha vers elle, et empoigna une mèche de ses cheveux, sur laquelle il tira violemment. Ce geste fit monter les larmes aux yeux de Paola, qui ne put cette fois retenir un gémissement de douleur. Elle vit le couteau briller tout près de son visage.

Le bandit coupa la mèche d'un geste vif et la jeta sur la table.

- Qu'est-ce que vous faites ? sanglota-t-elle.

Elle s'attendait à tout, maintenant. Qu'est-ce qui empêcherait ce fou de lui rasé complètement la tête, s'il en avait envie ? Quelle horreur... Elle était à sa merci.

- Arrête de pleurer comme une idiote. Ecris ce que je vais te dicter.

Les choses se précisaient. Et selon toute vraisemblance, son intuition, dans la voiture, avait comme toujours été judicieuse. Il s'agirait sans doute d'un échange : la jeune fille contre la bague. Et c'est elle qui allait écrire au marquis pour lui demander cela. Ils comptaient sûrement l'attendrir, en faisant rédiger la lettre par sa complice prisonnière.

Mais ce qu'ils oubliaient, c'est qu'avec un peu d'astuce, elle réussirait

peut-être à glisser quelque part, entre les lignes, une indication sur l'endroit où elle se trouvait. Certes, cela risquait d'être difficile, mais le marquis était un homme intelligent, astucieux - il chercherait un indice dans la lettre... Au prix d'un effort pénible, car la peur lui asséchait la bouche, elle balbutia :

- Vous voulez que j'écrive... D'accord, mais pas en italien...

- Pourquoi ? s'énerva le Gros.

- Je suis anglaise. Je parle un peu l'italien, mais je ne sais pas l'écrire...

Le Gros fronça les sourcils. Il n'avait pas prévu cet obstacle.

- Ecris en anglais si tu veux, dit-il. Mais méfie-toi : Ali comprend l'anglais. Si tu essaies de révéler au marquis où tu te trouves, il s'en apercevra. Ali, viens là.

Ce serait encore plus délicat qu'elle ne le pensait. Mais qui sait si le Gros et Ali ne bluffaient pas ? De toute façon, elle n'avait pas le choix :

- Je vous écoute.

Il y eut un long silence avant que le Gros ne se décide à parler. De toute évidence, il était très contrarié que la lettre dût être écrite en anglais. Mais s'il voulait que le marquis tremble à la lecture des mots tracés de la propre main de Paola, c'était la seule solution. Brusquement, il commença :

- Je suis prisonnière. Voici, en guise de preuve, une mèche de mes cheveux...

Paola trempa la plume dans l'encrier et nota fidèlement ces mots. Le Gros regardait par-dessus son épaule, essayant de lire et de comprendre. Ali faisait de même. En réponse à un regard suspicieux du Gros, il hocha la tête. Ça va, semblait-il dire.

- ...Si vous refusez de donner la bague à neuf heures demain matin, mes ravisseurs vous enverront un de mes doigts, puis chaque jour un autre, et ensuite un orteil...

Paola poussa un cri et jeta la plume sur la table. C'en était trop !

- Vous ne pouvez pas... Comment peut-on être aussi cruel, aussi mauvais ? Vous n'avez donc pas d'âme, pas de cœur ?

- Ecris ! vociféra le Gros. Obéis ou je lui envoie ton nez !

La main de Paola tremblait comme une feuille lorsqu'elle reprit la plume. Pourtant il fallait poursuivre.

Elle essaya de chasser au plus vite de son esprit les images de ces atrocités.

- ...*Déposez la bague à la porte du jardin. Mais attention : que personne ne suive l'homme chargé de venir la chercher! Vous ne me reveniez jamais, ils n'hésiteraient pas à me tuer...*

- Vous ne pouvez pas faire ça...

- Je peux. Maintenant, signe.

Paola trempa la plume dans l'encrier, puis inscrivit ces mots :

Chaque minute qui passera, je ferai le guet du côté où le soleil se lève, priant pour que vous me sauviez, la vie. Paola.

Bien entendu, le Gros sursauta et lui arracha la feuille des mains.

- Qu'as-tu ajouté ? fit-il d'une voix féroce.

Paola traduisit aussitôt en italien la dernière phrase. Elle s'attendait à des protestations ; au contraire, avec un mauvais rictus, le Gros ricana :

- Très bien. Tu es une brave petite, en fin de compte. Ah ah ! Je vais retrouver ma bague sans même avoir besoin de te couper un doigt.

Paola trouvait humiliant d'avouer à cet homme à quel point il la terrorisait, mais elle ne put se contrôler, et ramena instinctivement sa main contre elle pour la protéger. Le Gros l'obligea à relire tout ce qu'elle avait écrit, puis glissa la lettre dans une enveloppe, et y ajouta la mèche de cheveux.

La missive lut confiée à l'un des Hindous, qui écouta docilement les instructions de son chef.

Mais Paola, elle, n'écoutait plus. Complètement repliée sur elle-même, elle priait, priait pour que le marquis la retrouve, priait pour qu'on ne la mutile pas. Et dire qu'elle avait craint tout à l'heure pour ses cheveux. Cela paraissait maintenant presque dérisoire, lorsqu'elle pensait à ses doigts... Un cauchemar, il n'y avait pas d'autre mot, un épouvantable cauchemar.

D'ailleurs, un instant, elle se prit à espérer qu'elle dormait, qu'elle allait se réveiller... Mais les murs qu'elle vit en rouvrant les yeux

étaient bien réels... Le bastion dont elle était prisonnière avait dû résister aux attaques de tant d'ennemis, au cours des siècles ! Ce n'est pas une petite Anglaise qui pourrait s'en sortir. Et le marquis, même s'il comprenait le message, aurait bien du mal à pénétrer jusqu'ici et à la délivrer.

Tout ce qu'elle avait à faire, c'était prier, ainsi qu'elle l'avait écrit dans la lettre. S'adressant à Dieu et à saint Martin, elle les implora encore et encore. Il fallait absolument que le marquis comprenne le sens de son message. *Je ferai le guet*, avait-elle écrit. En lisant cette expression, songerait-il aux remparts ? Oui, il était si fin d'esprit... Et il devinerait certainement que *du côté où le soleil se lève* lui suggérerait d'orienter ses recherches vers l'est de la ville.

- Mon Dieu, faites qu'il comprenne ! disait-elle dans le secret de son âme.

Elle le savait, seul un miracle lui permettrait de sortir de l'immense rempart de Lucca.

Le marquis dormait encore quand Luigi pénétra dans sa chambre, porteur d'un chandelier qu'il déposa au pied du lit :

- Maître ! Réveillez-vous !

Le marquis ouvrit les yeux. Un instant il crut que le jour était levé, puis il se rendit compte que sa chambre était encore plongée dans une nuit profonde.

- Que se passe-t-il, enfin ?

Pour toute réponse, Luigi lui tendit une enveloppe.

- D'où vient cette lettre ? fit le marquis en s'asseyant. En pleine nuit ? Explique-toi, Luigi !

- Un homme l'a lancée au policier en faction, à travers la grille. Il a surgi comme un diable de sa boîte, et disparu aussitôt dans l'obscurité. Personne n'a pu voir son visage.

Le marquis décacheta l'enveloppe, sans rien comprendre de ce qui arrivait.

Comme il déployait la lettre, une mèche de cheveux tomba sur le drap. Il l'examina un instant avec anxiété, puis parcourut le billet d'une traite. Soudain, Luigi le vit bondir hors de son lit et s'emparer de sa robe de chambre. Ayant attrapé le chandelier au passage, le marquis

se précipita dans le corridor.

Quand il fut dans la chambre de Paola, il comprit d'un seul coup d'œil : le lit vide, la fenêtre grande ouverte... Il se pencha au-dehors : deux policiers étaient à terre, inconscients, morts peut-être. D'autres hommes, qui s'étaient approchés, se penchaient sur leurs corps.

Le marquis revint dans sa chambre et commença à s'habiller, fou d'inquiétude. Il ne cessait de s'interrompre pour lire et relire la lettre de Paola, certain que la jeune fille y avait glissé une indication sur le lieu où on la retenait prisonnière. En parcourant ces lignes terribles, il lui semblait entendre sa voix. Il savait qu'elle priait pour que lui parvînt le message caché entre les lignes. Car il y avait un message, il en aurait mis sa main au feu. D'ailleurs, il avait déjà une petite idée...

Il était quatre heures du matin. Le marquis dévala l'escalier et partit à la recherche du chef de la police.

- Que s'est-il passé ? s'écria-t-il, hors de lui. Comment cela a-t-il pu se produire ? N'étiez-vous pas ici pour nous protéger ?

- Je ne puis que vous présentez des excuses, signor marquis, répondit le commandant. Vous nous avez simplement dit que nous étions menacés par des Hindous. Mais nous n'avions peut-être pas bien mesuré le danger. Ils ont étranglé deux de mes hommes...

- Vous avez dit... étranglé ! s'exclama le marquis.

Il comprenait maintenant à qui il avait réellement affaire. Les Étrangleurs : les hommes les plus dangereux de toute l'Inde. Ils avaient une façon si rapide et si efficace de tuer un homme que la victime n'avait même pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Tout le monde, là-bas, les craignait comme un véritable fléau.

Je pensais qu'ils avaient été mis hors d'état de nuire il y a vingt-cinq ans, songea le marquis. On m'aura raconté des bêtises...

- Ils se sont attaqués à mes gars, reprit le commandant, et personne ne les a vus approcher. C'est incompréhensible.

Tout l'art des Étrangleurs, pensa le marquis. Allez expliquer une chose pareille à un officier italien !

Renonçant à lui raconter tout ce qu'il savait de ces criminels diaboliques, il se contenta d'ordonner:

- Je veux ici des hommes dignes de confiance, des hommes expérimentés. Dès que possible ! Et tous armés. D'autre part, je voudrais savoir lequel des bastions qui se trouvent du côté est des remparts a été en travaux récemment...

- Il n'y en a qu'un, signore, fit le policier.

- Alors, messieurs, allons-y ! Pas une minute à perdre. Le marquis leva les yeux vers le ciel. Il craignait de voir paraître les premières lueurs de l'aube, les premiers rayons du soleil... Mais qu'il fasse jour ou nuit, il savait qu'il entendrait les appels de Paola. Et qu'il irait la sauver. Même à découvert, même en plein jour !

- Je vous sauverai, Paola. Je le jure.

Avait-il vraiment prononcé ces mots ? Était-ce la voix de son cœur ? Peu importe, se dit-il. Il avait l'étrange sentiment que rien ne pourrait l'empêcher de retrouver la prisonnière.

Après le départ de l'Hindou chargé de poster la lettre, le Gros et ses hommes quittèrent la pièce et Paola put entendre, derrière la porte fermée à clef, le bruit de leur conversation. Mais ils parlaient trop bas pour qu'elle puisse distinguer exactement leurs paroles.

Ils l'avaient abandonnée sans lui détacher les pieds, et elle parvint à défaire elle-même ces liens très serrés qui la blessaient. Elle s'en trouva soulagée, et recommença à examiner les lieux avec attention. Ses ravisseurs ne lui avaient laissé d'autre lumière qu'une bougie posée sur la table, mais c'était suffisant pour se faire une idée de l'endroit où ils la retenaient.

Elle se souvint de la contessa lui expliquant que les murs des remparts étaient formidablement épais, et combien il était inhabituel de trouver en aussi bon état des constructions datant de l'époque médiévale.

- Ils sont longs de quatre milles, avait-elle déclaré fièrement. Et à Lucca, chacun est prêt à payer pour leur entretien. Ils sont comme neufs !

Paola s'approcha de la porte derrière laquelle discutaient les kidnappeurs, et par une fissure dans le bois, découvrit une salle qui, précisément, aurait eu besoin de quelques réparations. Des briques s'entassaient sur le sol, lequel était défoncé par endroits, ou jonché de pierres tombées des voûtes. Elle supposa que les malfrats avaient dû pénétrer dans le bastion grâce à un mur écroulé... Elle se dit aussi que

ces ruines constituaient une excellente prison. Qui aurait l'idée de venir chercher quelqu'un dans un endroit pareil ?

Grâce à la contessa, elle savait que les bastions, en temps normal, restaient toujours fermés. On n'en ouvrait l'accès qu'aux visiteurs.

De nouveau, elle fut prise de panique à l'idée que le marquis pouvait ne pas comprendre le sens de ce qu'elle avait écrit. Mais s'exprimer plus clairement aurait été trop dangereux ! À chaque minute qui passait, elle se désespérait : il ne découvrirait pas l'énigme. Puis, recouvrant un peu d'espérance, elle se répétait qu'il était habile, qu'il avait beaucoup voyagé, et sans doute résolu des problèmes autrement plus difficiles, des mystères plus obscurs. Il trouverait.

Paola fit demi-tour et laissa un instant vagabonder son regard dans la pièce minuscule. Une chaise, une table, rien d'autre. Elle retourna s'asseoir.

Quelques minutes plus tard, le Gros refit son apparition. Il paraissait un peu calmé. Son plan était en marche, devait-il se dire.

- Je vais t'enfermer ici. Et cette fois, je serais bien étonné que tu arrives à t'échapper. D'ailleurs c'est simple, si tu essaies, je te tue. J'ai été gentil la première fois, mais... Contente-toi de rester tranquille et de prier pour que la bague arrive entre mes mains, ou tu pourras dire adieu à l'index de la main gauche. Non, de ta main droite, tiens...

Paola se rendait bien compte qu'il cherchait délibérément à l'effrayer, mais malheureusement il y parvenait. Pourtant elle s'efforçait de garder une attitude digne. Il ne la verrait pas à genoux, ça non !

- Je pense que Dieu va me venir en aide, fit-elle d'une voix aussi sereine que possible. Comme Il m'a aidée à m'évader de ce caveau où vous nous aviez enfermés...

- Je te conseille de ne pas recommencer ! hurla le Gros. J'allais dire « tu t'en mordrais les doigts », mais non, tu ne pourrais même pas ! Ah ah !

Il avait l'air très satisfait de sa petite blague. Perfide, il ajouta :

- Bien sûr, ton gentil marquis va peut-être te laisser tomber. Ce ne sont pas les femmes qui lui manquent ! Ce serait bien dommage pour moi, pour ma bague, mais... encore plus pour toi... Ah ah ! Pense à toutes ces femmes qu'il fréquente !

Il lui avait presque craché ces derniers mots au visage. Mais comme

elle ne voulait pas s'abaisser à lui répondre, elle détourna les yeux et fit mine de ne plus prêter attention à lui.

- Il me rendra cette bague, tu entends, même si je dois vous tuer tous les deux pour cela !

Après un silence durant lequel il parut imaginer la manière dont il s'y prendrait, il murmura :

- D'ailleurs, bague ou pas, je le tuerai de mes mains. Tôt ou tard.

Là-dessus, il tourna les talons et sortit en claquant la porte.

À cette scène terrible succéda pour Paola un long accès de désespoir. Quand elle avait entendu la clef tourner dans la serrure, elle avait dû se rendre à l'évidence : ici, il n'y avait pas de seconde issue. Et surtout, les dernières paroles prononcées par le Gros lui glaçaient le sang. Ainsi, même s'ils rendaient la bague...

Ce qu'il veut par-dessus tout, se dit-elle, c'est la mort du marquis. La bague, c'est presque un prétexte. Une seule chose l'obsède: la vengeance. Et je fais sans doute aussi partie de ses projets...

- Si je dois mourir, je veux être auprès de lui ! Seule, j'aurais trop peur...

Elle se mit à crier de toutes ses forces, entre ces murs énormes qui ne laissaient pas passer le moindre son.

- Je ne veux pas mourir !

Elle fondit en larmes, songeant à toutes les belles choses qu'il y avait dans le monde, qu'elle n'avait pas encore pu voir, et qu'elle ne verrait peut-être jamais. A commencer par les trésors du marquis, sa collection de tableaux... Et tant d'autres merveilles !

Mais crier, pleurer, trépigner, cela ne servait à rien.

Elle perdait de son énergie inutilement. S'apaisant un peu, elle songea pour se reconforter à ce qu'elle avait ressenti quand il lui avait pris la main pour la garder dans les siennes, quand leurs regards s'étaient rivés l'un à l'autre.

Il était si beau, si noble, si tendre...

Pourtant, comme disait le Gros, ce n'étaient pas les femmes qui manquaient dans sa vie. Pourquoi se soucierait-il d'elle ? Il n'attacherait peut-être aucun intérêt aux menaces que contenait la

lettre... Il avait sa bague, et toutes les jolies femmes qu'il voulait. Il allait peut-être la laisser mourir. Il pourrait toujours se défendre en disant qu'il ne savait pas où elle était retenue...

Mais tandis que ses pensées odieuses se bousculaient dans son esprit, son corps réagissait bien autrement. Il appelait le marquis... Elle le suppliait de venir la délivrer.

- Viens me chercher ! priait-elle. Viens !

Et soudain, elle eut l'impression que ses paroles étaient comme des colombes qui jaillissaient de sa gorge et s'envolaient vers lui, pures, libres. Elles allaient lui dire où elle se trouvait.

- Viens ! Sauve-moi ! implora-t-elle.

A cet instant précis, elle eut une prémonition : bientôt elle plongerait de nouveau les yeux dans ses yeux, bientôt elle mettrait sa main dans les siennes... Sa voix douce... Son corps vigoureux... Bientôt... Viens !

Cette prière s'échappait de son cœur, jaillissait de son âme.

Oui. Elle en était sûre : il allait l'entendre.

Paola ouvrit les yeux en sursautant. Elle avait prié longtemps, puis s'était assoupie sur la chaise.

Aussitôt elle reconnut sa prison et, sur la table, l'encrier et la plume qui lui avaient servi à écrire la lettre au marquis sous la dictée du Gros.

La flamme de la lanterne s'était éteinte, mais une faible lumière semblait encore éclairer la pièce. D'où venait-elle ? La jeune fille n'avait remarqué aucune fenêtre, quand on l'avait transportée ici en pleine nuit. Pourtant, dans le mur le plus éloigné d'elle, était percée une meurtrière. À en croire la lueur qui filtrait par cette ouverture, le jour était levé.

A ce moment, ce fut comme si elle recevait une décharge électrique. *Je ferai le guet du côté où le soleil se lève.* Ces mots lui revenaient en mémoire. La nuit était passée. Et le marquis ne l'avait toujours pas délivrée.

Il n'a pas compris le message ! se dit-elle. Ou bien je ne l'intéresse plus. Elle n'arrivait pas à croire à ces sinistres hypothèses, mais le simple fait d'y songer lui était une torture - un poignard qu'on lui eût enfoncé dans le cœur.

Étroitement serrée dans la couverture elle se leva et s'approcha de la meurtrière, que fermait une vitre épaisse et sale. En se dressant sur la pointe des pieds, elle essaya de regarder au-dehors et de contempler le ciel. En effet, c'était l'aube. Seules quelques étoiles scintillaient encore d'une faible clarté, tandis que la lumière, déjà, s'élevait au firmament.

Paola tenta de voir ce qui se passait au pied du bastion, mais en vain. Alors le désespoir, une nouvelle fois, s'empara d'elle. Cette fois, c'était fatal : le Gros allait lui couper un doigt. Et ce ne serait qu'un début...

Instinctivement, elle se passa la main dans les cheveux, songeant à la longue mèche que ce monstre lui avait taillée d'un coup de couteau.

Rien ne pourra me sauver, se dit-elle. Le marquis et saint Martin m'ont abandonnée, je n'ai plus le moindre espoir de m'en sortir. Il faut être lucide.

Le jour éclairait de plus en plus la meurtrière. Tout à coup, il sembla à Paola que de l'or se répandait dans le ciel. C'est la première caresse du soleil, songea-t-elle. Et elle eut le sentiment de vivre l'un de ses derniers instants de bonheur, le dentier frémissement de sa vie.

Dans un instant, le Gros allait pousser cette porte et entrer. Peut-être pour lui couper le doigt, peut-être pour la tuer... Ou pire.

Juste au moment où elle pensait à lui, elle entendit sa voix répugnante, de l'autre côté de la porte. Il parlait avec son complice, dans la pièce voisine, où ils avaient probablement passé la nuit. Soudain la voix se fit plus forte. Paola retint son souffle. Tournant le dos à la meurtrière, elle se précipita vers la chaise. Au même instant la clef tourna dans la serrure. La porte s'ouvrit. Le Gros entra, tenant à la main son couteau.

Il s'était arrêté sur le seuil ; il fixait à présent la jeune fille avec une sorte de plaisir diabolique. Paola était sa proie. Pour elle, impossible de fuir. Le Gros s'approchait, pointant vers elle la lame, sur laquelle un rayon de lumière fit jaillir un éclair.

Paola hurla, et tandis que les murs épais retentissaient de l'écho de son cri, elle vit ce démon basculer en arrière, puis s'écrouler sur le sol.

La jeune fille n'en croyait pas ses yeux. Que venait-il de se passer ? Son cri ? Non, bien sûr...

Le marquis, qui se tenait dans l'encadrement de la porte, un pistolet fumant à la main, semblait emplir tout l'espace de sa présence. Elle cria de nouveau, mais de bonheur, cette fois, d'un bonheur venu du fond de son âme, et en se libérant de la couverture elle se précipita vers son sauveur. Sans même se rendre compte qu'elle n'avait pour tout vêtement que sa chemise de nuit, elle se jeta contre la poitrine du marquis, et le serra de toutes ses forces.

- Vous êtes venu ! sanglota-t-elle. Vous êtes venu ! J'ai eu peur... C'était si long...

- Je sais, répondit le marquis. Mais il me fallait attendre, pour pouvoir intervenir, que ce démon ait déverrouillé la porte.

Tout en parlant, il avait baissé les yeux vers elle. Il vit les larmes qui roulaient sur ses joues. Comment une femme peut-elle être aussi belle, se demandait-il, et en même temps si fragile ? Un moment il demeura immobile, se contentant de rendre à Paola cette étreinte interminable. Soudain, ses lèvres se posèrent sur la bouche de la jeune fille.

Paola crut voir le ciel s'ouvrir devant ses yeux. Elle avait appelé un miracle de ses vœux, et ce miracle avait lieu. Car c'en était un... C'est lui, cette fois, qui était apparu comme un ange, comme s'il venait de nulle part. Une merveilleuse chaleur entraînait en elle, comme si elle était en train d'embrasser le soleil...

Tout danger était écarté, le marquis la couvrait de baisers... Le paradis. La situation s'était retournée si vite... Mais tandis que la bouche du marquis la retenait délicieusement captive, de nouveaux coups de feu retentirent dans la pièce adjacente.

Le marquis leva aussitôt la tête.

- Il faut que je te sorte d'ici...

S'étant écarté d'elle comme à regret, il s'approcha de la chaise et ramassa la couverture, il glissa son arme dans sa ceinture, enveloppa la jeune fille à demi nue, et la prit dans ses bras comme lorsqu'ils étaient sortis de la cathédrale.

Quand ils traversèrent la pièce voisine, Paola cacha son visage dans l'épaule du marquis : elle ne savait pas exactement ce qui s'y passait, mais elle ne voulait pas voir.

La voiture du marquis attendait en bas, devant la porte voûtée. Il y avait là plusieurs policiers, mais il passa devant eux sans leur accorder la moindre attention. Il coucha Paola sur la banquette de la voiture, et s'assit près d'elle. Comme obéissant à un ordre silencieux, le cocher fouetta les chevaux et l'équipage se mit en route.

Le marquis tenait la jeune fille dans ses bras, la serrait contre lui, embrassait ses cheveux.

- C'est fini, dit-il. Tu as été très courageuse, encore une fois...

- J'avais si peur... J'étais morte d'inquiétude à l'idée que vous ne compreniez...

- J'ai compris ce que tu voulais me dire, à la fin de cette lettre. Je me doutais que tu devais souffrir, seule avec ces assassins, mais je ne pouvais pas faire plus vite...

- Vous l'avez tué...

- C'est tout ce qu'il méritait. Il avait déjà un grand nombre de meurtres sur la conscience, tu sais. Et puis ses hommes ont exécuté deux de nos policiers...

Paola murmura :

- Vous êtes enfin délivré de ces gens. C'est le principal.

Et le marquis se dit qu'aucune des femmes qu'il avait connues ne se serait souciée, dans un moment pareil, d'autre chose que d'elle-même.

- Hier, tu m'as sauvé la vie en grimpant dans cette cheminée crasseuse. Aujourd'hui c'est moi qui te sauve la vie. Nous sommes quittes. Et maintenant, nous avons tous les deux de bonnes raisons d'être reconnaissants l'un envers l'autre.

- J'ai prié, prié ! Je priaïis pour que vous veniez...

- Et je suis venu... Grâce à ce que tu as mis dans la lettre, mais surtout parce que j'entendais ta voix murmurer dans mon cœur...

Elle se serra un peu plus contre lui, troublée, émue.

- C'est quelque chose qui ne m'était encore jamais arrivé, continua-t-il. Je pouvais entendre et comprendre ce que tu pensais. Comme si je lisais à distance dans ton esprit... Je crois que tu le sais déjà, mais je vais le répéter pour le cas où tu n'en serais pas absolument sûre...

Paola retint sa respiration. Elle sentait qu'elle était sur le point de vivre le plus beau moment de sa jeune vie.

Elle ferma les yeux, et se concentra pour ne jamais oublier ces secondes magiques.

- Je t'aime...

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, ils étaient inondés de lumière. Presque gênée d'éprouver un tel bonheur, elle enfouit de nouveau son visage dans l'épaule du marquis.

- Je voudrais que tu me dises à ton tour ce que tu éprouves pour moi...

Il sentit un frisson lui parcourir le corps. Jamais il n'avait vécu un tel instant, lui non plus. Jamais il n'avait attendu avec tant de fébrilité, d'inquiétude même, qu'une femme dévoile ses sentiments envers lui. Il la serra plus fort :

- Dis-moi, ma chérie. Dis-moi avec des mots ce que tes yeux m'ont déjà appris...

- Je vous aime, murmura Paola. Je n'y puis rien. Je vous aime.

- Pas « vous »...

- Je... Je t'aime.

Ils restèrent un moment sans prononcer une parole de plus, bercés par le bruit des roues sautant sur les pavés. Ce bruit qui avait semblé si insupportable à Paola durant la nuit, et qui maintenant berçait si tendrement leur amour... Leurs pensées, leurs âmes se croisaient, s'enlaçaient, se fondaient l'une dans l'autre. Ils n'avaient pas besoin de mots.

Ce fut le marquis qui rompit le silence le premier, au moment où ils franchirent le portail de sa villa :

- Je veux que tu ailles te coucher, Paola. Dors aussi longtemps que tu en auras besoin. Nous reprendrons cette conversation plus tard...

- Je ne veux pas vous quitter...

- « Vous », encore ? lui reprocha tendrement le marquis.

- Je ne veux pas te quitter, je ne veux pas te quitter!

Savait-elle vraiment ce qu'elle disait ? La voix du marquis se fit encore plus douce :

- Je dois retourner là-bas. Il y a quelques formalités à accomplir avec les policiers. Et je veux faire mon possible pour que ton nom ne soit pas mêlé à tout ça. Après cela, j'irai dormir, moi aussi. Ma nuit n'a pas été beaucoup plus longue que la tienne. Demain, nous aurons beaucoup de choses à nous dire, beaucoup de projets à mettre au point.

La voiture s'arrêta devant la grande entrée. Paola laissa encore un long moment les lèvres du marquis s'attarder sur son front. Elle aurait aimé que ces minutes ne cessent jamais. Pourquoi fallait-il qu'ils se séparent maintenant ? Il finit par la porter hors de la voiture et l'emmena dans ses bras jusqu'à la chambre.

Il était encore très tôt, mais aucun des domestiques ne manquait à l'appel. Manifestement, tous attendaient le retour de leur maître avec impatience. Quant à la contessa, inutile de chercher longtemps où elle était : elle dormait. Paola s'en doutait, le personnel de la villa avait été assez intelligent et délicat pour ne pas la réveiller ni l'inquiéter inutilement.

Le marquis étendit la jeune fille sur le lit et, comme les femmes de

chambre s'approchaient pour s'occuper d'elle, il s'éclipsa en vrai gentleman.

- Donnez bien, fit-il en l'embrassant sur la joue. Maintenant, vous n'avez plus rien à craindre.

Avant de se coucher, Paola se lava soigneusement le visage et les mains. Quand les femmes de chambre furent parties, elle ferma les yeux, mais ne parvint pas à s'endormir. Un souvenir délicieux revenait sans cesse : le marquis l'avait embrassée, si tendrement, si longuement... Les mots qu'il avait prononcés résonnaient encore dans son cœur: « Je t'aime. »

Il lui était difficile de croire que le cauchemar avait si rapidement cédé la place au rêve. Et cependant, tout était bien réel. Au moment où elle craignait le plus qu'il ne l'eût oubliée, où elle abandonnait tout espoir, il était venu la tirer des griffes du monstre !

- Je l'aime ! Je l'aime ! répéta-t-elle plusieurs fois, à mi-voix dans l'obscurité.

La femme de chambre vint la réveiller, à l'heure du déjeuner, en lui apportant un petit déjeuner copieux sur un plateau.

- J'ai dormi longtemps ! dit-elle.

- Vous deviez être très fatiguée, signorina. Le maître nous a interdit de vous réveiller plus tôt.

Un peu inquiète, la jeune fille demanda

- Où est la contessa ?

Si on l'avait mise au courant, elle devait être terrifiée. Et le mot était faible... Mais la femme de chambre tempéra provisoirement ses craintes : la contessa était retournée chez elle, elle serait de retour dans l'après-midi.

Paola poussa un petit soupir de soulagement, et commença à manger. Quand elle eut fini, la servante revint avec une grande tasse de café :

- Le maître est en bas, signorina. Je pense qu'il vous attend. Il demande si vous vous sentez assez bien pour le rejoindre...

Le cœur de Paola fit un bond. C'est ce qu'elle espérait depuis l'instant où elle avait ouvert les yeux ! Car elle n'attendait qu'une chose : se

retrouver de nouveau seule avec le marquis. Songeant qu'elle avait intérêt à profiter de l'absence de la contessa, car l'occasion ne se présenterait peut-être pas de sitôt, elle sauta hors de son lit. Les femmes de chambre l'aidèrent à s'habiller en vitesse.

Elle mit une des jolies robes que lui avait achetées sa mère, et, pendant qu'on la coiffait, s'observa dans la glace avec une certaine anxiété. Était-elle assez jolie ? Supportait-elle au moins la comparaison avec toutes ces femmes, plus belles les unes que les autres, que le marquis avait séduites ? Et ce trou dans ses cheveux, mon Dieu ! Il fallait à tout prix que la petite domestique qui la coiffait parvienne à le dissimuler !

- Allons, ça repoussera, murmura-t-elle pour se consoler.

Une fois prête, elle se précipita dans l'escalier. Quand elle arriva dans le hall, un valet l'orienta aimablement : le marquis n'était pas dans le salon mais dans son cabinet, dit-il en la précédant le long du couloir. Il avait sans doute choisi volontairement cet endroit pour l'attendre, là où personne ne viendrait les déranger...

Le valet ouvrit la porte et disparut comme par magie. Elle entra, émue, soudain saisie d'un trac fou. La porte se referma derrière elle.

Le marquis se tenait debout devant la cheminée, dont l'âtre était garni de fleurs fraîches. Paola se dit que c'était une merveilleuse façon d'utiliser la cheminée en été, et ferma un instant les yeux : le parfum lourd et doux des bouquets emplissait tout le bureau.

Pendant un moment, ni elle ni le marquis ne firent le moindre geste pour aller l'un vers l'autre. Qu'ils se trouvent là, ensemble, leur paraissait très naturel... Enfin, il lui ouvrit les bras, et la jeune fille courut se blottir contre son épaule, comme un oiseau se précipitant vers son nid. Aussitôt, les lèvres du marquis s'emparèrent des siennes, et se firent de plus en plus pressantes, de plus en plus exigeantes et possessives. Paola crut deviner qu'elle était plus chère à cet homme que bien des femmes qui étaient passées dans ses bras auparavant.

Tant d'ardeur amoureuse, tant de baisers finirent par leur couper le souffle. Relevant la tête, le marquis demanda d'une voix tremblante :

- Comment t'y prends-tu pour me mettre dans un tel état ? Je ne me reconnais plus...

Paola, embarrassée par un aveu si direct, ne savait que répondre. Le marquis soupira :

- Ne me dis rien. Je comprends bien tout seul... Car maintenant je le sais : je n'ai jamais aimé. C'est avec toi, Paola, que je découvre l'amour pour la première fois. L'amour des anges. Ne me regarde pas comme cela. L'amour des anges, oui. Ce que je ressens n'est pas humain, c'est divin...

Il recommença à l'embrasser, fougueusement, et Paola sentit peu à peu son corps se fondre au sien, devenir le sien elle était soudain une partie de cet homme. Ils n'étaient plus deux êtres, mais un seul.

Avec un effort qui semblait lui coûter beaucoup, le marquis s'arracha à leur étreinte passionnée. Visiblement ce n'était pas de bon cœur, mais quelque chose semblait le préoccuper :

- Maintenant, dit-il, il faut que nous parlions.

En la tenant par la main, il l'attira sur le sofa, près de la cheminée. Paola se laissa faire, vaguement soucieuse tout de même. Quand elle fut assise, il s'installa contre elle et la prit par la taille. Il la fixa un long moment, durant lequel elle se mit à craindre le pire. Mais ses premières paroles la soulagèrent immédiatement. Elle s'en voulut même d'avoir tremblé, ne serait-ce qu'une seconde.

- Comment fais-tu pour être à la fois belle, intelligente et courageuse ? Donne-moi ton secret ! Tu as fait preuve de tant de bravoure... Je voudrais pouvoir te dire à quel point je t'admire, mais... mais voilà, je ne trouve pas les mots, tout simplement...

Paola ne put s'empêcher de baisser un peu les yeux. Que répondre à une telle déclaration ?

- Tu m'intimides, chuchota-t-elle.

- Mais ce que tu ne comprends pas, c'est que je t'aime encore plus quand tu es intimidée. L'émotion ! Voilà ce qui te rend si différente des autres femmes...

Réunissant toute sa volonté pour ne pas céder à de nouvelles effusions amoureuses, il en vint au sujet qui paraissait le préoccuper :

- Maintenant, il faut que nous prenions une décision... C'est très important, crois-moi...

Il marqua une pause habile. Paola le regardait sans comprendre. Après la mort de leurs ennemis, quel obstacle pouvait encore se dresser devant eux ? Quelle était cette décision, apparemment si importante, qu'il leur fallait prendre ?

- Quand accepteras-tu de m'épouser ?

Le cœur de Paola s'arrêta de battre. Elle ne pouvait plus bouger, plus parler.

- Vous... Tu veux te marier avec moi ? Mais j'ai entendu dire que...

- ... que le marquis di Lucca avait juré de ne pas se marier! Je sais. Mais tu es faite pour devenir ma femme. Je ne peux pas me tromper, c'est une certitude ancrée au plus profond de moi. Je te regarde et... Je ne veux pas te perdre, tu comprends.

De nouveau il se pencha vers elle. Et avant de l'embrasser, avant de cueillir du bout des lèvres cette bouche écarlate qu'elle lui offrait, il lui glissa à l'oreille :

- Nous serons très heureux. Tu peux en être certaine.

Paola n'eut pas le temps de répondre quoi que ce soit, car un nouveau baiser lui scellait les lèvres. De toute façon, qu'aurait-elle pu répondre ? Comment exprimer en paroles l'ivresse qu'elle ressentait, ce bonheur étourdissant qui emplissait tout son être ? Elle avait l'impression de flotter dans une brume de bien-être, et de ne plus pouvoir rien faire que de se laisser porter par l'instant présent. C'était comme si la terre et le ciel s'unissaient pour les envelopper dans une bulle de douceur. Après cette longue étreinte, le marquis reprit d'une voix douce, qui tremblait un peu :

- Ne nous laissons pas emporter ainsi, mon amour. Tu ne m'as pas répondu... Veux-tu m'épouser?

- Oh, si tu savais... ! Mais il faut que je t'avoue quelque chose... On m'a dit beaucoup de choses sur toi, tu sais... Et j'ai du mal à croire que tu sois réellement en train de me demander en mariage. La contessa m'a dit que pour t'intéresser, une femme devait avoir du sang noble dans les veines, comme toi...

Le marquis éclata de rire, et prit la tête de la jeune femme entre ses mains, avec une infinie tendresse.

- C'est vrai, ce qu'elle t'a dit... Mais cette fois c'est différent, j'ai affaire à un ange ! Ton sang angélique est bien plus noble que le mien !

- Quand tu connaîtras mieux cet ange, peut-être le trouveras-tu ennuyeux, lui aussi...

Certes elle plaisantait, mais son inquiétude était sincère. N'était-elle

pas en train de tomber dans le panneau, comme tant d'autres avant elle ? Elle entendait encore la voix de la contessa : « Le marquis ? Il passe d'une femme à l'autre. Il en prend une, puis il la jette comme une fleur fanée, et va butiner ailleurs... »

- C'est vrai, dit soudain le marquis. Bien sûr que c'est vrai ! Comme une fleur fanée, oui ! Elles se fanent si vite, elles sont si superficielles ! Mais toi, c'est différent...

Paola sursauta :

- Tu lis dans mes pensées !

- Oui. Depuis le premier instant où je t'ai vue. C'est incroyable, non ? J'en suis le premier surpris. Cela ne m'est jamais arrivé avec une autre femme. C'est que toi, ma chérie, je ne te le répéterai jamais assez, tu es différente. Après mille ans d'amour, je te le répéterai toujours...

Voyant qu'elle restait muette de plaisir et d'émotion, et devinant tous les « Oui ! » que lançait ce regard enflammé, il insista, avec plus de passion encore :

- Marions-nous tout de suite. J'ai besoin de toi ! Je veux que tu sois à moi, je veux être à toi ! Nous perdons des heures précieuses... Pourquoi retarder ainsi, sans raison, le moment de nous donner l'un à l'autre ?

À ces mots, la jeune fille perdit toute résistance, et fut littéralement transportée hors de la réalité.

- Je t'aime ! s'écria-t-elle. Je ne sais rien de l'amour, je n'ai jamais rien éprouvé de tel, mais je sais que je t'aime, mon cœur ne peut pas me tromper !

Elle s'interrompit brusquement, et son visage se voila d'ombre. C'était comme si elle venait de retomber sur terre :

- Malheureusement je ne pourrai pas t'épouser avant de longs mois...

- Qu'est-ce que tu dis ? Mais pourquoi ?

- Je sais que tu m'aimes vraiment. La preuve : tu ne m'as même pas demandé qui je suis, tu ne sais rien de moi mais tu m'aimes malgré tout...

Elle marqua une pause avant de se lancer. Le marquis la dévisageait, interloqué.

- En réalité, reprit-elle, je ne suis pas venue à Lucca pour travailler au service de la contessa. Si je suis ici, c'est que ma grand-mère est morte. Je suis en deuil pour six mois...

Le marquis ne la quittait pas des yeux, suspendu à ses lèvres, n'osant pas l'interrompre.

- Elle nous a quittés juste au moment où j'allais faire mes premiers pas dans le monde en tant que débutante. Tout a dû être annulé, évidemment. D'où ce voyage...

- Mon Dieu... Tu veux dire que sans ce malheureux événement, tu ne serais jamais venue à Lucca ? Je ne t'aurais jamais rencontrée ? La pauvre femme nous aura réunis avant de disparaître... Mais je pense à une chose...

- Laquelle ?

- Si nous voulions nous marier ici, en Italie, devrions-nous obligatoirement tenir compte de ce deuil ?

- Peut-être que non, dit Paola, dont le visage s'éclaira. Je ne sais pas...

Mais ce retour de l'espoir fut bien éphémère :

- De toute façon, j'ai peur que mes parents ne désapprouvent fermement notre... mariage.

- Et pourquoi donc ?

Il la regardait avec étonnement. L'idée que l'on pût s'opposer à sa volonté semblait ne l'avoir jamais effleuré. Tout lui avait toujours été si facile... Et maintenant, les parents de la femme qu'il aimait allaient s'opposer à leur mariage ?

- Je ne comprends pas.

Paola rougit et détourna les yeux. C'était très délicat...

- Promets-moi de ne pas t'offenser de ce que vais dire.

Le marquis, qui paraissait un peu abattu par ce coup du sort, ne broncha pas. Elle poursuivit :

- Maman et la contessa m'avaient interdit de faire ta connaissance. Elles m'ont demandé de cacher mon véritable nom. Pour que tu ne l'intéresses pas à moi. Pour que tu ne saches pas que... que nous sommes apparentés, voilà.

- Quoi ? Nous sommes parents ?

- Oui. La grand-mère de maman appartenait à la famille. Elle a épousé un Anglais, le duc d'Ilchester... Leur fille, ma grand-mère, est donc à moitié italienne. C'est elle qui a voulu que j'apprenne cette langue quand j'étais petite...

- Et ton père ? Qui est ton père ?

- Le comte de Berisforde.

- Je le connais de nom. Je crois d'ailleurs l'avoir croisé deux ou trois fois, aux courses.

- Papa s'apprêtait à donner un bal en mon honneur à Londres. Et un autre sur nos terres, à la campagne. Lorsque grand-maman est morte, tout le monde a estimé préférable que je vienne passer quelque temps en Italie. Rester là-bas et refuser une à une toutes les invitations, cela n'aurait fait qu'ajouter encore à ma tristesse...

- Il y a une invitation que je n'ai pas l'intention de te laisser refuser, fit le marquis. Celle de notre mariage.

- Papa s'y opposera, j'en ai peur. Et pourtant, rien ne me ferait plus plaisir au monde... Mais non, je ne crois pas que je serai autorisée à t'épouser...

- Laisse-moi te dire une chose, ma chérie. Toi et moi, nous avons été précipités ensemble dans une bien mauvaise aventure. Nous avons affronté le danger, et nous nous en sommes sortis. Crois-tu vraiment que quelqu'un puisse maintenant se dresser entre nous, et d'un simple mot, mettre notre amour sous l'éteignoir ?

Ces paroles sonnèrent si juste au cœur de Paola qu'elle ne put contenir plus longtemps son ardeur.

- Je t'aime ! Je t'aime encore plus que tu ne l'espères... Mais je suis sûre que papa et maman voudront que nous attendions... Peut-être un an... Au cas où tu changerais d'avis, je suppose. Je sais aussi qu'ils feront tout pour essayer de me pousser dans les bras d'un autre homme...

Choqué par cette dernière phrase, le marquis l'attira fougueusement contre lui :

- Je te jure, sur ce que j'ai de plus sacré, que je ne permettrai pas une chose pareille ! C'est à moi que le destin t'a confiée, Paola ! Saint

Martin lui-même a voulu notre union, ne le comprends-tu pas ? Je crois, comme je crois au ciel, que s'il nous a donné la force d'échapper à de tels périls, ce n'est pas sans but. Beaucoup n'auraient pas survécu à ce qui nous est arrivé, tu sais.

- C'est vrai, reconnu Paola.

- A présent, tu dois continuer à te montrer aussi courageuse que ces dernières heures. Tu dois faire face ! Il faut que tu sois à mes côtés dans ce nouveau combat...

- Qu'attends-tu de moi ?

Elle craignait sa réponse... Bien sûr, elle l'aimait... Bien sûr, elle était prête à tout pour rester près de lui... Mais faire de la peine à ses parents, entrer en conflit avec eux, ce serait peut-être trop lui demande)-.

- Il faut que tu me fasses confiance, quand je te dis que l'amour que j'éprouve pour toi m'est envoyé par Dieu. Rien à voir, je te le jure, avec les petites émotions que j'ai connues auprès des autres femmes...

Sa voix brûlait de sincérité, de fièvre et de crainte mêlée. Plongeant ses yeux dans les siens, il laissa éclater ce qui bouillonnait en lui :

- Toi, tu es si pure, si innocente ! J'ai trouvé la perle la plus précieuse qui ait jamais existé, et tu voudrais que je laisse un autre me la ravir ?

Oh non ! Elle ne voulait pas. Mais était-elle vraiment maîtresse de son avenir ? Elle se sentait terriblement accablée...

- Qu'allons-nous faire ?

- Je vais te dire ce que nous allons faire. Tes parents en seront furieux, c'est certain. Mais très vite, quand ils verront combien nous sommes heureux, quand ils auront compris que nous sommes faits l'un pour l'autre, et réunis par Dieu Lui-même, ils ne pourront qu'approuver notre décision...

- Quelle décision ? Où veux-tu en venir ?

- Nous allons nous marier en secret, Paola. Et dans le lieu même qui a vu naître notre amour, dans ce lieu qui est encore plus sacré pour nous que pour n'importe qui d'autre : dans la chapelle du Sacrement. La cérémonie aura lieu de très bonne heure, avant l'ouverture au public du Dôme...

Paola poussa un petit soupir d'impuissance. C'était si tentant ! Mais dans quelle folie s'engageait-elle... ?

- C'est l'archevêque qui nous mariera. Je vais lui demander de se débrouiller pour que tout se passe dans le secret le plus absolu. Comme cela, ton père n'encourra aucun reproche. Sa réputation sera protégée. Personne ne saura que sa fille s'est mariée alors qu'elle était en deuil. Le mariage ne sera annoncé nulle part. Les journaux anglais seront prévenus, mais bien plus tard, à une date que nous jugerons convenable. Pas avant six mois, de toute façon...

Pressentant que Paola était sur le point de se laisser convaincre, il ajouta avec un sourire de fierté :

- À ce moment-là, une cérémonie aura lieu, toujours dans la chapelle. Une messe d'action de grâces, pour remercier Dieu de nous avoir unis six mois plus tôt, et de nous avoir donné tant de bonheur...

Paola n'osait s'enthousiasmer trop vite :

- Mais enfin, tu crois que nous avons le droit d'agir ainsi ?

- Oui ! Dieu nous le commande ! Et pendant ces six mois durant lesquels nous devons vivre cachés, nous irons courir le monde. Je veux te montrer la Grèce, les pyramides d'Egypte, les pêcheurs de perles, l'Himalaya. Nous ne voyagerons pas sous mon vrai nom, bien entendu. Je me servirai d'un de mes titres mineurs, pour être tout de même respecté et traité convenablement. Mais personne ne s'intéressera particulièrement à nous...

Paola l'interrompit :

- J'en ai la tête qui tourne. Où vas-tu chercher toutes ces idées ?

- Ce sont les saints et les anges qui me les envoient, tu le sais bien.

En guise de conclusion, il déposa sur les lèvres tremblantes de Paola un baiser plein de confiance.

- À présent, tu sais exactement ce que je désire. Que nous soyons ensemble, c'est tout. Je veux être sûr de ton amour, sans pour autant blesser ceux qui t'aiment et se font des soucis pour toi...

- Tu es sûr que personne ici ne saura ce qui se passe, jusqu'à notre retour ?

Paola cherchait à formuler des objections, mais elle savait qu'au fond

d'elle-même, une seule chose comptait : être auprès de lui, aimée de lui. Elle voulait qu'il l'embrasse encore, jusqu'à la fin des temps, elle voulait ressentir encore et encore ces sensations dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence - ces sensations divines, comme il disait très justement.

- Bien, fit-il soudain. La décision est prise. Tu me laisseras m'occuper de tout, même de la contessa. Tout ce que tu as à faire, c'est d'écrire à tes parents. Dis-leur que nous nous aimons. Dis-leur que nous voulons que Dieu bénisse notre union au plus vite. Bien sûr, moi aussi je vais leur écrire.

- Tu es absolument certain que nous ne sommes pas en train de faire quelque chose de... mal ?

- J'en suis sûr. Ce qui serait mal, ce serait d'attendre, de continuer à vivre notre amour sans la bénédiction du Seigneur, et de laisser au doute le temps de gâter notre bonheur. Le monde ne manque pas de bavards et de cyniques, tu sais. Ils essaieraient de détruire ce qui nous rend aujourd'hui si heureux...

Il l'attira contre lui.

- Laisse-moi faire, cher et précieux petit ange. Je vais tout arranger. Je veux que tu sois mienne. Je veux que nos enfants soient heureux. Je veux continuer à vivre avec toi sous la protection des saints qui ont veillé sur nous jusqu'ici...

- C'est vrai qu'ils ont veillé sur nous...

- Ils le feront encore. Pas seulement pendant un an, pas seulement pendant le temps de notre vie, mais pendant l'éternité.

La contessa reparut juste à l'heure du thé, à l'évidence fort contrariée. Elle jugeait scandaleux ce qui était arrivé. En outre, elle en voulait au marquis, qu'elle tenait pour responsable de tout. C'est d'une voix glacée qu'elle lança, en entrant :

- J'ai vu le chef de la police. Il m'a promis de faire surveiller ma villa...

N'obtenant pas un mot en retour, elle continua, sur le même ton d'agacement :

- J'ai cru comprendre que les hommes qui ont enlevé Paola cette nuit sont morts...

- En effet, approuva le marquis. Nous n'avons plus rien à craindre de leur paît. Mais je pense que vous avez raison de ne rien laisser au hasard. Si vous avez peur, faites surveiller votre villa.

- Mais oui, j'ai peur! s'écria la contessa. Qui se serait attendu à de telles horreurs ? Ici même ! À Lucca !

Elle n'avait pas besoin d'en dire plus, Paola avait parfaitement compris l'allusion: ces «horreurs», on les devait au marquis, à son existence pleine de dangers, lourde en turpitudes ! Avant son arrivée à Lucca, tout était calme et paisible.

Paola aurait aimé prendre la défense de Vittorio, mais elle jugea bon de s'en abstenir. La contessa se tourna vivement vers elle :

- Ma voiture est dehors, ma chérie. Nous allons rentrer à la maison. Tu pourras te reposer, tu en as besoin.

La jeune fille lança au marquis un regard désespéré. Mais elle ne lut dans ses yeux aucune inquiétude particulière. Sans prononcer un mot, il lui demandait de garder confiance en lui.

- J'aimerais aller remercier la femme de chambre qui s'est si gentiment occupée de moi, dit humblement Paola. Mais je n'ai pas d'argent. Auriez-vous la gentillesse de m'en prêter, Marta ?

- Bien sûr, ma petite fille, répondit la contessa en ouvrant son sac à main.

Elle en tira deux pièces d'or qu'elle tendit à la jeune femme. Paola monta dans sa chambre, où la servante finissait d'emballer soigneusement ses affaires. Elle la remercia, et lui tendit les pièces. La servante se baissa en une gracieuse révérence.

En quittant la chambre, elle trouva le marquis derrière la porte. La prenant par le bras, il l'entraîna le long du couloir, et ils gagnèrent une pièce vide, à l'autre bout de la maison. Le marquis referma la porte derrière eux.

- Rentre avec la contessa, ma chérie, et ne lui parle de rien. Je me débrouillerai pour te faire parvenir mon plan. Suis-le fidèlement, et tout ira bien...

- Non, fit soudain Paola. Nous ne pouvons pas faire ce que tu proposes. Je t'aime, tu le sais. Mais tu sais aussi qu'un mariage secret provoquerait un terrible scandale. Tout le monde se mettrait contre nous. Je n'ose imaginer ce que la contessa raconterait à maman...

- Nous ne serons pas là pour l'entendre, coupa le marquis. Et quand nous serons mariés, personne ne pourra plus nous séparer.

Il vit à sa façon de baisser la tête que Paola n'était toujours pas convaincue. D'un doigt glissé sous le menton, il lui redressa le visage.

- Regarde-moi dans les yeux, mon adorée, et dis-moi si tu m'aimes, oui ou non. Dis-moi s'il existe au monde rien de plus important que notre amour... Sois sincère.

Paola se sentit perdue. Comment pouvait-elle résister plus longtemps ?

- Je t'aime, murmura-t-elle.

- Et c'est la seule chose qui compte. Voici ce que tu vas faire, chérie : repose-toi, pense à notre amour, et dis-toi seulement que rien ni personne ne pourra nous éloigner l'un de l'autre.

Il la prit dans ses bras, et l'embrassa longuement, fiévreusement. Puis, songeant qu'il leur restait à jouer une partie difficile, il la raccompagna vers la porte.

- Descends, dit-il. Je vous rejoins dans un instant. Donner des soupçons à la contessa serait une grave erreur.

Encore sous le coup de l'émotion, les lèvres encore chaudes des baisers du marquis, Paola ne savait plus où elle en était. Elle n'entendait presque plus ce qu'il disait...

Elle descendit cependant, d'un pas quasi mécanique, et trouva la contessa dans le salon.

- Je suis prête, dit-elle.

- Je vois. Et notre hôte ? Il a disparu... ?.

Paola faisait semblant de le chercher des yeux dans une pièce voisine, quand il apparut sur le seuil. Aussitôt il s'approcha d'elle.

- Je suis vraiment désolé que vous soyez obligée de partir, dit-il. Mais je comprends que la contessa tienne à vous garder auprès d'elle, après une telle nuit...

- J'ai promis à sa mère de veiller sur elle, intervint la contessa. Il ne doit rien lui arriver de fâcheux. Rien...

Elle avait prononcé ces mots en regardant le marquis droit dans les yeux. Celui-ci répliqua vivement :

- J'espère que vous n'irez pas inquiéter cette pauvre mère ! Il est inutile de la mettre au courant, à mon avis. C'est le genre de choses qui arrive une fois tous les cinq millions d'années. Elle se ferait du mauvais sang pour rien...

- Allons-y, Paola, ordonna-t-elle sans répondre au marquis. Plus tôt nous serons à la maison, mieux cela vaudra.

Elle tourna les talons, et sortit sans même saluer le marquis.

Paola se tourna vers lui. Il la fixait d'un regard très doux, comme attendri par le petit visage tourmenté qu'elle lui présentait. Au moment où elle allait sortir à son tour, il s'approcha d'elle et lui prit la main. Paola sentit des vibrations lui parcourir le corps.

Je lui appartiens, se dit-elle. Quoi que puissent dire ou faire les uns et les autres, je lui appartiens !

Elle était certaine désormais que leur amour se jouerait de toutes les difficultés. Rien ne pouvait contrarier une telle force !

La voiture de la contessa attendait devant la porte principale. On aida la jeune fille à y prendre place et, quand l'équipage se mit en roule, Paola se pencha pour adresser un dernier signe au marquis. Il se tenait devant le portail, si fier, si solide, si plein de majesté qu'il paraissait posséder, non pas seulement cette superbe villa, mais le monde tout entier.

Quand il eut disparu, l'esprit tourmenté de Paola fut traversé par une pensée effrayante : elle venait de laisser son amour derrière elle. A présent qu'elle était partie, le marquis allait l'oublier. On le disait si volage... Et il n'y a pas de fumée sans feu.

Je dois lui faire confiance, je dois me fier à sa parole, décida-t-elle. Nous verrons bien.

- Je ne sais pas ce que ta mère va penser de tout ça, dit alors la contessa. Te voilà mêlée à une affaire dans laquelle est aussi impliqué le seul homme de Lucca qu'elle ne voulait pas te voir fréquenter !

- Papa et maman comprendront, je pense, que rien de ce qui est arrivé n'est de la faute du marquis... Ni de la mienne, bien sûr.

- Rien n'est de la faute du marquis ? Qui d'autre, veux-tu me dire, serait poursuivi par des assassins hindous ? Tu n'avais rien à faire avec

eux, toi ! Et c'est toi, pauvre chérie, qu'ils ont kidnappée !

Elle marqua une pause avant d'ajouter sur un ton plein de colère :

- Sans ces événements, tu n'aurais jamais mis les pieds dans la villa du marquis !

- S'il nous gardait chez lui, c'était pour mieux nous protéger. Tu aurais préféré qu'il nous expose à la furie de ces tueurs ?

- Ah ! Nous étions bien protégées, en effet ! Tu disparaissais en pleine nuit, on t'enferme dans un bastion... Je l'ai dit au commandant : c'est une honte pour la ville, ce qui s'est passé. Voilà ce que c'est. Une honte !

Paola n'osait trop affronter la brave contessa. C'est pourquoi elle se contenta de dire d'une voix faible :

- Le marquis, j'en suis sûre, s'arrangera pour que personne n'entende parler de cette histoire...

- C'est ce que m'ont dit les policiers. Mais comment croire qu'un événement aussi scandaleux, et aussi inhabituel, puisse demeurer secret ?

- Le marquis, lui, n'en parlera pas. Quant à vous, vous n'avez aucune envie de voir s'ébruiter une affaire à laquelle j'ai été mêlée contre mon gré...

Paola avait frappé juste : la contessa se plongea dans un profond silence, et ne prononça plus un mot jusqu'à l'arrivée.

Dès que la voilure s'arrêta devant sa villa, la contessa conseilla à la jeune fille de monter se reposer dans sa chambre :

- Le mieux, pour toi, c'est encore de rester au lit. Il n'y a rien de prévu pour le dîner. Et laisse-moi te dire que tu es très pâle ! Tu as des cernes sous les yeux.

Pourvu que le marquis n'ait pas remarqué ces détails disgracieux, songea Paola. Pourvu qu'il ne m'ait pas trouvée quelconque !

Dès qu'elle fut seule, elle courut se planter devant le miroir. Elle était un peu pâle, oui, mais elle n'avait pas de cernes ! Au contraire, ses yeux brillaient de l'éclat le plus vif - elle pensait à lui, tout simplement...

De toute façon, elle n'était pas contre le fait d'aller se coucher un

moment. Il fallait qu'elle réfléchisse tranquillement aux propositions du marquis. À présent qu'elle y pensait à tête reposée, ce mariage lui paraissait complètement impossible. Se marier à Lucca sans en informer ses parents ! Non, vraiment... Le marquis avait beau dire, ce n'était pas une solution.

Mais aussitôt, une autre petite voix intérieure lui répondit, moins raisonnable, mais tellement plus agréable !

Le marquis, au contraire, avait parfaitement raison. Pourquoi attendre six mois ? Pourquoi prêter l'oreille, six mois durant, aux mauvaises langues ? Devant elle, l'homme qu'elle aime serait traité chaque jour de fourbe, de séducteur, de diable ! On la presserait de tous côtés : « Méfie-toi, il te laissera tomber, comme il a laissé tomber toutes les autres ! Avec lui, tu n'as aucune chance d'être heureuse... » Que n'avait-elle déjà entendu ! Même à Londres, il avait été question de lui. Ici, chacun de ses gestes était surveillé, pesé, discuté. Tout le monde commentait ses liaisons à tort et à travers, sans jamais chercher à connaître son point de vue, à lui.

Peu à peu elle retrouvait confiance. L'avenir n'était pas si noir, son intuition lui redonnait espoir.

Il m'aime vraiment, pensait-elle. Il m'a dit que j'étais différente des autres. D'ailleurs il est capable de lire dans mes pensées ! Si ce n'est pas un signe, ça... Je sais que jamais je n'aimerai un autre homme. Tout simplement parce que cet autre homme n'existe pas ! Le marquis n'est pas seulement séduisant, il est unique, il possède une personnalité exceptionnelle. Il s'est montré si calme, si plein de sang-froid dans les situations désespérées !

Et puis il croit en Dieu avec ferveur, murmura-t-elle. C'est plus important que tout.

Le temps passait. Elle se sentait seule. Pourtant n'était-ce pas une merveilleuse consolation, de penser que son amour n'était pas loin ?

Elle vagabondait en pensée dans la villa du marquis, lorsqu'on frappa à la porte.

La femme de chambre entra, porteuse d'un panier de fleurs - des fleurs blanches, dans un panier orné de rubans de satin.

- Avec les compliments du marquis di Lucca, dit la servante en déposant le panier à côté du lit.

Paola attendit qu'elle fût sortie, puis, instinctivement, presque comme

si Vittorio lui en avait donné l'ordre, elle fouilla le bouquet. Comme elle l'avait espéré, elle y trouva un billet. Elle décacheta l'enveloppe et lut :

Je t'aime. Je t'aime, ma future épouse. Fais-moi confiance et n'aie pas peur. Saint Martin et les anges nous accompagnent. Nous ne pouvons pas échouer.

Je t'adore. Vittorio.

Ces mots plongèrent la jeune fille dans un tel bonheur qu'elle ne put retenir quelques larmes. Elle embrassa la lettre, devinant qu'il avait lui-même eu ce geste avant de glisser l'enveloppe parmi les fleurs, puis elle tomba de sommeil. Elle dormait encore à poings fermés quand on lui apporta son dîner.

Comme elle finissait son repas, la contessa pénétra dans sa chambre :

- On m'a dit que tu avais bien dormi, ma chérie.
- Je suis désolée de vous avoir laissée seule pour le dîner.

Mais la contessa n'écoutait pas. Elle examinait le panier de fleurs.

- Finalement, il a d'assez bonnes manières, dit-elle. Tu méritais bien de recevoir des fleurs, après avoir traversé de telles épreuves.
- J'essaie d'oublier ce qui s'est passé. Je vous en prie, n'en parlez pas à maman, si vous lui écrivez.
- Je suppose que mon devoir serait de lui dire la vérité. Mais tu as peut-être raison. Je ne veux pas qu'elle s'inquiète à ton sujet pendant que tu es chez moi. Nous ne dirons rien !

La contessa mit un doigt sur ses lèvres :

- Motus et bouche cousue.

Paola venait de marquer un point important...

- Maintenant, dit-elle, je suis à l'abri du danger.
- Je l'espère de tout cœur...

Mais dans le ton de sa voix, il semblait subsister un doute... Paola se demanda ce qui pouvait bien la tracasser encore. Se doutait-elle de quelque chose? La contessa considéra une dernière fois le panier de fleurs, comme si elle y cherchait la réponse à quelque question

embarrassante. Pourtant elle sortit sans rien ajouter.

Paola comprenait les sentiments de la contessa. Après tout, elle avait reçu la mission de protéger la jeune fille contre les avances du marquis. Elle n'était autorisée à avoir aucun contact avec lui. Elle devait avoir le sentiment d'un échec... Mais d'autre part, qui aurait pu prévoir de tels événements? Tout cela était arrivé parce qu'Hugo l'avait chargée d'apporter clandestinement la bague à Lucca. Avec le recul, l'affaire parut si absurde à Paola qu'elle ne put s'empêcher de sourire.

Paola se réveilla le lendemain beaucoup plus tard que d'habitude. On lui apporta son petit déjeuner au lit, puis la contessa vint lui rendre visite.

- Vous me gênez trop ! protesta la jeune fille.

- Tu sais, il n'est pas rare que l'on subisse un choc, après une pareille frayeur. Une sorte de contrecoup. Je préfère prendre des précautions... Je ne suis déjà pas très hère de la manière dont j'ai veillé sur toi jusqu'à présent... Bref, comme j'ai deux ou trois choses à faire ce matin, je suggère que tu restes au lit jusqu'à l'heure du déjeuner.

Paola accepta de faire ce qu'on lui demandait. Quand elle descendit enfin, après avoir dormi de nouveau, elle trouva la contessa en compagnie d'une de ses amies. Les deux femmes finissaient de déjeuner, et travaillaient à l'organisation d'un concert pour les œuvres du Dôme. Elles avaient tant de choses à se dire que Paola ne put que rester silencieuse, et c'était du reste exactement ce qu'elle voulait.

Au bout d'un moment, la contessa lui proposa de prendre un livre, et d'aller lire dans le jardin.

- Ou mieux encore, fit-elle, dors pendant qu'il fait chaud. Je suis sûre que tu as encore du sommeil en retard !

Une nouvelle fois, Paola ne discuta pas, et se rendit au jardin avec un roman. Le temps était magnifique.

Une heure plus tard, la contessa la prévint qu'elle devait encore sortir : un rendez-vous, toujours à propos de ce concert.

Paola était seule depuis peu de temps, et profitait du soleil radieux pour essayer de reprendre quelques couleurs, quand un valet annonça la visite du marquis di Lucca. Son sang ne fit qu'un tour. Et juste au moment où elle leva les yeux, il paraissait à l'entrée du jardin.

- J'avais envie de te voir, dit-il en s'asseyant auprès d'elle.

Il prit tendrement sa main et embrassa chacun de ses doigts. Puis il lui donna un long baiser passionné dans la paume. Paola en éprouva un délicieux vertige. Le monde tournait autour d'elle. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était dévorer Vittorio des yeux - des yeux si grands, nota le marquis, que l'on craignait de s'y perdre...

- Comment vas-tu, mon amour? Tu m'as manqué, cette nuit. Et ce matin, c'était une véritable souffrance de ne plus sentir ta présence dans la maison. Bien sûr tu n'étais pas loin, mais...

- Tu m'as manqué aussi, Vittorio. Merci pour ces fleurs ravissantes... et surtout pour ta lettre...

- J'espérais avoir la possibilité de te voir seule. Je dois maintenant te dire ce qu'il va falloir faire.

Paola se crispa, mais se sentit vite transportée vers lui de tout son être, prête à faire tout ce qu'il voudrait, tout ce qu'il lui demanderait...

- Je ne peux pas me fier aux valets, commença-t-il. Ils risqueraient d'alerter la contessa, qui se mettrait en travers de notre route. Mais regarde... Je t'ai apporté ceci. C'est tout nouveau...

- De quoi s'agit-il ? fit Paola, intriguée.

Le marquis tira de sa poche une sorte de grosse montre qui, quand il tourna un bouton, fit entendre un agréable carillon.

- Un réveil ! s'exclama la jeune fille. C'est incroyable ! Je savais que ça existait, mais je n'en avais jamais vu...

- Je vais le régler sur six heures et demie demain matin. Il te réveillera,, toi seulement. Tu peux t'habiller toute seule ?

- Bien sûr! lit-elle en riant. Tu ne crois tout de même pas qu'à l'école, j'avais des femmes de chambre pour m'aider à m'habiller !

- Je veux que tu mettes une robe blanche. Tu sortiras par la porte qui se trouve sur le côté de la villa. Tu connais cette porte ?

- Parfaitement. Personne ne me verra, si je passe par là.

- C'est aussi mon avis. Je t'attendrai dans une voiture. J'aurai un voile pour toi. Ainsi qu'une guirlande de fleurs.

Il sourit, et pressa amoureusement sa main dans la sienne.

- Oui, ma chérie. Tu auras aussi un bouquet. Comme une vraie mariée.

Paola comprit que les choses devenaient vraiment sérieuses. Jusque-là, ce n'était qu'un projet, un rêve... Après un silence, elle demanda d'une toute petite voix :

- Est-ce que nous irons vraiment nous marier?

- Vraiment. Ainsi, nous serons unis pour toujours. Nous ne risquons plus rien...

- C'est vrai que... j'ai peur de vous perdre, moi aussi.

- Je le sais. Si nous ne nous marions pas tout de suite, les bonnes âmes de Lucca et d'ailleurs se feront un plaisir de médire sur mon compte.

Il avait raison, elle ne le savait que trop bien: si on venait à avoir connaissance de leur projet, tout serait mis en œuvre pour les empêcher de le réaliser. On parlerait de sa jeunesse, on ferait du marquis le plus mauvais des partis, et qui sait si elle ne finirait pas par se laisser troubler... ?

- Demain matin, reprit Vittorio, quand tu viendras me retrouver, il faudra que tu t'en remettes entièrement à moi. Tout est déjà organisé pour notre lune de miel. La plus belle lune de miel qu'on puisse rêver en ce monde, tu peux me croire...

- Moi je ne veux qu'une chose, dit Paola, c'est être auprès de toi.

- Il y a une chose dont je veux que tu te souviennes. Une chose à laquelle nous penserons tous les deux jusqu'à la fin de nos jours...

- De quoi s'agit-il ?

- Nous avons raison de fuir. En agissant ainsi, nous ne faisons pas le mal, comme tu le craignais, mais le bien. Nous avons été touchés par la grâce, et nous avons maintenant le devoir de l'arracher aux menaces qui pèsent sur elle.

Il se pencha vers la jeune fille pour l'embrasser ; elle considéra ce baiser comme une sorte de sceau, de mariage avant l'heure. Il avait parlé avec son cœur et avec son âme, pas seulement avec ses lèvres.

Il quitta sa bouche comme à regret, et se leva.

- Tu me quittes déjà ?

- J'ai beaucoup à faire, ma chérie, tu t'en doutes. Je dois préparer

notre départ. Mais je penserai à toi, et j'espère que tu penseras à moi. Nous serons toujours l'un près de l'autre...

- Cette nuit, dit-elle, je me souvenais de ces événements extraordinaires, quand nous affrontions ces terribles épreuves. Nous étions si calmes, toi et moi ! C'est comme si dès le départ, nous avions su que tout devait nécessairement s'arranger. C'est du moins ce que je ressentais. Tu étais là, rien de grave ne pouvait m'arriver.

- En te rencontrant, répondit le marquis, j'ai trouvé la femme que j'ai passé ma vie à chercher, sans même savoir qu'elle existait. Avec toi, j'ai découvert la pureté, la vérité de l'amour.

Paola lui prit la main. Comment douter d'un homme qui parlait ainsi ?

- Tu ne vas pas... m'oublier ? C'est sûr ?

En souriant, Vittorio s'agenouilla devant elle.

- Tu occupes toutes mes pensées, tout mon univers. Comment veux-tu que je t'oublie ? Ce serait m'oublier moi-même !

Lui ayant baisé la main une dernière fois, il disparut comme il était arrivé, comme un mirage qui s'efface. Il était pourtant bien réel ! Pour Paola, c'était même le seul être vraiment réel au monde...

Alors bien sûr, une fois seule dans le jardin, elle sentit combien il lui manquait déjà : la présence de Vittorio la rendait heureuse, elle se sentait en vie. Sans lui, elle avait l'impression de perdre son temps...

En un instant, elle avait vu les derniers doutes s'effacer de son esprit. Il ne lui restait qu'une chose à faire • attendre le lendemain avec impatience.

Paola avait tout préparé avant de se coucher, de façon à n'avoir plus qu'à enfiler sa robe blanche quand retentirait le carillon du merveilleux petit réveil. Il sonna même inutilement, car elle était déjà réveillée depuis longtemps. Elle était si nerveuse, si impatiente...

Elle sauta du lit, se lava rapidement à l'eau froide et s'habilla aussi vite qu'elle le put. Elle avait choisi la plus jolie de ses robes blanches et, en la mettant, elle se demanda soudain ce qu'elle devait faire de ses autres vêtements. Le marquis n'avait pas abordé la question. Elle pouvait tout de même difficilement s'embarquer pour sa lune de miel avec une seule robe... Allons ! se dit-elle, il avait certainement tout prévu. Qui sait ? Son intention était peut-être d'acheter des vêtements sur place...

Peu importe, pensa-t-elle. Ce qui compte, pour l'instant, c'est notre mariage! Même habillée en souillon, je serais heureuse de le rejoindre !

Elle allait l'épouser, comme il l'avait voulu, et toute sa vie serait bientôt changée. Elle ferma un instant les yeux, pour prendre pleinement conscience de l'importance considérable de ce qu'elle s'apprêtait à vivre.

Elle ouvrit les rideaux en grand : une journée merveilleuse s'annonçait. Le soleil commençait à peine à monter dans le ciel. Les premiers chants d'oiseaux égayaient l'aube, et le bourdonnement des abeilles emplissait les massifs de fleurs, le long du mur, sous la fenêtre.

Paola eut un peu de peine à fermer seule sa robe dans le dos... Elle avait fait la fière, mais encore une fois, il n'avait pas eu tout à fait tort ! Elle y parvint tout de même après quelques contorsions.

Un instant plus tard, elle entrouvrait la porte et passait avec précaution la tête dans le couloir : personne. La villa était plongée dans le silence le plus profond. La plupart des valets n'étaient plus tous jeunes, et ils ne voyaient aucune raison de se lever tant que les maîtres n'avaient pas besoin d'eux.

La jeune fille descendit l'escalier sur la pointe des pieds et gagna en vitesse la porte du jardin, qu'elle trouva verrouillée de l'intérieur. Avec des gestes prudents, pour ne réveiller personne, elle fit glisser le verrou. Une fois dans le jardin, elle se faufila entre les arbustes jusqu'à la porte qui donnait sur le côté de la villa, puis franchit l'enceinte. Elle était définitivement libre !

En apercevant la voiture du marquis, elle se sentit parcourue par un sentiment d'exaltation très intense, qui lui donnait des ailes. Cet homme était là pour elle. Elle était là pour lui.

Quand le marquis descendit de la voiture afin de l'aider à y prendre place, ils n'échangèrent pas un mot. Ils se regardèrent, sachant l'un comme l'autre qu'ils étaient arrivés aux portes du destin. Paola n'avait pas imaginé qu'il viendrait en habit, comme le voulait l'usage ici, sur le continent. Elle le trouva plus élégant encore dans cette tenue que dans les autres - ce n'était pas peu dire !

A peine furent-ils installés que la voiture se mit en route Vittorio passa le bras autour des épaules de la jeune fille, qui n'arrivait à penser à rien d'autre qu'à la présence obsédante de cet homme, et à l'amour

qu'elle sentait grandir en elle, la submerger, comme un raz de marée.

- Tu es venue, dit-il. Je craignais que tu ne perdes courage au dernier moment...

- Je suis venue... parce que tu voulais que je vienne.

- Bonne réponse, fit-il en riant.

Il prit sur le siège opposé un voile d'un goût exquis, et en couvrit la tête de la jeune fille. Puis il la coiffa d'une couronne de roses blanches, très habilement confectionnée, exactement à sa taille.

Sur le strapontin, Paola découvrit son bouquet de mariée. Encore des roses blanches.

- C'est ce que tu es pour moi, dit alors Vittorio : une rose blanche en bouton. Une rose blanche qui n'est pas encore tout à fait fleur...

Tout en disant cela, il finissait de lui arranger sa couronne. Paola demanda :

- De quoi ai-je l'air ? Est-ce que je suis... jolie ?

- Tu es si belle que j'ai peur de te toucher. Quand je disais que tu venais du ciel... il suffit de te regarder !

Du bout des lèvres, il lui effleura les doigts, comme s'il craignait de la briser, puis il les garda dans sa main. Ils restèrent ainsi, muets, pendant le reste du voyage, qui fut d'ailleurs très court : le Dôme était à deux pas. La voiture se rangea devant une porte latérale.

Quand ils pénétrèrent dans l'édifice, Paola s'imprégna de l'intense atmosphère de foi qui régnait toujours en ce lieu, et songea qu'elle avait déjà ressenti ce sentiment, lors de sa première visite sous ces voûtes séculaires. Sa tête tournait. L'odeur d'encens et le parfum des fleurs l'enivraient un peu.

Quand ils atteignirent la chapelle du Sacrement, Paola vit que l'autel tout entier était décoré de roses blanches, des centaines de roses blanches. Mille cierges brûlaient. L'archevêque les attendait, vêtu d'une chasuble immaculée, entouré de deux aides - des adultes, nota la jeune fille, non des enfants. Il n'y avait personne d'autre dans le Dôme.

Paola avait évidemment assisté à de très nombreuses messes, mais jamais avec une telle émotion, une telle sincérité dans sa foi. Dès qu'ils s'agenouillèrent, elle sentit que Dieu protégeait leur union, car Il

l'avait voulue. Il était présent, elle le savait. L'archevêque les bénit, puis il se tourna vers l'autel et s'agenouilla pour prier à son tour. Paola faillit s'évanouir de bonheur, tant ces instants la bouleversaient.

Lorsque tout fut terminé, Vittorio, prenant son épouse par la main, l'aida à se relever. Ils quittèrent la chapelle, le Dôme, et un instant plus tard, la voiture les emportait.

Quand ils franchirent le portail de la villa de Vittorio, le soleil éclairait déjà de ses premiers feux les fontaines du jardin. Les jeunes mariés étaient si émus par l'office qui venait de consacrer leur union, qu'aucun des deux n'avait pu prononcer un mot depuis leur départ du Dôme. Ils étaient à présent sur le seuil de leur maison, et le majordome s'inclinait devant eux :

- Très honoré marquis, permettez-moi de vous présenter mes félicitations, à vous et à votre épouse, et de vous souhaiter tout le bonheur possible en ce monde.

- Merci, Luigi. Vous êtes le seul, ici, à savoir que nous venons de nous marier. Vous allez devoir tenir votre langue quelque temps encore. Nous partons à l'instant, dès que nous nous serons changés...

- Tout est prêt, signor marquis.

Prenant sa femme par le bras, Vittorio l'entraîna vers l'escalier. Il ne fallait pas s'attarder ici... Quand ils arrivèrent à l'étage, Paola demanda :

- Où allons-nous ?

- Nous partons pour notre lune de miel, mon amour. Mais d'abord, nous devons enfiler d'autres vêtements que ceux-ci. J'ai acheté quelques robes pour toi elles t'attendent dans la chambre.

Paola éclata de rire :

- J'étais sûre que tu y penserais !

- Je pense à toi, tout simplement. À qui ou à quoi veux-tu que je pense d'autre ?

La chambre dans laquelle il la laissa pour qu'elle se change était très richement décorée, et Paola pensa qu'elle avait dû être occupée jadis par le premier marquis di Lucca. Vittorio avait fait disposer des roses blanches partout. Comment un homme pareil pouvait exister ? Sur le grand lit sculpté, Paola trouva une ravissante robe de voyage, et un

manteau. Il y avait aussi un joli chapeau, délicatement assorti au bleu de la robe.

Quand Paola ôta sa robe de mariée pour mettre celle que Vittorio lui avait achetée, elle constata qu'elle était exactement à sa taille. Elle n'en fut pas surprise. Elle se dit seulement qu'elle venait de choisir le meilleur mari du monde. Vittorio connaissait ses goûts comme s'ils avaient vécu dix ans ensemble, et était capable de trouver en un rien de temps le vêtement qui convenait parfaitement.

Elle finissait de donner la dernière touche à sa toilette quand il frappa doucement à la porte :

- Tu es prête ?

Il était vêtu d'une tenue confortable et sportive, qui lui donnait un air fort distingué - tout lui allait à ravir...

Elle ne se fit pas attendre une seconde de plus, et la main dans la main, ils descendirent l'escalier côte à côte.

Quand une superbe calèche tirée par quatre chevaux blancs les emporta loin de la villa, Paola posa de nouveau sa question :

- Où allons-nous ?

- D'après ce que m'a dit le cocher, au paradis. Car maintenant, ma chérie, je n'ai plus aucune crainte. Rien ne peut plus arriver qui nous empêcherait d'être ce que nous sommes : mari et femme.

- C'est si merveilleux, Vittorio ! J'ai du mal à croire que c'est vrai...

- Ne t'en fais pas, moi aussi. Quand nous serons... là où personne ne pourra s'opposer à notre amour, je te dirai tout ce que je n'ai pas encore eu le temps de te dire... Il me semble que je n'aurai pas assez d'une vie pour te parler de mon amour !

- Avant cela, fit-elle en se serrant contre lui sur la banquette, j'aimerais savoir ce que tu as fait en ce qui concerne papa, maman et la contessa.

- J'ai écrit à tes parents. Une longue lettre. Je leur explique exactement pourquoi nous sommes partis, sans un mensonge. Je les assure que notre mariage ne donnera lieu à aucun scandale, aussi longtemps qu'il restera secret.

- Pourvu que papa accepte de se taire !

- Si ce sont des gens de bon sens, ce dont je suis sûr, ils comprendront.

Ils attendront la fin du deuil pour divulguer la nouvelle.

Paola poussa un soupir de soulagement. Elle aussi, elle savait qu'elle pouvait avoir toute confiance en ses parents. Ils avaient toujours été si parfaits, ils étaient si bons !

- Je leur ai dit aussi, poursuivit Vittorio, qu'ils peuvent se fier entièrement à la contessa. Elle a le sens de l'honneur, je la connais bien. À Lucca, rien ne s'ébruitera par sa faute. J'ai d'ailleurs envoyé à la contessa une copie de ma lettre à tes parents. Je suis tout à fait certain que nous avons en elle une alliée solide : même ses amies les plus proches ne sauront rien.

- Tu es merveilleux, Vittorio... Il n'y a que toi pour prendre le risque de m'épouser en secret, et t'en sortir si brillamment, si facilement !

- Touchons du bois. Mais je crois que ce n'est même pas la peine. Les seules personnes dans la confidence sont l'archevêque et mon majordome. Luigi me connaît depuis que je suis enfant, je sais qu'il préférerait être tué sur place plutôt que de me causer du tort. Quant à l'archevêque, mettre son silence en doute serait presque un blasphème...

Paola était tout à fait réconfortée maintenant. Elle se demandait même comment elle avait pu se faire tant de souci ces derniers temps.

- Maintenant, continua Vittorio, je vais te dire où on nous emmène... Nous allons à Bagni di Lucca. Je possède un petit château là-bas. Tu verras, il est ravissant. J'adore cet endroit depuis que je suis tout petit.

- Alors je sais que j'y serai la plus heureuse des femmes...

- Je sais bien ce que tu penses, Paola : non, je n'ai jamais emmené aucune femme à Bagni di Lucca. Jamais. Tu seras la première, et la dernière. Je n'y ai d'ailleurs pas mis les pieds moi-même depuis des années. Ils seront tous très heureux de nous voir, tu verras.

La route n'était pas très longue de Lucca au château, ils y parvinrent avant le déjeuner. Paola n'avait jamais rien vu d'aussi charmant que ce village, Bagni di Lucca. On y arrivait en suivant une petite rivière, le Serchio, qui serpentait entre de jolis hameaux. Les eaux des collines alentour, précisa Vittorio, étaient connues depuis le Moyen Age pour apporter vigueur et santé à ceux qui les buvaient et s'y baignaient. On trouvait des traces de cette réputation dans des documents antérieurs au XIIe siècle.

Quand Paola découvrit le château, elle se crut de nouveau en plein

cœur d'un conte de fées. Il ne ressemblait à aucun autre - comme Vittorio... Ce n'était ni à cause de la pierre tendre dont s'étaient servi les ancêtres de Vittorio pour le bâtir, ni à cause de la grande beauté des jardins fleuris qui l'entouraient. Cela venait de l'ambiance, de l'atmosphère dans laquelle baignait cette grande et noble bâtisse : l'atmosphère de l'Amour.

Les domestiques, tous très âgés, les attendaient sur le perron. La majorité de ces gens étaient au service de la famille di Lucca depuis leur naissance. Bien sûr, ils étaient tous enchantés par l'événement. Ravis de jouer un rôle dans la lune de miel de leur maître et de son épouse, ils avaient orné toute la maison de fleurs du jardin, parmi lesquelles, selon les instructions du marquis, de très nombreux boutons de roses blanches...

Quand elle gagna l'immense chambre nuptiale, Paola ne fut pas surprise de trouver dans l'armoire des vêtements pour elle, ceux qu'elle aurait choisis elle-même. Et là aussi, des roses blanches : sur le lit, sur la commode, sur les tables de chevet...

Après une longue et minutieuse toilette, elle descendit pour le déjeuner.

La salle à manger avait le charme des vieilles demeures médiévales, et Paola ne fut pas surprise de trouver le marquis assis dans un immense fauteuil sculpté, qui lui donnait l'air d'un empereur.

La nourriture était délicieuse, abondante et raffinée, mais Paola n'en profita peut-être pas pleinement : elle avait bien du mal à se concentrer sur autre chose que sur son bonheur. Elle était la femme de Vittorio. Ces mots suffisaient à la combler. Elle s'était enfuie avec l'homme le plus célèbre d'Italie. Mais surtout, elle le savait, avec l'homme que le destin avait fait naître pour elle. Et comme par miracle, leur routes s'étaient croisées... Ce n'était pas un roman, c'était la vérité !

- J'ai l'impression de rêver, dit-elle au dessert.

- Moi, aussi, fit le marquis. Jamais je n'ai été aussi heureux, aussi certain d'avoir choisi le bon chemin. Car sur ce chemin tu marches avec moi.

- Oh ! Pourvu que tu en sois longtemps certain !

- Ah ah ! Il faudrait que je sois bien fou pour changer d'avis !

En éclatant de rire, il se leva et vint chercher Paola jusqu'à sa chaise.

Avec une petite courbette comique, il l'invita à se lever.

Elle crut d'abord qu'il voulait lui faire visiter le château, mais il l'entraîna dans l'escalier... puis dans la chambre...

- Nous nous sommes levés très tôt, dit-il en refermant la porte derrière eux. Nous avons besoin d'une sieste. D'ailleurs c'est une sorte de coutume, ici.

Paola le regardait avec de grands yeux naïfs, pleins d'amour et de candeur. Elle était si touchante...

- Ma chérie... Tu ne crois tout de même pas que je vais attendre plus longtemps pour te parler d'amour, et pour t'apprendre à m'aimer...

Doucement, il la débarrassa de sa robe. Paola ne bougeait pas d'un centimètre, pétrifiée, partagée entre le désir et un vague sentiment de crainte. Jamais un homme ne l'avait vue nue...

Dans un bruissement vaporeux, la robe légère tomba à terre. Vittorio, prenant sa femme dans ses bras, la porta dans le vaste lit à baldaquin. Elle tremblait de tous ses membres... Avec une infinie douceur, il l'étendit sur les coussins.

La lumière se déversait en flots d'or par les fenêtres ouvertes, d'où leur parvenait le chant harmonieux des oiseaux.

Je rêve, se dit une fois de plus Paola. Ça ne peut pas être vrai... C'est trop beau, c'est trop beau !

Vittorio se pencha sur elle. L'enveloppant de ses bras puissants et tendres, il la serra contre lui comme un trésor. Il sentait battre le cœur de Paola contre sa poitrine, et devinait que ses lèvres s'impatientsaient, le cherchaient, mais il ne l'embrassa pas tout de suite.

Étonnée, elle leva pudiquement les yeux vers sa bouche, comme pour le supplier de lui donner un baiser.

- J'étais en train de remercier Dieu de t'avoir mise sur ma route, dit-il. Même en cet instant délicieux, n'oublions pas ce que nous Lui devons... Nous étions destinés à nous aimer depuis le début des temps, mais nous serions-nous rencontrés, sans Lui ?

- Personne ne pourra nous séparer ? demanda Paola.

- Personne.

Ce n'était pas à ses parents qu'elle pensait, mais à ceux qui avaient

essayé de tuer Vittorio pour s'emparer du diamant. Certes, ceux-là n'étaient plus de ce monde, mais d'autres ne viendraient-ils pas prendre leur place ? Cette pierre, beaucoup trop belle, n'allait-elle pas leur attirer de nouveaux ennuis ?

- Je voudrais encore te dire quelque chose, fit Vittorio, comme s'il lisait dans ses pensées. Hier, j'ai envoyé à Hugo Forde l'argent que je lui avais promis. Quant à la bague, je l'ai fait porter à Sa Sainteté le Pape. Dans une courte lettre, je lui demande de bien vouloir l'ajouter aux trésors du Vatican. Ou de la vendre, et de distribuer l'argent, au nom de saint Martin, à ceux qui sont dans le besoin.

Paola se serra plus fort contre lui, l'enlaça passionnément, et couvrit ses joues et ses lèvres de baisers rapides.

- Tu ne pouvais rien faire de mieux, mon amour, de plus beau ! Ça ne m'étonne pas... Tu es extraordinaire, Vittorio ! Je t'aime... je t'aime... Personne ne nous menacera plus !

- Je n'avais pas l'intention de continuer à vivre avec ce souci en tête. Ce diamant nous aura permis de nous rencontrer, nous n'en avons plus besoin. Je ne désire plus qu'une chose : te tenir éloignée de la laideur, de la cruauté et du mal. J'y passerai le reste de mes jours.

Tout en parlant, il lui rendait un à un chacun de ses baisers, répondait à ses caresses, à ses regards enflammés.

- Tu es si belle, si pure. Tout à l'heure, si tu veux, nous irons dans la bibliothèque, et je te montrerai ce que lord Byron et Shelley ont écrit à propos de l'Italie. C'est exactement ce que je ressens. J'ai d'ailleurs essayé d'écrire moi-même quelques lignes...

Comprenant dans les yeux de Paola qu'elle avait envie d'en savoir un peu plus tout de suite, il ferma les yeux, se concentra un moment, et se mit à réciter, d'une voix lente, grave, envoûtante :

À la recherche de l'amour,

J'ai longtemps voyagé, couru le vaste monde,

Mais les fleurs que j'ai cueillies en chemin

Ont duré ce que durent les fleurs : un instant...

Toujours seul, je n'espérais plus rien,

Quand un ange est descendu du ciel - toi !

De la beauté des anges, de la douceur des anges,

Ton cœur s'est mis à battre au rythme du mien.

Tu m'as donné la main, tu m'as donné l'amour.

- Vittorio ! Tu as écrit ça pour moi ? Mais tu es très doué !

- Moins que lord Byron, soupira-t-il. Mais le poème est pour toi, oui, et plus que ma main, c'est mon cœur qui l'a écrit...

Pendant qu'il disait son poème, elle s'était pelotonnée comme un chat contre lui. Il n'avait plus envie de parler... Ses lèvres s'approchèrent de la bouche entrouverte de la jeune femme, il ferma les yeux. Mais alors qu'il sentait déjà la caresse de son souffle tiède, elle le repoussa doucement :

- Dis-moi...

- Quoi ?

- Je ne sais rien de... de l'amour. Il faut que tu m'apprennes à t'aimer... J'ai si peur de te décevoir...

Le marquis lut dans les yeux de son épouse une tendre expression qu'il n'avait encore rencontrée dans le regard d'aucune femme.

- Je t'apprendrai, mon amour, ne t'inquiète pas. Je suis sûr que je n'en aurai même pas besoin...

Il la sentit frémir contre lui, lui mit un doigt sur les lèvres, lui caressa le front, et s'empara de sa bouche en douceur. Elle répondit aussitôt à son baiser, libérée, ardente.

Offerte à celui qu'elle aimait, elle sentit une vague de bien-être déferler en elle, une émotion puissante dont elle découvrait l'existence... Elle savait que Vittorio vibrait de la même extase, et cela ne faisait qu'accroître son ivresse. De son cœur, de son âme et de son corps, jaillissaient des étincelles de plaisir, d'amour.

Ils n'étaient plus qu'un, plus qu'une seule créature de passion et d'harmonie, un être parfait qu'éclairait une douce lumière venue du ciel. Sur ce lit baigné de clarté, ils se donnaient à l'amour.

Et cette clarté ne les quitterait plus jamais. En étreignant follement son mari, Paola savait qu'ils s'appartenaient l'un à l'autre, pour

l'éternité.